



FIGARO ILLUSTRÉ



AMSTERDAM

par
GABRIEL MOUREY



CLAUDE MONET
Le Moulin "De Gooyer"
NIEUWE VAART, AMSTERDAM
Appartient à M. DURAND-RUEL

•RAPHAËL
•KIRCHNER•

Ayuntamiento de Madrid



Lettr

tionn
— s
briqu
échos
const
tingu
très n
de r
gène
dans
sans

de gr
suive
logiq
l'ache
soit
que l
point
que c
le pas
son c
dans
sa pip
dans
ment
comm
d'inco
tion,
abord
s'il vo
mais
ce qu

Minis
qu'il
trouve
qu'en

Richelieu et l'Académie Française

Après le brouhaha des cheminots, les bruits de Paris reprennent leur cours. La Commission de l'Unité métrique s'est séparée, attestant pour notre pays une suprématie, qui n'est pas à dédaigner, dans le domaine de la science. Les délégués étrangers ont vu figurer parmi eux le professeur Blaserna. Ce savant italien, en dehors de ses découvertes chimiques, eut un trait génial. Il découvrit l'Association Internationale des Académies. Il en est aujourd'hui le président, sénateur du royaume d'Italie et président des Lincei de Rome.



LE COMTE ORŁOWSKI
Fondateur de la Ligue Unislave

Reportons-nous au créateur de l'Institut, Armand de Richelieu, et à ses ordonnances : elles se rattachent au savant professeur et à un Concours International doté de 50.000 francs de prix dont on a désiré lui confier l'organisation et qui traite du problème slave dans ses conséquences pour la paix; sujet peu banal : « Considérations sur la banqueroute imminente du continent, grevé d'excessifs budgets de guerre; possibilité de leur réduction. » Le thème finit par : « Nouvel équilibre de l'Europe, nouvelles colonnes données à l'édifice des libertés nationales : théories développées dans la « Lettre au Concile russe. » Ouvrage et concours sont du comte Orłowski. Il y apprécie, à propos de retards d'exécution causés par des entraves à la pensée, les règlements académiques de Richelieu.

Nous lisons : « L'idée du Concours International a rencontré des difficultés. Il faut s'en féliciter. La lumière se fera sur des rouages peu connus, datant de Noé, perfides comme un écueil sous-marin. Les Académies

sont en France les humbles servantes de l'Administration. Elles sont obligées, dans leurs actes, d'en présenter préalablement le dossier au Conseil d'État, par l'intermédiaire du ministre de l'Instruction publique. Enfin, pour agir, elles attendent un décret qui souvent ne vient pas.

« Contemplez la conquête des âges, l'espoir des peuples, la Pensée Humaine, sous les traits d'une reine de Palmyre, attachée au char d'un proconsul; elle rehausse son triomphe : le triomphe d'un système qui se dit républicain. Certains gouvernements, à défaut du sentiment, tiennent par la bourse la Fée du Monde, tel un financier sa ballerine. Pareille manœuvre est un attentat à la conscience, brutalité d'outre-tombe, masquée, d'autant plus méprisable.

« La séparation de l'État et de l'Église a rendu celle-ci plus puissante par son appauvrissement. Il en sera ainsi de l'intelligence, quand elle sera délivrée de la tutelle de ministres de passage. La prison, où Richelieu jaloux sut attirer et cloître la Pensée, ne la contient plus : elle en fait éclater les barreaux et s'affirme maîtresse de l'Univers.

« L'État a une dette d'honneur, l'obligation de soutenir ce qui grandit le prestige de la France parmi les nations; au premier rang sont les Académies : il se dégrade en présentant à des Immortels des conditions de marchand de soupe. »

Ces idées neuves de l'auteur polonais sur la position délicate de l'Institut, pourraient, à mon avis, s'appliquer au fonctionnement de l'Association Internationale des Académies.

L'intérêt porté au Concours s'est propagé fort vite; quand on a su M. Blaserna en France, des Sociétés littéraires et des amis m'ont chargé d'entretenir le professeur.

J'ai eu la bonne fortune d'avoir trois entrevues à Paris avec lui à l'Hôtel Voltaire, où il était descendu; je l'ai félicité d'avoir mené à bonne fin l'initiative de l'Association Internationale, puis je lui ai parlé du sujet qui m'amenait. Il m'a dit : « Je suis tout acquis à l'idée Orłowski, je la considère comme une grandiose manifestation à laquelle je souhaite un succès complet : ceci personnellement. Comme président d'Académie, je suis persuadé qu'il me sera interdit de mêler en Italie un corps officiel à une question aussi sensible à la Triplice que le problème slave, au même titre que le Gouvernement français a interdit à l'Institut de France de s'en mêler. »

Tel est le résumé de mon entretien avec le distingué savant. Les difficultés n'empêcheront pas le Concours d'aboutir, il est devenu populaire, l'argent est déposé, le thème et les conditions répandus à profusion en tous pays. L'édition française du « Concours » en est à son 35^e mille.

Il n'existe pas au monde de problème scientifique, historique ou moral, dont la solution puisse réunir l'unanimité des esprits les plus impartiaux; mais si l'on songe que des lois draconiennes sont imposées d'avance, elles réduisent à néant l'association d'Académies châtrees. De quoi pourront causer dans leur congrès les Illustres qui le composent, si en principe, ils sont obligés à la réserve des questions capitales ?

Néanmoins, il n'est pas douteux que ce soit une pensée féconde qui ait poussé M. Blaserna à créer un lien, un contact plus intime d'internationalisme : seulement ce qui devait décupler l'activité de l'association, la paralyse par la crainte de compromettre des Académies, écartant tous sujets vivants de discussion.

J'ai écrit à ce sujet au comte Orłowski, il m'a répondu :

« Monsieur,

« Des Sociétés qui s'intéressent à mon opinion vous demandent comment éviter les difficultés qui arrêtent dans le Concours le président de l'Association Internationale : l'immixtion de la diplomatie dans le domaine intellectuel, et le genre de pression exercée sur une Institution savante, pour décliner un Concours littéraire, parce qu'il s'y mêle des questions de nationalité. Cela tente d'enlever à la France une action morale sur les Slaves, au moment où l'Allemagne affaiblit le crédit français en Orient par l'emprunt de Berlin. Pourtant l'arbitrage littéraire d'une élite résumant la pensée de l'humanité sur une question de sécurité pour le Continent, n'aurait rien d'excessif, même en regard de César, vu la qualité de l'aréopage, et la généralité européenne des intérêts exposés dans ma lettre au Concile russe et thème du Concours. Il est fait pour stimuler les peuples, s'adresse aux Parlements des nations pour en extraire l'avis, et aux ministres de la sagesse pour en obtenir la sanction, supérieure aux armées : car même le génie, quand il persiste dans une voie défectueuse, est perdu, — fût-il Napoléon. Notre époque ne connaît pas de péril plus foudroyant qu'une action entre les nationalités.

« Je crois que les Chambres, à leur rentrée, pourraient être saisies du devoir qui s'impose de régler un rapport plus moderne, plus indépendant avec l'Institut. Vous trouverez, Monsieur, pour une si noble cause, des représentants de l'opinion publique, dont la voix sera entendue de concert avec celle de vos amis.

« Bien vives sympathies,

« Comte ORŁOWSKI. »

Pour copie conforme :

OCTAVE LAVALETTE.

Un peintre hollandais moderne

ANTOON VAN WELIE

Hollandais, M. Antoon van Welie l'est sans doute, par ses origines; et sa jeunesse studieuse s'écoula sous ce ciel doux et voilé dont la contemplation inspira tant de beaux coloristes. Par l'esprit, c'est autre chose, et il faut distinguer. Si son talent présente certains caractères classiques de l'art hollandais, il s'éloigne par tant de points de la conception que nous ont donnée de cette École les chefs-d'œuvre du passé qu'on demeure, au premier abord, en présence de telles de ses œuvres, un peu surpris et déconcerté, hésitant à définir ses origines.

« L'École hollandaise, de l'avis de Taine, se borne à reproduire la quiétude de l'appartement bourgeois, le confortable de l'échoppe ou de la ferme, les gaietés de la promenade et de la taverne, toutes les petites satisfactions de la vie paisible et réglée. »

Eh! bien, le premier mouvement de M. Antoon van Welie, né à la Haye, ayant passé toute son enfance dans ce milieu sage, pondéré, peu idéaliste, comme on sait, et plutôt orienté sur les choses pratiques, que constitue la placide capitale, son premier mouvement, dis-je, est de s'évader, d'un vol, vers les chimères.

Il a commencé à Anvers, dans la ville de Rubens, pleine encore de ses réalistes chefs-d'œuvre, son éducation artistique. Et les premières compositions auxquelles il s'applique sont inspirées de fables ou de rêves.

Il peint *Tristan et Yseult*; il peint une *Sainte Cécile*, le *Page et la Princesse*; il fait vivre, dans des décors savamment reconstitués, dans des paysages qui enveloppent et baignent ses héros, participent à



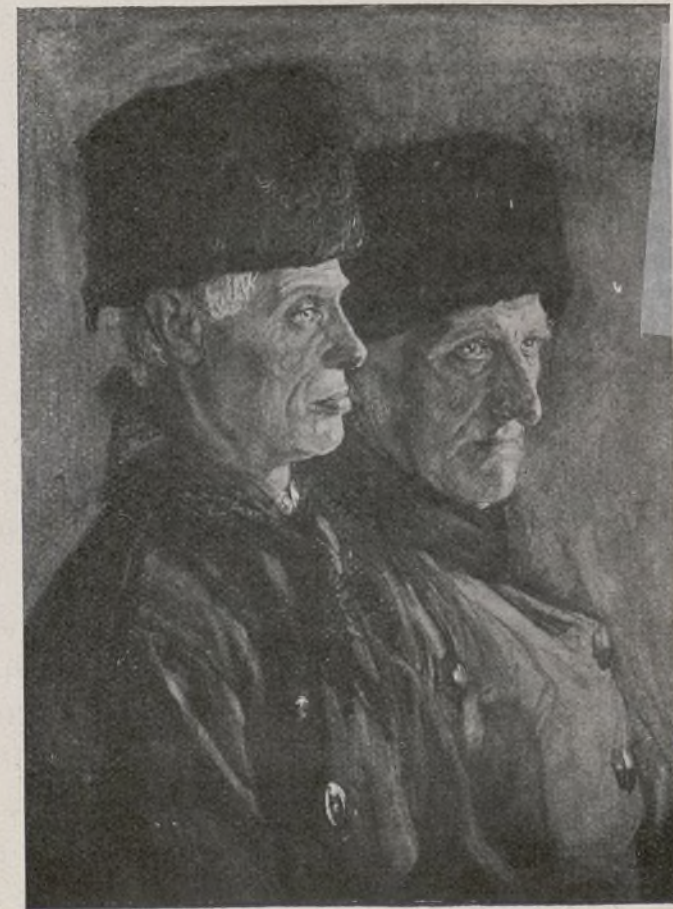
ANTOON VAN WELIE
Jeune fille de Volendam

leurs sentiments et les exaltent, extase religieuse, ivresse passionnée, effroi sacré de la mort prochaine, des personnages de poèmes ou de légende dorée, vêtus d'atours somptueux, qui font penser aux patients ajustements dont un Gustave Moreau pare ses figures. Et leurs yeux, leurs fronts, leurs lèvres sont mélancoliques, extasiés, chargés de pensée et donc peu proches parents des êtres sains et matériels que coudoya le peintre en sa jeunesse.

C'est que, depuis ces années où son tempérament s'éveillait, il a quelque peu couru le monde. Rome et l'Italie, la Grèce ensoleillée, lourde de grands souvenirs, l'Allemagne pensive, tour à tour ont attiré sa curiosité, et peu à peu ont formé ce talent multiple et fécond en ressources infinies.

Mais le sage esprit d'observation qu'on admire chez ses grands devanciers de l'École hollandaise, mais la belle conscience qui les dirige dans la réalisation de l'œuvre conçue n'a jamais abandonné le peintre, même quand il semblait le plus lâcher toute bride à son imagination.

Et dans une seconde série d'œuvres, dont la mise au jour se poursuit triomphalement, nous allons voir réparaître les atavismes et se justifier, en partie, la théorie du milieu



ANTOON VAN WELIE
Les deux anciens de Volendam

chère à Taine : je veux parler de cette suite d'admirables portraits que nous a donnée déjà M. Antoon van Welie et qui se complètera encore de plus d'un chef-d'œuvre.

Ici, le Hollandais reparait, s'affirme.

La première chose qui frappe, dans ces effigies, c'est leur vie intense, profonde, cette vie qu'a patiemment analysée, cherchée un observateur attentif et sagace, et que seul un peintre, maître de ses moyens, sait communiquer à l'inerte matière.

M. Antoon van Welie est réaliste, au meilleur sens de ce mot dont on a trop souvent méusé. Réaliste en ce qu'il poursuit jusqu'au complet succès la ressemblance individuelle.

Ses études de types hollandais, les *Deux anciens de Volendam*, la *Jeune fille de Volendam*, la *Hollandaise au chat*, vingt autres pages de la facture la plus savoureuse et de la plus touchante véracité attestent en même temps la pénétrante acuité de son œil, la souplesse de ses facultés d'analyse et sa science d'exécution. Vous retrouverez là, saisie sur le vif, cette forte race décrite par l'auteur de la *Philosophie de l'Art*, et son « teint d'un rose charmant, infiniment délicat chez les jeunes filles, vif et teinté de vermillon chez les jeunes



ANTOON VAN WELIE
La Marquise d'Anglesey

hommes et quelquefois même chez les gens âgés », race lente, réfléchie et sensée, et un peu lourde, et « enfoncée dans la matière », synthétisée et fixée par le crâne portraitiste, avec une vérité achevée.

Toutefois l'idéaliste, qui évoquait avec une si pieuse ferveur les amants wagnériens et les saintes chrétiennes, le rêveur et le psychologue, n'est pas défunt, et dès qu'il se retrouvera en face d'un modèle digne de requérir d'une façon plus profonde, plus complète l'application de ses dons subtils d'observateur et d'analyste, de quelle spiritualité ne le parera-t-il pas ! Quelle souveraine élégance, quelle altière distinction, quelle grâce aristocratique dans le *Portrait de la marquise d'Anglesey*, aux minces lèvres closes comme sur un secret, au regard pensif et lointain ! Quelle résolution dans le crayon du général boër *Louis Botha* ! Que de spirituelle élégance dans le *Paul Deschanel* ! Quelle réserve mesurée et un peu inquiétante dans le masque pâle aux grands yeux inquisiteurs du *Cardinal Merry del Val* ! et quelle douceur tranquille, enfin, quelle calme résolution, quelle confiance inaltérable, quelle mélancolie résignée, quelle grandeur dans cet émouvant chef-d'œuvre qu'est le portrait de *Sa Sainteté le Pape Pie X* !

Je ne connais pas, à l'heure actuelle, de plus beau peintre de portraits que M. An-



ANTOON VAN WELIE
Jeune Hollandaise

toon van Welie. Je n'en connais aucun qui réunisse à un si haut degré les qualités indispensables à l'artiste qui ambitionne de travailler pour l'histoire et de lui laisser la décisive image de ses contemporains, conducteurs de peuples ou humbles pâtres : un impeccable métier, d'abord, chose indispensable et base de tout, un œil aigu, un cœur affectueux et toujours prêt à l'enthousiasme, une intelligence affinée et apte à tout comprendre. WILLY ROGERS.

Voyages en Hollande

Le premier et le plus ancien bureau de voyages en Hollande est celui de MM. Lissone et fils, Singel 155, à Amsterdam. Il existe depuis 34 ans, délivre des billets de voyage et des coupons d'hôtel, dispose de conducteurs instruits, dont l'expérience est précieuse aux étrangers désireux de visiter la *Hollande inconnue* ainsi que la *Hollande artistique*. Ce bureau ne donne que des renseignements sûrs, toujours contrôlés à l'avance. Toutes les grandes excursions en Hollande ont été dirigées par MM. Lissone à la très grande satisfaction des participants. Il nous suffira de rappeler celles du III^e Congrès international de Laiterie, tenu à Scheveningen en 1907 ; du IX^e Congrès de médecine



Vieille maison dans une ville morte
du Zuiderzée (En Khuiser)

vétérinaire, 1909 ; de la Conférence internationale d'Assurance sociale, 1910. Nous engageons donc ceux de nos lecteurs qui voyageront en Hollande à consulter MM. Lissone et fils, Singel 155, Amsterdam.

Le Théâtre

Chacune des pièces que nous venons d'entendre a remporté le plus éclatant succès ; j'en suis d'autant plus heureux que j'aurais été navré d'avoir à manifester de la mauvaise humeur, en ce jour où je me présente aux lecteurs du *Figaro Illustré* et fais appel à toute leur bienveillance.

M. Romain Coolus n'est pas seulement le puissant et vigoureux dramaturge auquel on doit *Le Risque*, *Une femme passa* et d'autres œuvres tragiquement émouvantes ; tout un côté de son talent est fait de grâce et de fantaisie, — d'une fantaisie mesurée, délicate, de bon goût, côtoyant toujours la réalité, et, sous un tour plaisant et léger, nous faisant entendre la vérité.

Les Bleus de l'Amour, ce sont, — il est aisé de le deviner, — les jeunes gens pour qui l'amour et le plaisir n'ont nul attrait et qui arrivent au mariage dans une complète ignorance de la vie ; M. Romain Coolus nous en présente deux spécimens, avec Bertrand de Simières, dont la vie se passe dans la solitude ou la compagnie de son chien Jupiter, et le jeune Alfred Brunin, que son père, grave et austère magistrat, terrorise. Cette naïveté d'Alfred n'existe d'ailleurs qu'en apparence, car il ne se gêne pas pour se livrer, en cachette de son père, aux ordinaires distractions de son âge ; le magistrat a le plus vif désir de le marier à l'exquise Emmeline de Simières ; mais l'excellente comtesse de Simières, tante et presque mère d'Emmeline, refuse ; pour obéir à des vœux de parents défunts, c'est à Bertrand qu'elle destine la jeune fille ; celle-ci, d'ailleurs, ne montre qu'un penchant très modéré pour son grand dadaï de fiancé ; qui sera vainqueur dans le conflit ? Un troisième larron : Gaspard de Phalines, fêtard repenti et excellent garçon, pour qui le cœur d'Emmeline vient enfin de se décider... On devine aisément la pensée de M. Romain Coolus : les femmes trouveront plus de sécurité chez les hommes qui, ayant goûté à tout, se seront pu dégoûter de tout, que chez les ignorants sans défiance, susceptibles, dans leur naïveté, de bien plus d'emballements et d'étourderies ; Alfred Brunin ne recule pas devant une folle aventure, et quant à Bertrand, ce sera bientôt le plus enragé des fêtards. M. Romain Coolus a renoncé, cette fois, à son amertume, mais non à sa lucidité ; il montre autant d'indulgence pour les travers des hommes que, dans ses autres pièces plus pathétiques, il avait montré de pitié pour leurs vices.

L'interprétation, qui réunit les noms de M^{lle} Augustine Leriche, au talent si personnel et si observé en même temps ; de M. Victor Boucher, charmant de sympathique étourderie ; de M. Cazalis, si exact, et de M^{lle} Alice Nory, image exquise de jeune fille sensible, aimable et tendre, atteint presque toujours à la perfection.

Un succès égal, mais dans un genre tout différent, a été obtenu par M. André Picard au Gymnase avec sa nouvelle comédie, *la Fugitive*. Marthe Journand, une veuve encore jeune et séduisante, n'a su résister à l'amour qu'elle ressent pour Georges Mariaud ; pourquoi se sacrifierait-elle ? Elle ne saurait trouver dans ses filles toute l'affection dont elle a besoin ; son gendre Ourier s'inquiète de cette liaison et s'efforce de la détourner de son projet de voyage en Egypte avec Mariaud. Marthe part. Pendant ce voyage, le jeune ménage se désunit, Ourier n'ayant point su se faire aimer d'An-

toinette Journand, qui semble pour l'instant regarder avec trop de sympathie le jeune Léon Danvers ; Marthe de retour, s'émeut de cette situation ; mais de quel droit prêcherait-elle la morale ? Et d'ailleurs elle est favorable malgré elle à tout amour ; une sorte de complicité rapproche les deux femmes ; mais Ourier sait faire comprendre à Marthe son devoir ; elle saura dissuader Antoinette de la faute et lui donner elle-même l'exemple en quittant son amant... On peut voir quelles questions diverses et de haut intérêt M. André Picard traite en cet ouvrage, quels problèmes il pose, quelles pensées il suggère ; l'auteur y verse sa science, si riche, si intuitive et si nuancée du cœur humain, son art de tirer d'une situation tout ce qu'elle renferme de substance psychologique ; il sait créer autour de ses héros l'atmosphère qui élargit, si je puis dire, leur cas, et lui donne une inoubliable ampleur... Sans doute il faut louer parmi les interprètes M^{lle} Cheirel et M. G. Dubosc ; mais surtout M^{lle} Yvonne de Bray, — si simplement émouvante, — et M. Claude Garry, un grand artiste.

Aux Nouveautés nous avons eu le *Zèbre*, vaudeville où se mêlent le plus heureusement du monde, des éléments comiques traditionnels et nouveaux (il n'est pas jusqu'à l'aérostation dont nos vaudevillistes ne tirent parti) et qui reçut le plus chaleureux accueil ; on y applaudit la gaieté de comiques excellents et le fin talent de M^{lle} Louise Bignon.

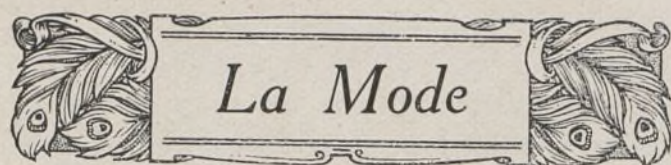
La plupart des théâtres traversent d'ailleurs d'heureuses périodes ; la Porte Saint-Martin semble bien avoir fixé le vagabond *Aventurier* de Capus ; au Théâtre des Arts, le public apprécie de plus en plus l'effet d'ensemble du *Carnaval des Enfants*, de M. Saint-Georges de Bouhélier ; l'œuvre est d'une rare beauté ; l'interprétation avec M^{lle} Sergine et Cécile Guyon, tout à fait supérieure, et la qualité de la mise en scène nous semble sans précédents.

Il nous faut signaler à la Comédie-Française, où les *Marionnettes* font de belles salles, deux importantes prises de possession de personnages diversement redoutables pour leurs interprètes... M^{lle} Cécile Sorel abordait l'*Aventurière* et M^{lle} Roch, *Phèdre* ; toutes deux réussirent, et réussiront mieux encore.

Le grand événement théâtral de la saison sera la représentation du *Vieil Homme*, dont les répétitions à la Renaissance vont toucher à leur fin et qui passera sans doute fin janvier. Une œuvre de l'admirable écrivain du *Passé* étant chose aussi rare que précieuse, celle-ci souleva un vif mouvement de curiosité, et, bien entendu, l'on eut connaissance de quelques-unes des tempêtes de coulisses qui marquèrent son histoire, en vérité assez copieuse et tourmentée.

Le *Vieil Homme* dut successivement appartenir à trois ou quatre de nos grandes scènes, et l'on sait à quels démêlés donna lieu la distribution des rôles, — chacun d'eux attribué tour à tour à plusieurs interprètes... C'est ainsi que M. Tarride jouera, avec son beau talent si intensément humain, un personnage pour lequel il fut question de MM. Dumény, Guitry, Garry ; que M^{lle} Simone, ayant cédé son rôle primitif à M^{lle} Lantelme, remplacera M^{lle} Brandès, qui devait remplacer M^{lle} Réjane ; et que M. André Dubosc sera le définitif interprète du rôle de M. Guy... Mais tout cela est de peu d'importance. L'essentiel est que le *Vieil Homme* vaille *Amoureuse*, ce grand chef-d'œuvre, et contienne une scène telle que la finale du *Passé*, l'une des plus belles, non seulement du théâtre contemporain, mais de tout le théâtre de France.

JEAN MANÉGAT.



La Mode

Les échos bruissent encore des compliments prodigués, des souhaits échangés, tous plus ou moins sincères. Mais qu'importe ! Le bijou, les bonbons ou les fleurs n'ont-ils pas fait oublier le côté artificiel de ces manifestations, toujours les mêmes !

Sous la douceur des friandises nouvelles s'est évaporée l'amertume des réflexions sceptiques, des antipathies latentes ; l'éclat du bijou chassa l'ombre des tristes souvenirs ; le parfum des fleurs, venues de si loin pour mourir près de nous, nous a ravies un moment...

Non, décidément, janvier n'est pas morose.

Sur les créations parues, la Mode se repose, comme Mars sur ses lauriers. La plupart de nos élégantes sont d'ailleurs sous d'autres cieux, plus cléments, loin de nos brouillards et de nos averses. Les ventes de charité qui se sont multipliées en décembre, calment, et pour cause, leur zèle bienfaisant et... ruineux. Les réunions artistiques sont modérées.

Nos après-midi ne sont donc plus absorbées que par les visites et les conférences délicieusement coupées par l'heure du thé.

Pour nos soirées, c'est toute la gamme des théâtres, de l'Opéra à la moindre « boîte », au plus minuscule cabaret de Montmartre.

Et la toilette joue toujours, du salon à la scène, le grand premier rôle. Ici et là, il en est d'extraordinaires, d'originales, d'amusantes, de neutres...

Classons, dans les premières, celle de M^{me} F..., aux Nouveautés, fort élégamment drapée, — j'allais dire « tanagrinée » mais je n'ose pas, — dans un ensemble de molle soie mauve et de mousseline perle.

Puis certain fourreau « Speranza » voilé de tulle qui affirme en cette saison le triomphe d'un flou qui n'exclut ni la ligne, ni la correction artistique de la silhouette.

Qui n'a su apprécier la note un peu grave, et si seyante, des toilettes de « Geneviève » de l'*Aventurier*, vrais modèles du genre comme parures de jeunes filles ? D'abord, un voile gris pâle, hautement brodé autour de la tunique, avec grand col et chou de velours noir au corsage ; puis une mousseline parme ourlée de fourrure et ceinturée de liberty ; enfin une délicieuse broderie arabe, toute de perles blanches, qui compose la moins banale des robes de soirée.

Je retiens encore, dans la même pièce, ce charmant costume de velours mille raies noir et blanc, étonnant de simplicité avec sa tunique de même tissu, se relevant en revers dans le bas, et son corsage de forme japonaise, à peine souligné de taffetas noir et de lisérés de satin cerise.

Ne porte-t-elle pas la même signature cette toilette de tulle blanc brodé, transparent d'un bleu très pâle, à laquelle une bande de skungs vient ajouter un peu d'austérité, que des touffes de roses aux tons anciens adoucissent bien vite. Toute la Mode est faite de ces contrastes, de ces oppositions dont un art subtil dégage l'harmonie.

... Dans les salons, autre défilé d'élégances ; les réceptions se succèdent.

Djéa sont arrivés de tous côtés les petits « cartons », ces malheureuses cartes de visites dont on a prêté depuis si longtemps la déchéance et qui survivent à tant de fâcheux pronostics. Elles s'entassent dans les coupes, se cachent dans les casiers du

bureau anglais jusqu'à l'heure précieuse et rare de tranquillité qui permettra de les classer dans la plus difficile des comptabilités. Car notre vie, déjà absorbée par tant de sérieuses futilités, se complique encore. — Les petits cartons nous prodiguent, inlassablement, les avertissements les plus variés : « Madame sera chez elle, tel jour de telle quinzaine ou de telle semaine ou de tel quantième du mois, à telle heure. »

Nous apprenons aussi que les portes de tel salon s'ouvrant en janvier seront fermées en février pour se rouvrir en avril, etc., etc...

Enfin, sachons qu'il faut arriver à l'heure, entre cinq et sept, à moins que ce ne soit de trois à cinq ou de neuf à onze, le soir.

Dès que les petits cartons sont classés, aussi adroitement que possible, on se lance avec fièvre dans cette inénarrable corvée de la saison qui, malgré tout, nous amuse. On se bouscule, on se hâte pour arriver à payer dans les délais voulus son tribut à la société et à sa réputation de femme « dans le train ».

On s'essouffle à l'assaut des escaliers ou l'on s'énervé dans l'ascenseur ; on passe dans les salons en écoutant n'importe quoi, le sourire aux lèvres et les yeux figés sur la petite montre du bracelet extensible que Kirby inventa judicieusement pour calmer

nos inquiétudes, le plus poliment du monde, car nul ne se doute que ce délicieux bijou nous tient au courant de la fuite des minutes. Puis l'on se précipite en son auto, — fiacre, taxi, que sais-je ? — pour redescendre devant une autre porte, regagner un autre étage, recommencer les mêmes gestes en un même décor.

L'après-midi file ainsi. Et pourtant, malgré cette rapidité d'évolution, nous saurons nous rappeler, le soir venu, que M^{me} de G... exhibait sous sa zibeline un « Tanagra » vert-olive à bandes de velours et à broderie d'argent très éteinte ; nous saurons critiquer la moire souple gris souris de la baronne B... simplement ceinturée de velours et drapée d'une écharpe de chinchilla ; nous aurons su « croquer », en notre mémoire, l'immense feutre blanc à fond de velours noir de M^{me} AL... si délicatement bordé d'une dentelle d'argent, et si follement aigretté de blanc. Et nous aurons remarqué que partout « Thisbé », de Pinaud, notre parfum favori, mettait dans l'atmosphère une griserie de printemps.

Dentelles et fourrures s'en imprègnent. Ce sont vraiment nos deux luxes aimés. Car si la dentelle, impalpable, frêle, idéale ressemble à quelque jolie princesse des contes de fées, les rares pelletteries sont d'impériales parures qui impriment à la femme une allure majestueuse et altière. Zibeline doublée d'hermine, robe de loutre garnie de renard, admirables vêtements de chinchilla, que ne pouvons-nous les passer toutes en revue !

Mais ce serait folie, comme c'est folie d'essayer de décrire les adorables petites robes, droites, menues, de tissus précieux qui gignent ces jolies femmes sous l'enveloppement des manteaux souples. Tantôt, c'est une robe de mousseline noire finement perlée d'une pluie de jais, qu'un transparent bleuté adoucit à miracle ; tantôt un liberty ardoisé qui s'enroule en souples draperies avec cet art infiniment parisien que M^{me} Brunel sait apporter à ses moindres créations. Ne lui devons-nous pas encore cette délicieuse toilette de mousseline noire aux impressions de velours se détachant sur un liberty émeraude, qu'un peu d'or enrichit au corsage ? En un mot, la mode est toute faite de velours chatoyants, de mousselines délicates, de broderies exquises avec des détails charmants : un chou par-ci, une cocarde, une boucle par-là, un collier, un velours, un liséré, un rien... ce rien que chacun cherche, et que la Parisienne trouve toujours, parce qu'elle veut être elle-même et ne ressembler à personne.

Avant de terminer, je veux signaler à celles de mes lectrices qui ne le posséderaient pas encore, l'attrayant dernier livre de notre collaborateur M. L. Roger-Milès : *Les Créateurs de la Mode*.

La Mode et ceux qui l'inventent, les élégantes dans le salon des grands couturiers, et le travail aux ateliers, voilà en quelques mots l'objet de ce livre de luxe, tout à fait actuel, que l'éditeur Eggimann vient de publier sous les auspices du *Figaro*.

L'illustration en est très abondante et d'une irrésistible séduction : planches en phototypie, planches en couleurs, dessins dans le texte et hors texte, égayent les feuillets de cet album, qui sera plus tard très précieux, grâce au talent du peintre Jungbluth, et du reporter photographe G. Agié.

Ce livre (qu'on peut se procurer au *Figaro* au prix de 30 fr.) s'adresse donc à tout le monde,

aussi bien au bibliophile et au curieux du frisson contemporain qu'aux femmes que les histoires de chiffons et de modes ne laissent jamais indifférentes.

LAURENCE DE LAPRADE.



La Beauté féminine

UN BUSTE PARFAIT

« Enfin, une méthode merveilleuse et infaillible pour développer le buste a été découverte, procédé d'une simplicité telle que l'on est fort surpris qu'il n'ait pas été déjà trouvé. »

Cette phrase, tirée d'un rapport du D^r Colonnay, de la Faculté de médecine de Paris, doit être considérée, mes chères lectrices, comme la preuve absolue que le buste féminin peut être désormais développé et atteindre le degré d'embonpoint désiré. Jusqu'à présent, on ne pouvait avoir de confiance réelle dans aucun produit pour développer et embellir le buste sans danger. Ceci est dû à ce que le traitement spécifique pour ranimer les glandes mammaires, leur donner de la force et les faire grossir n'a été découvert que récemment. Ce traitement est le Venus Carnis.

Ses effets sont absolument merveilleux

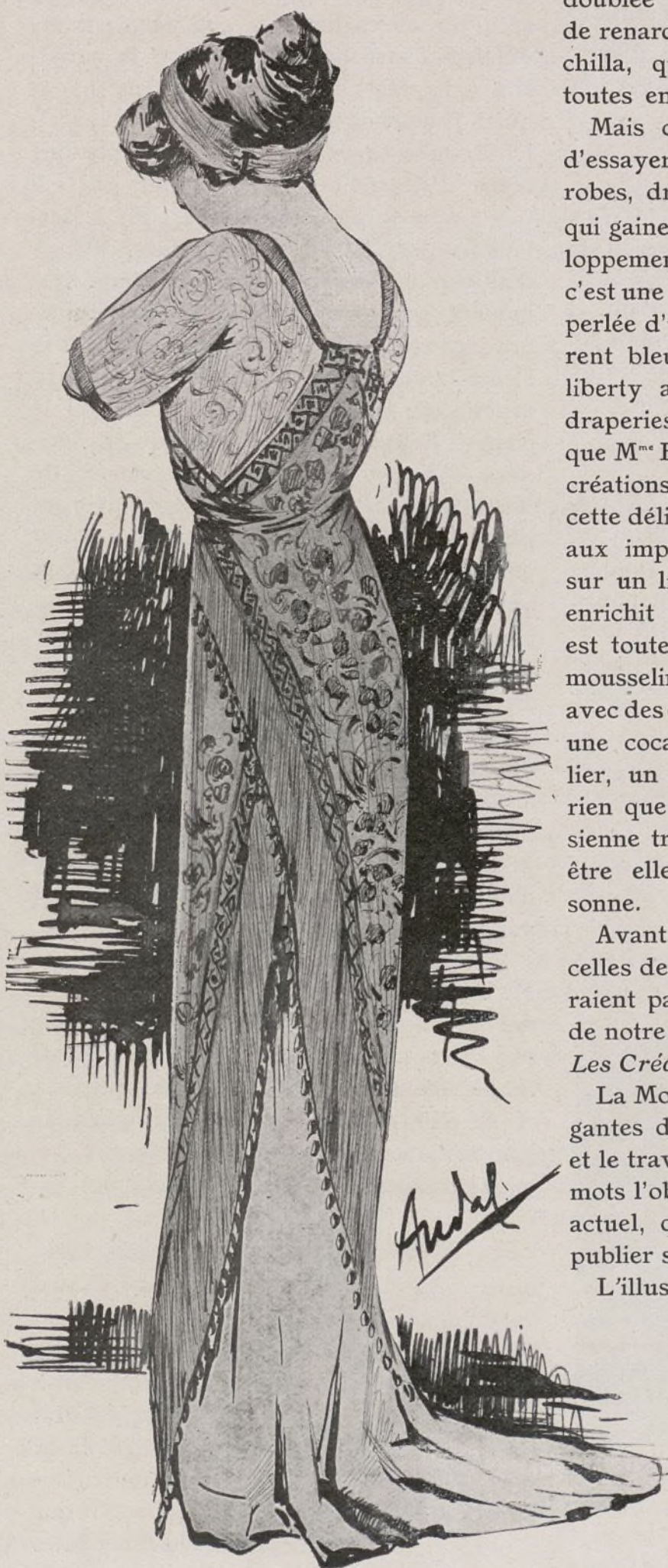


et je connais pour ma part, un assez grand nombre de femmes qui s'en étant servies et ayant goûté la joie intense de voir leurs formes s'embellir et s'harmoniser, leur poitrine se développer et s'affermir, ont gardé à M^{me} Margarete Mercier, à qui nous devons la découverte du Venus Carnis, une gratitude profonde. J'ai vu aussi des centaines de lettres écrites spontanément à M^{me} Mercier par des femmes de tous les pays pour lui dire leur reconnaissance, et affirmer les résultats extraordinaires accomplis chaque jour par cet incomparable traitement.

Le traitement Venus Carnis est particulièrement facile à suivre. Il exige très peu de temps, est très agréable et ne présente aucun inconvénient, ni aucun danger. Tous les anciens procédés charlatanesques ou empiriques sont supprimés : Massages, cold-cream, applications électriques, coupes en bois, médications dangereuses ou inopérantes, tout cela est devenu inutile.

Chères lectrices, vous-dont le buste est insuffisamment développé ou dont les chairs, par suite d'un régime débilant ou d'une santé précaire, ont perdu leur fermeté primitive, n'hésitez pas et demandez à Margarete Mercier, division 86, 17, boulevard de la Madeleine, Paris, le remède qui vous rendra l'harmonie des lignes, la beauté et la santé.

INDISCRÈTE.



Modèle de la Maison BRUNEL et LUDINART
11, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris
Robe satin vert

Tunique de mousseline noire avec impressions fleurs de velours
Corsage dentelle or, mousseline noire



Le Damrak, vu de la Gare Centrale. Aquarelle de Paul Rossert

Amsterdam

Par GABRIEL MOUREY

Dans la triple, quadruple, quintuple ceinture de ses larges canaux aux quais ombragés d'ormes sur lesquels se branchent cent autres chemins d'eau et que, coulant du sud au nord, traverse paisiblement, avec une sérénité de lac, l'ample fleuve dont la glorieuse ville a pris le nom; par les myriades d'yeux de verres de ses étroites et hautes maisons serrées les unes contre les autres pour mieux lutter contre les attaques incessantes de l'élément qui ronge leurs racines, par les flèches et les clochetons ajourés, par les pinacles et les girouettes de ses clochers et de ses tours, par la nef triomphale qui depuis deux siècles et demi vogue en plein ciel, toutes voiles dehors, au faite du Palais, symbo-

lisant les victoires commerciales et guerrières des flottes hollandaises sous tous les climats de la terre... Amsterdam regarde, derrière les hangars et les mâts et les cheminées de ses ports, par delà les polders fertiles que jalonne le geste monotone et nécessaire des moulins, Amsterdam regarde la mer, la mer éternelle et éternellement menaçante qui charrie vers elle les richesses du monde...

L'étrange et spéciale beauté qu'est la sienne! Faite de force, de volonté, d'énergie intelligentes, de ténacité et de patience, d'audace raisonnée, faite, aussi, d'intimité, de cordialité discrète; faite, aussi, de mystère. De quel mystère, de quelle espèce de mystère? Du plus atti-



La Gare Centrale (P. J. H. Cuypers, architecte)

rant et du plus durable, de celui qu'aucune révolution, aucun progrès ne peut détruire et qui exerce sur l'imagination des hommes la plus enivrante fascination et qui les marque d'une indélébile empreinte : le mystère de la lumière qui habite le ciel sous lequel ils vivent, le mystère de l'atmosphère qu'ils respirent, qu'ils voient, qu'ils sentent, qu'ils touchent, j'oserai dire qu'ils entendent, qui pénètre en eux sans cesse, qui est le voile à travers lequel leur apparaît le monde extérieur et dont s'enveloppent pour eux les révélations du monde intérieur, qui a réglé la forme des maisons où ils s'abritent et inspiré les œuvres d'art qui sont en même temps le miroir et le reflet, l'émanation spirituelle et matérielle de la collectivité dont ils font partie.

Le ciel d'Amsterdam ! Il faut l'avoir vu vivre par toutes les saisons pour connaître sa puissance de transfiguration, pour savoir comme il transforme et magnifie les aspects réels de l'unique ville, comme il les pare de grandeur tragique, les ennoblit, les exalte, en compose tour à tour par sa souveraine magie, des décors de tristesse et de deuil, de misère et de mort où planent les ailes pesantes du spleen qui tue, ou des visions de fantastique Orient apparues à travers les brumes diaprées d'une écharpe de pierres précieuses, ces décors, ces visions toujours doublées dans la surface, immobile ou à peine ridée par la brise ou par le remous lent, de l'eau.

« Des canaux, des fleuves, de la mer, de la terre abreuvée sort incessamment une vapeur bleuâtre ou grise, une buée universelle qui fait autour des objets une gaze moite, même dans les beaux jours. Au soir et au matin, des fumées rampantes, de blanches mousselines flottent demi-déchirées sur les prairies... Le fleuve luit et sur son ventre plat la lumière allume çà et là des reflets vagues. Sur

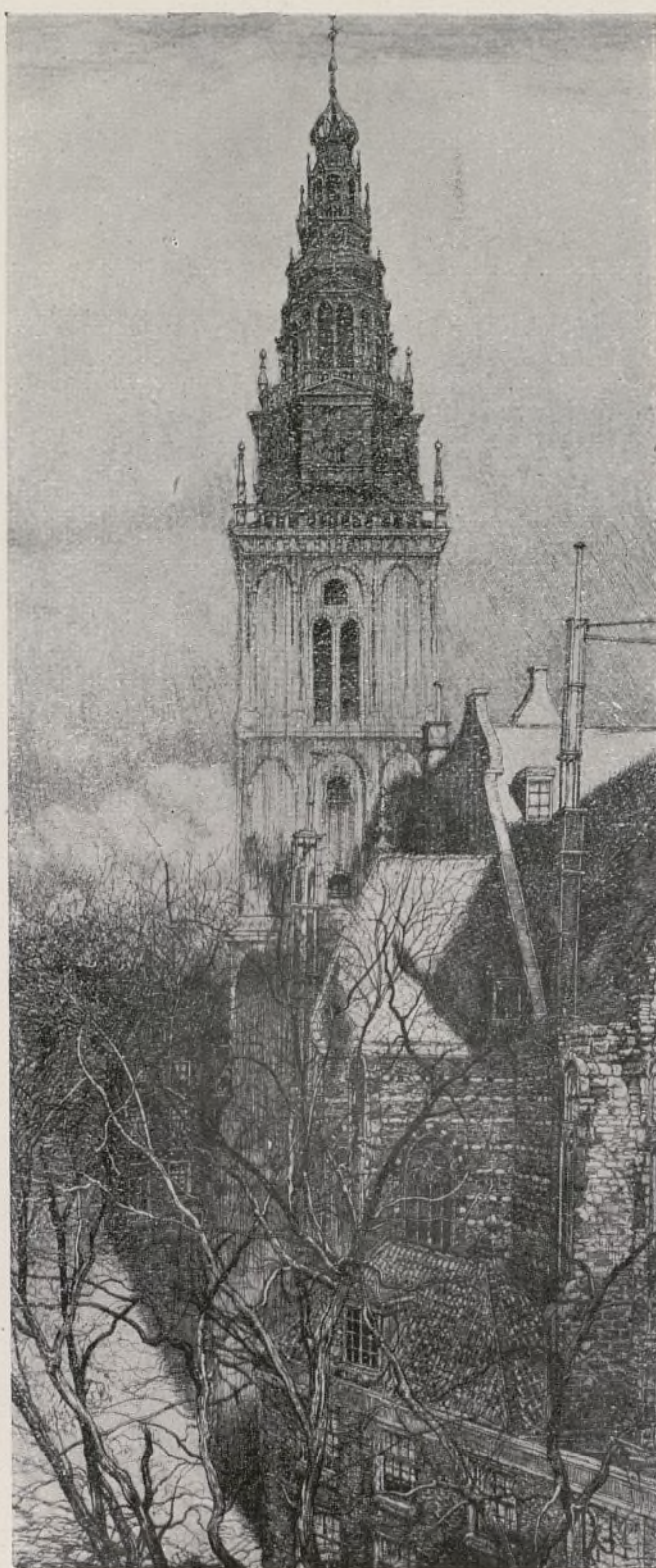


4 L'Abside de la Vieille Eglise

tout le cercle de l'horizon, les nuages montent incessamment, et leur pâle couleur de plomb, leur file immobile, font penser à une armée de spectres : ce sont les spectres de la contrée humide, fantômes toujours renouvelés qui apportent la pluie éternelle... La mer et le ciel n'ont point de forme ; le brouillard et les averses interposées ne laissent dans la mémoire que des couleurs. L'eau change de nuance à chaque demi-heure. Tantôt

lie de vin pâle, tantôt d'une blancheur crayeuse, tantôt jaunâtre comme un mortier détrempé, tantôt noire comme une suie fondue, parfois d'un violet lugubre zébré de larges tranches verdâtres. »

C'est là le miracle, si finement décrit par le grand paysa-



3 La Vieille Eglise (Oude Kerk)
Eau-forte de P. Dupont (Van Wisselingh et C^{ie}, éditeurs)

un réaliste à qui les luttes qu'il a eu à soutenir contre la nature et contre les hommes pour créer, défendre et conserver le sol d'où il est né, n'ont pas laissé le loisir du rêve, de l'espèce de rêve abstrait, en tout cas, qui engendre les grandes conceptions architecturales : il ignore l'art d'idéaliser ; il n'en éprouve même pas le besoin. Puis, il est protestant ; par suite, plus sensible au fond qu'à la forme : il a arraché de lui-même ce sens de la joie des choses que le catholicisme a su si habilement, l'ayant hérité du paganisme, s'assimiler ; puis, contrairement à ce qui s'est passé en Italie, en France, dans les Flandres mêmes, la Hollande n'a jamais connu le règne de ces grands seigneurs magnifiques et glorieux, de ces grands amateurs d'art, de ces souverains de petite ou grande envergure politique qui avaient la passion de bâtir. Le Hollandais est économe et sérieux, le Hollandais déteste paraître, le Hollandais est plus sensuel que voluptueux.

giste à la plume que fut Hippolyte Taine, du ciel hollandais. Miracle perpétuellement renouvelé qui crée seul, on peut bien le dire, toute la beauté de ces paysages de ville dont les éléments sont, à de très rares exceptions près, entièrement dénués de tout ce qui, pour nos yeux saturés de classicisme, de formes et de proportions autrement ordonnées, réglées par un autre sens de l'harmonie, constitue ce que nous appelons de la beauté. J'entends que, transportée hors de son atmosphère, une rangée de ces charmantes maisons aux pignons aigus ornés de lourds motifs ornementaux, aux fenêtres encadrées de blanc, sur le fond rouge sombre ou noir des murs qu'elles percent, n'offrirait plus aucun intérêt, ne présenterait plus aucun charme ; leur bariolage violent, les couleurs fortement tranchées dont elles sont peintes, la façon dont sont disposés sur leur façade les pleins et les vides, dans un but purement, strictement utilitaire, tout cela ne vaut qu'à demi voilé par la fine brume éteinte ou lumineuse de ce ciel ; de même, les églises, le Palais, la Gare, le Rijks-Museum, l'Hôtel des Postes, la Bourse elle-même, étudiez-les isolément : vous serez surpris de constater combien la conception architecturale du Hollandais manque d'originalité vraie et de vraie grandeur.

A quoi cela tient-il ? Peut-être à ce fait que seul le côté pratique des choses l'intéresse, le passionne, et qu'il est dépourvu, — tout l'art hollandais est là pour le prouver, — d'imagination. C'est



5 La Vieille Eglise
vue de Ste Anna Dwarsstraat
Dessin de L. W. R. Wenckebach
(Copyright Het Nieuws van den Dag)



6 Le Dam en 1673. Tableau de G. Berck-Heyde, Rijks-Museum (Photo Bruckmann)

« Ils sont si modérés, rapportent les ambassadeurs vénitiens en 1609, qu'on ne voit chez les plus riches ni luxe ni pompe extraordinaire... Ils ne font point usage de serviteurs, d'habits de soie; très peu d'argenterie, point de tapisseries dans les maisons; tout le ménage est très mince et très limité... Tous conservent chez eux et dehors, dans l'habillement et le reste, la vraie modération d'une modeste fortune, sans qu'on y voie de superflu. » Aujourd'hui encore, promenez-vous des journées et des journées dans les rues d'Amsterdam, dans les vieux quartiers aristocratiques où sont les vastes demeures qu'habitent les descendants des grands bourgeois du XVII^e siècle, les grands armateurs, les grands négociants, les grands banquiers d'aujourd'hui, promenez-vous dans les nouveaux quartiers percés de larges avenues et de parcs, bâtis de villas confortables, errez à toute heure du jour dans les rues où se trouvent les boutiques de luxe, vous n'y rencontrerez pas une femme vraiment élégante, un équipage vraiment élégant; chez les hommes, non plus, nulle recherche dans la tenue; ils sont correctement vêtus, c'est tout.

Arrêtez-vous devant les étalages du Damrak, de la Nieuwen Dijk, de la Kalver straat, de la Reguliers Bree straat, de la Leidsche straat, du Rokin; les plus nombreux ne sont pas ceux d'objets de parure, de joaillerie, de modes, de fantaisies féminines, mais bien



8 Le Dam. Tableau de G. H. Breitner

plutôt ceux d'articles de ménage, d'ameublement, d'objets d'usage courant destinés à assurer le bien-être du chez soi. Les boutiques de produits alimentaires, de primeurs, les poissonneries, les boucheries, les épicerie ne se comptent pas : un étranger d'esprit superficiel pourrait avoir l'impression que l'on ne s'occupe à Amsterdam que de mangeailles. L'on s'y occupe beaucoup, aussi, de littérature et d'art. Le commerce des livres, des tableaux, des gravures, des objets d'art anciens et modernes, surtout des objets d'art de l'Extrême-Orient y est étonnamment prospère. La Hollande est un des pays d'Europe où l'on lit le plus, et pour ce qui est de la peinture, le Hollandais du XX^e siècle en est aussi passionné que l'était son arrière-grand-père du XVII^e. « Il n'y a si pauvre bourgeois, écrit Parival en 1660, qui ne veuille en être bien pourvu... Ils n'y plaignent pas l'argent qu'ils épargnent plutôt sur leur dépense de bouche. »

Qu'on veuille bien me pardonner cette digression d'ordre psychologique; mais, si sommaire qu'elle soit, elle me paraît indispensable pour comprendre et sentir la



7 Le Dam en 1910

beauté si spéciale d'Amsterdam, pour goûter son pittoresque si particulier, pour subir sa séduction. Venu à Amsterdam, il y a quelques années, dans sa somptueuse limousine, M. Octave Mirbeau, au lieu d'aller prendre contact devant les *Syndics* et la *Ronde de Nuit* de Rembrandt, avec l'âme de l'admirable ville, a préféré se délecter de l'imagination que « les canaux n'ont pas été curés depuis trois cents ans ». Rien que de l'avoir appris, il lui *sembla*, tout à coup, « qu'une épouvantable odeur lui faisait tourner le cœur et il grelotta la fièvre, durant huit jours, dans sa chambre d'hôtel d'où il voyait passer sur le canal, les noirs chalands, flotter au-dessus des eaux du canal, de longues images grimaçantes, de longs spectres verts ». L'on connaît la suite et l'anathème scatologique qu'avant de secouer sur l'asphalte du Dam la poussière de ses chaussures, le paroxyste auteur du *Jardin des Supplices* a lancé contre la ville natale de Spinoza, la menaçant de la vengeance de l'eau « faite pour courir, s'épandre et chanter sur les cailloux d'or » et qui « chaque fois qu'elle croupit quelque part, devient mortelle... » On a beau faire, s'écrie-t-il dans un accès de lyrisme dont la banalité déconcerte, « il y a toujours un moment où la nature secoue formidablement le joug de l'homme ». Quittons cela; ne nous laissons pas

gâter notre plaisir : M. Mirbeau en aurait trop de joie s'il l'apprenait. Quand nous nous pencherons, du haut des mille ponts de pierre et de briques qui les traversent, sur l'eau des canaux, ce ne sera que pour nous réjouir les yeux du chatolement des reflets qui y bougent dans l'abîme lumineux ou sombre, selon l'heure et le temps, du ciel renversé...

C'est encore sur le Dam que, depuis six siècles et demi qu'il a commencé d'y battre, bat le cœur de la Ville. La digue que jeta là en travers et le long de l'Amstel non loin de son embouchure, Ghijsbrecht III, vers 1240, marque l'origine d'Amsterdam. Voici son centre historique et voici son berceau. Parmi ces marécages, sur les bords du fleuve, là où s'allonge le Nes de douteuse mémoire mais qui s'est purifié en devenant la rue du commerce des tabacs, s'élevaient les cabanes des pêcheurs et des marchands qui formèrent la première population d'Amsterdam. C'est près du Dam que dès le début du XIV^e siècle, pour remplacer la petite chapelle de bois dédiée à saint Nicolas, patron de la ville, furent jetées les fondations de la Oude Kerk, dont le clocher resta durant plus de deux siècles, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XVII^e siècle où se bâtirent la Wester Kerk et la Tour de Montalban, le seul élancement de pierre que les marins rentrant au port pussent apercevoir du large, haut dardé dans les nues, comme un signe d'espérance et de salut, par-dessus l'immensité des flots gris de la mer et des vagues verdâtres de la terre. C'est sur le Dam que fut édifée la première maison commune, le premier hôtel de ville, incendié pendant que Jacob van Campen bâtissait (de 1648 à 1655) le vaste Palais, qui de siège du Conseil devint en 1808, sous le règne de Louis Napoléon, résidence royale. Et depuis lors, le Dam n'a presque point changé; il suffit, pour s'en convaincre, de donner un regard à la vue qu'en a peinte dans la seconde moitié du XVII^e siècle Gerrit Berck-Heyde et à celle qu'en a peinte il y a quelques années l'excellent peintre d'Amsterdam, G. H. Breitner.

L'énorme bâtiment de style classique aux frontons duquel le ciseau d'Artus Quellin le Vieux a pompeusement évoqué les fastes d'Amsterdam reine des mers et que l'orgueil hollandais considère comme la huitième merveille du monde, ouvre aujourd'hui comme alors



Le O. Z. Voorburgwal. Dessin de Henri Paillard

entre ses colonnes engagées ses quatre étages de fenêtres et sous les arcs de la tour octogonale qui le couronne et sur la coupole de cuivre verdie par le temps dont cette tour

est coiffée, et à travers les colonnettes du campanile coiffé lui-même d'une autre petite coupole verte au sommet de laquelle, enfin, tourne la nef aux voiles éployées; et sur l'abside et sur la haute verrière du transept et sur les toits aigus de la Nieuwe Kerk où dorment leur dernier sommeil deux des plus pures gloires de la Hollande, l'amiral de Ruyter, « la terreur des mers », et le grand poète Vondel, passent comme autrefois les ombres dorées des nuées, s'arrêtent dans leur vol les grandes mouettes aux ailes blanches qui peuplent les canaux.

Et comme autrefois, c'est sur le Dam que se concentre toute l'activité, toute la vie de la ville; c'est du Dam que partent toutes les lignes de tramways électriques; c'est vers le Dam que l'on voit se hâter matin et soir, que dis-je, à toutes les heures du jour, la population d'Amsterdam. De la Kalverstraat et de la Nieuwen Dijk, de la Paleisstraat et de la Damstraat, du Rokin et du Damrak

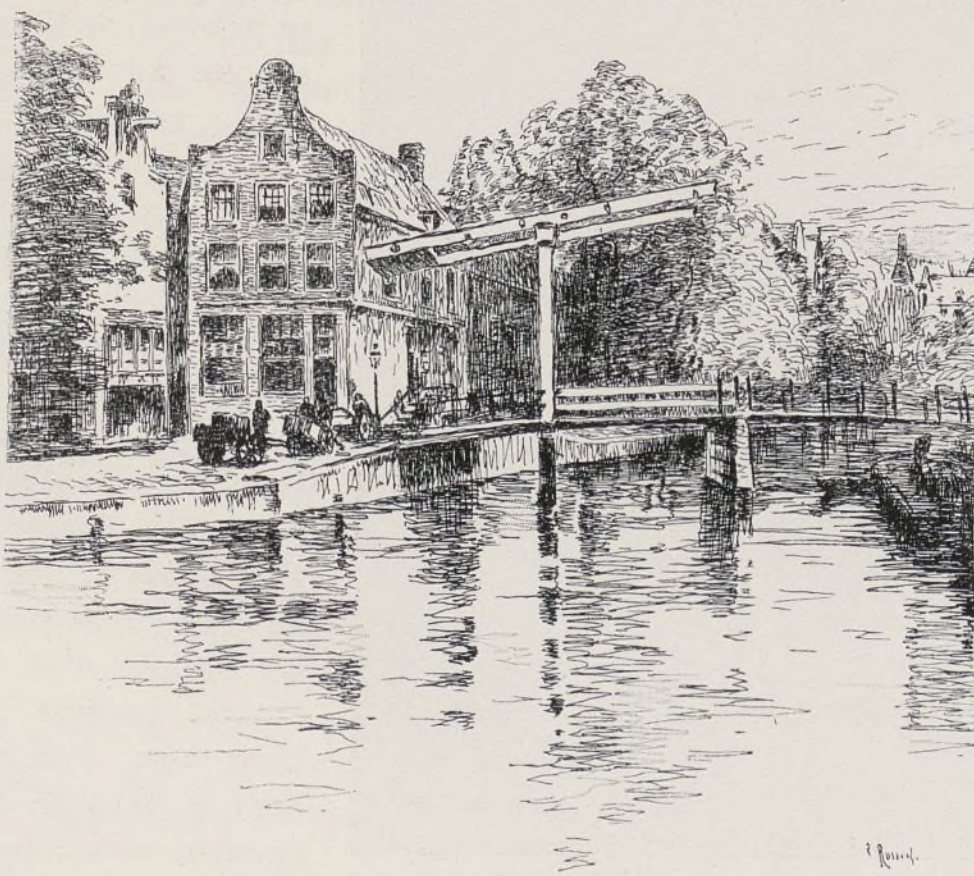
la foule sans cesse se déverse sur la vaste place. La Bourse est là profilant sur le ciel la masse pesante de ses tours, la menaçante silhouette de ses façades nues qui la font ressembler à quelque *municipio* du XV^e siècle, au palais public de Sienne ou de Pérouse, à la « Seigneurie » de la Ville des Fleurs; la Gare centrale est là-bas : l'on aperçoit par delà l'enfilade des hauts immeubles qui bordent à gauche le Damrak, ses tours carrées aux toits pointus, aux fenêtres de cathédrale qui flanquent son corps de logis; les briques

rouges et les pierres blanches scintillent, papillotent dans le soleil, à travers les cordages et les mâts, de remuer; quelques pas encore : une nappe d'eau s'élargit; les vieilles maisons du Damrak y plongent leurs murailles décrépites contre lesquelles s'amarrent les bateaux; plus loin, toujours à droite, surgissent les clochers et le dôme de l'église Saint-Nicolas et s'ouvrent vers l'Est, les ports.

Les ports d'Amsterdam ! Quelle joie d'errer le long de ces quais, le long de ce quai du Prince Henri surtout, où viennent aboutir tous les vieux canaux, les plus vieux, par lesquels pénétraient autrefois jusqu'au cœur de la ville, les riches cargaisons. C'est le



La Sophiaplein et le Rokin



Le Groene-Burgwaal. Dessin de Paul Rossert



W. WITSEN

BATEAUX FRISONS DANS LE PORT D'AMSTERDAM



Ayuntamiento de Madrid

Geldersche Kade d'abord qui se termine ici par la Tour des Pleureuses et au fond duquel là-bas, derrière le bâtiment bas du marché aux poissons, les tours du Poids Saint-Antoine, l'unique porte de la ville qui ait été conservée, font miroiter au soleil leurs bonnets pointus d'ardoises ; c'est le Waals Eilands Gracht ; c'est le Oude Schans que bordent d'un côté les anciens entrepôts de la Compagnie des Indes Orientales et que flanque de l'autre la tour de Montalban.

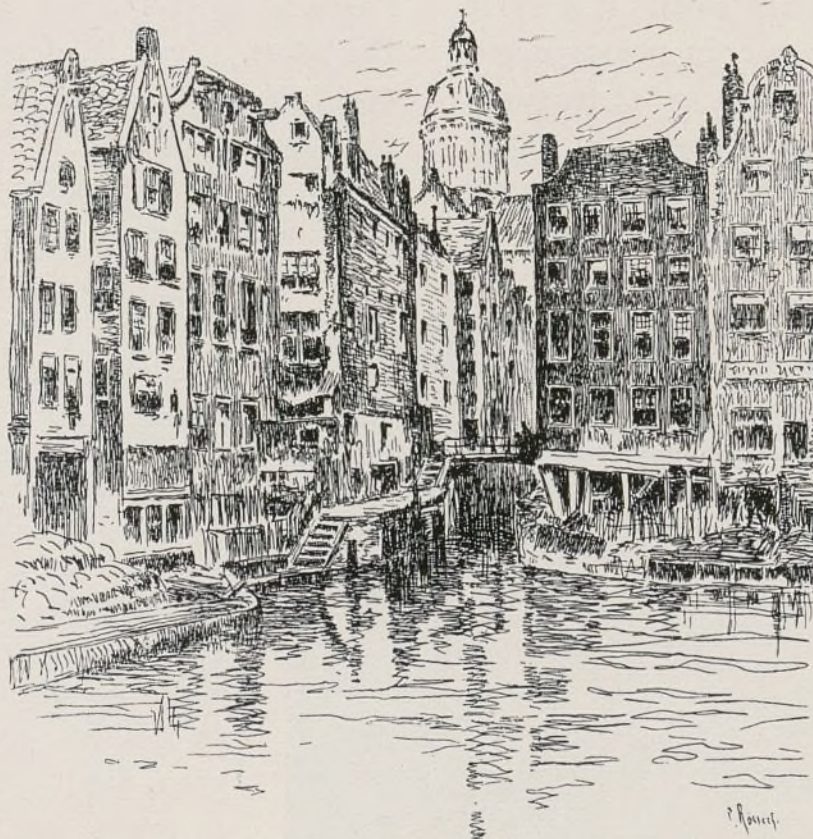


12 *Le Voorburgwal avec le nouvel Hôtel des Postes et le Palais*
P. J. H. Cuypers, architecte (façade postérieure)

Par le Oude Schans qui est bien l'un des canaux les plus pittoresques d'Amsterdam, nous rejoindrons tout à l'heure, en traversant le quartier juif où plane la grande mémoire de Rembrandt qui y vécut seize années de sa magnifique et douloureuse vie, nous rejoindrons l'Amstel et les canaux aristocratiques du Sud et de l'Ouest.

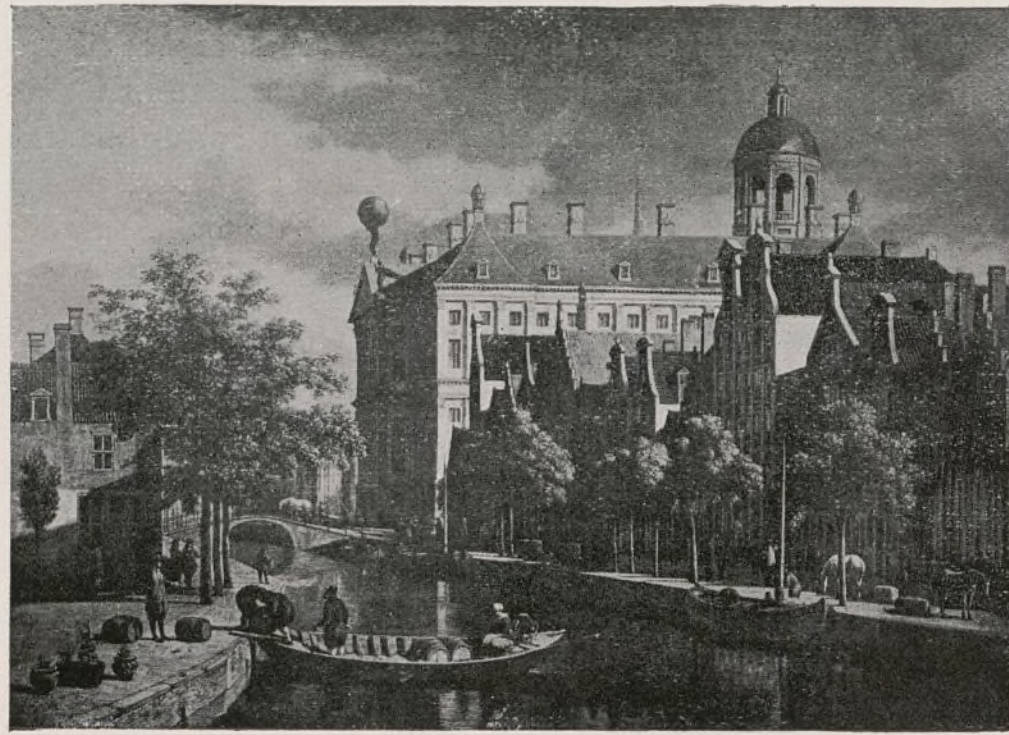
Appuyé à la balustrade de la Tour du Palais-Royal, l'autre matin, je regardais s'étendre à perte de vue les ports neufs d'Amsterdam.

Sans cesse, comme la ville elle-même dont ils font et sont la fortune, ils s'agrandissent. Les môles s'ajoutent aux môles, les quais aux quais (ils ont aujourd'hui une longueur totale de huit kilomètres et demi), les hangars aux hangars. La superficie de la nappe d'eau utilisable pour les vaisseaux de mer est de deux cent quinze hectares. Il y a le bassin aux bois, le bassin des radeaux, le bassin de Minerve, le bassin des chemins de fer, le bassin de l'entrepôt, tous reliés aux réseaux des chemins de fer et aux voies navigables du pays ; il y a le port au pétrole qui couvre à lui seul vingt-huit hectares et dont les citernes qui l'entourent peuvent contenir cinquante millions de litres. Entre les murs rectilignes des quais, de vastes carrés d'eau s'étalent nettement délimités, où les navires immobiles ressemblent à des chevaux dans une écurie ; de leurs flancs sombres, parfois, de rauques plaintes s'échappent et ils s'enveloppent tout à coup comme d'une écume de vapeur blanche qui longuement ensuite traîne sur la surface unie des bassins ; autour d'eux, l'activité des hommes et des machines gesticule ; le même rythme allonge et raccourcit tour à tour, tend et détend les bras des dockers et des grues. Ici, entre les rangs serrés des cargo-boats, d'énormes chalands se pressent, là se creusent, dans l'ombre des hautes murailles de fer dont ils sont bâtis, des abîmes d'eau noire qu'aucun reflet ne perce : cela fait une masse obscure et dense qui



13 *Le Dôme de l'Eglise Saint-Nicolas,*
vu du O. Z. Voorburgwal. Dessin de Paul Rossert.

emprisonne et étouffe toute la lumière. Mais la voici qui plus loin se délivre, la délicieuse lumière dorée du jour automnal ; sur la plaine verte où tournent les moulins, sur la plaine blanche de l'immense baie où glissent les voiles des bateaux de pêche, dans une fine brume laiteuse, elle descend, elle se pose ; on dirait que des myriades d'ailes d'or viennent de s'abattre sur les champs de la terre et sur les champs de la mer ; des maisons de briques roses, dans des bouquets d'arbres



13 *Le Voorburgwal au XVII^e siècle*
Tableau de G. Berck-Heyde (Rijks-Museum)

ressemblent à des touffes de fleurs parmi des herbes folles ; je songe à certains matins sur la lagune vénitienne : l'atmosphère n'était pas plus tendrement caressante, n'enlaçait pas les choses avec plus de douceur... Alors, pourquoi n'éprouvé-je pas ici l'espèce d'enivrement, la petite fièvre de joie dont je me sentais possédé là-bas ? C'est que tout ici dit la lutte, l'effort, la tension de tout l'être humain pour la bataille et la conquête de la vie, tandis que tout, au contraire, là-bas, proclame la satisfaction facile des désirs, l'épanouissement libre du corps qui se dilate au souffle chaud d'un climat divin, le droit pour tous de savourer sans cesse les fruits juteux de la lumière, de s'étendre au soleil sur les quais de marbre, de participer à toutes les harmonies et à toutes les voluptés des spectacles de la nature, d'être treindre au moins ces réalités où les hommes, s'ils savaient en jouir, trouveraient le plus sûr remède à leurs tristesses, à leurs misères, à leurs folies, à leurs doutes...

Des larges quais inondés de belle lumière qui, comme ceux de tous les ports, sentent bon la mer, le goudron, les épices, tous les parfums nostalgiques dont s'enivrait l'imagination de Baudelaire en respirant les cheveux de la bien-aimée, j'ai pénétré dans le dédale d'étroits canaux, de ruelles qui composent le quartier juif.

Sur les chemins d'eau saumâtre, que l'on devine épaisse et lourde, stationnent ou glissent lentement de grands bateaux plats chargés de ferrailles, de chiffons, de détritiques de toute sorte ; les hautes murailles nues et noires des entrepôts alternent avec les façades basses, toutes délabrées et suintantes, aux pignons vermoulus et fléchissants, aux vitres sales ; parfois les mornes bâtisses plongent dans le canal, enfoncent dans la matière boueuse et sans reflets leurs racines ; on les dirait poussées sinistrement de ce sol étrange. Sur les quais étroits, chaque

maison montre d'incohérentes et encombrantes protubérances, des morceaux d'escaliers qui, parallèlement ou perpendiculairement à la chaussée, grimpent aux portes des taudis ou descendent à l'entrée des échoppes dont le vitrage, au ras du sol, laisse voir de minables étalages de victuailles ou de brocante; des volets de soupiraux ouvrent à même le trottoir, des couvercles de trappes se haussent soudain d'où montent d'obscurs relents de moisissure. On ne sait, d'ailleurs, quelquefois où poser les pieds pour poursuivre sa

marche, tant ces rues sont obstruées de débris ménagers, d'ustensiles de toute espèce, d'étalages, de charrettes à bras; le matin, notamment, dans certaines voies, se tient un marché qui envahit jusqu'au milieu même de la chaussée; sur des plateaux de bois, sur des gradins, sur de vieilles caisses, l'on vend des légumes, des fruits, des poissons fumés, des poissons marinés, des betteraves qui saignent dans de grandes bassines de porcelaine, mille choses étranges et éclatantes auxquelles un rayon de soleil tombé tout à coup des nuées qui passent là-haut et se déchirent aux pointes des pignons, donne une splendeur incomparable. Rien de moins appétissant, certes, mais rien de plus pittoresque; et l'on ne se laisserait pas d'errer par les rues, les ruelles et les



15 La Monnaie. Dessin de Henri Paillard

canaux de ce quartier, si au bout de quelque temps les odeurs aigres et fades, les relents innombrables et indéfinissables qui se dégagent de tout autour de soi, ne vous soulevait douloureusement le cœur.

Chaque fois, cependant, que je suis revenu à Amsterdam, j'ai voulu revoir les aspects si prodigieusement suggestifs de ce coin de la vieille ville; j'ai voulu revoir grouiller, dans ce décor fantastique et vermineux du Nord, le peuple de sémites qui, depuis des siècles, l'habite, sans que se soient éteints au fond de leurs yeux les reflets des soleils d'Assyrie et de Chaldée. Je me souviens d'en avoir aperçu passer deux, un après-midi d'hiver, sur le bord de ce lugubre et tragique Kromboomsloot dont Albert Baertsoen et Witsen ont gravé d'une pointe si vigoureuse l'impressionnante physionomie. Je les vois encore, l'homme et la femme, marchant l'un près de



17 L'Ancienne Bourse, démolie en 1900

l'autre, couverts de loques sombres, les traits pâles et douloureux mais empreints d'une souveraine noblesse, les yeux comme éclairés d'une étrange flamme intérieure. Ils allaient dans la neige salie; je les suivis un moment; puis ils s'arrêtèrent devant une de ces petites maisons aux murs noirs rongés de lèpre qui bordent le canal. Il tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure, puis s'étant effacé devant sa compagne, d'un geste délicieux de tendresse, il l'aida à monter les marches qui donnaient accès dans la pauvre demeure. Ils m'apparaissaient alors de profil et je pus m'apercevoir que la jeune femme se trouvait dans un état de grossesse avancée. Le dernier rayon d'un rouge soleil les éclairait tous deux; un instant je les vis illuminés de la surnaturelle et magnifique lumière qui habille d'or et de pourpre *la Fiancée juive* de Rembrandt et son fiancé... et quand ils eurent disparu dans le fond des ténèbres de la porte ouverte, longtemps je restai immobile, à contempler le seuil maintenant clos où m'était apparue cette mystérieuse vision de misère et de splendeur, de détresse et d'amour.

Point très loin de là, dans la Jodenbreetstraat, se trouve la maison de Rembrandt. On vient de rendre à sa façade l'aspect qu'elle avait au temps où le maître des *Syndics* l'habitait. C'est là, derrière ces murailles, sous ce toit, qu'il vécut de 1640 à 1656, là qu'il peignit les *Disciples d'Emmaüs* et *la Ronde de nuit*, le *Christ* et *la Madeleine*, le *Bon Samaritain*, et tant d'autres chefs-d'œuvre, c'est là que six ans après son mariage avec Saskia van Uylenburg, il vint s'établir, créant autour d'elle, autour de son énigmatique beauté un décor de rêve. « A cette reine de ses illusions, écrit Emile Verhaeren, il faut un palais. Rembrandt le lui fournit. Tout ce que les pays lointains envoient d'étrange, d'extraordinaire et de fou en Europe, tout ce que les navires rapportent d'imprévu et d'insoupçonné aux civilisations chrétiennes, il l'acquiert et il en peuple sa maison. Son inventaire nous enseigne de quels oiseaux de feu et de flammes, de quelles pierres merveilleuses, de quelles coquilles admirables il s'enchantait les yeux. Oh! ces jardins de la terre qu'il entrevoit en songe, ces milieux lointains d'accord avec le milieu qu'il porte en lui, dont il voit s'épanouir les flores, se cristalliser les minéraux et s'étaler les faunes! Comme Shakespeare dans son théâtre, il s'arrache à son temps et à son heure, pour se créer une vie frissonnante et nouvelle, une vie de gloire et de richesse, de somptuosité et de fièvre; il est l'être nostalgique qui regrette tous les anciens paradis. Malheureusement la brutale réalité heurte toujours du choc formidable de ses blocs rugueux et compacts de telles existences qui ne tiennent



18 La Nouvelle Bourse (Berlage, architecte)



18 Le Rijks-Museum (P. J. H. Cuypers, architecte)

pas compte de sa pesanteur. » En 1642, Saskia meurt ; il continue d'habiter la maison de sa joie où la douleur maintenant est entrée, il continue, entre son fils Titus et Henriette Stoffels sa servante, d'y mener la vie laborieuse, enfiévrée et étrangement magnifique, qu'il aime, dont il a besoin, jusqu'au jour où, criblé de dettes, poursuivi par ses créanciers, il se voit acculé à la banqueroute.

Il quitte alors la Jodenbreetstraat et avec Titus et Henriette cherche asile dans une auberge. « Il y vit au jour le jour du crédit qu'on veut bien encore lui faire. Il est pauvre comme les plus pauvres, il est l'être pitoyable sur lequel toute une société s'acharne et qu'elle finirait par pousser au suicide s'il n'était plus fort qu'elle dans son âme. C'est au milieu de cette débâcle qu'il se retrouve tout entier. N'ayant plus que Titus, Henriette et lui-même pour modèles, il se remet à peindre comme aux beaux jours où vivait Saskia. Il transforme Titus en page de légende et Henriette, la servante, en princesse des pays fabuleux. Les bijoux, les soies, les ors, les fourrures, les velours, tout ce qu'il caressait jadis de son pinceau prestigieux réapparaît baigné de belle et idéale lumière. Il les peint, somptueux et merveilleux ; il se croit tour à tour prince, seigneur et roi, et malgré sa vie affreuse et béante, rien de ce qu'il fut n'est sorti de sa tête. Dans un des derniers portraits qu'il fit de lui-même (collection Carstanjen, Berlin), il apparaît ridé, vieilli, ruiné certes, mais tout entier raidi de fierté et d'obstination. Ses yeux petits fixent hardiment le spectateur, et le rire franc, comme un triomphe, anime quand même sa bouche édentée. » Titus et Henriette le devancèrent dans la tombe ; il meurt en 1669, solitaire, abandonné, oublié de tous, dans une modeste maison du Rozengracht, ne laissant pour toute succession que « ses vêtements de laine et de toile et ses instruments de travail », mais léguant au monde les inépuisables trésors de son œuvre mystérieuse, qui a plus fait peut-être pour la gloire de sa patrie que les exploits de ses marins les plus illustres. L'Italie a Dante, l'Angleterre Shakespeare, l'Allemagne Goethe, la France Rabelais, la Belgique Rubens, la Hollande Rembrandt. C'est lui à qui l'on veut rendre visite, c'est lui que l'on veut voir avant tout, quand on vient au pays des polders ; il est le souverain devant qui tous s'inclinent, il est le héros d'une race.

Qu'en reconnaissance de son génie la piété de ses compatriotes ne lui ait élevé que la mesquine et ridicule statue de bronze qui s'élève parmi les arbres au centre de la place à laquelle on a donné son nom, cela peut sembler... tout au moins insuffisant et l'on ne conçoit pas que la ville d'Amsterdam, que dis-je la Hollande tout entière, n'ait point encore songé à honorer son plus grand homme par une glorification plus magnifique et plus

digne de lui. Car il ne faut point qu'on l'oublie ; le rayonnement d'Amsterdam ne serait point si éclatant dans l'univers civilisé, si Rembrandt n'y avait vécu sa vie sublimement douloureuse, si, enfin, ceux qui ont le culte de ceux que Carlyle appelait des héros, Emerson des hommes représentatifs et Nietzsche des surhumains, ne savaient que sa grande âme illuminée habite toujours la ville aux cent canaux, que son fantôme n'a point cessé d'errer au crépuscule le long des quais, parmi les tragiques et mornes lueurs du jour qui agonise sur l'eau immobile, parmi le flamboiement étrange des nuées qui comme de triomphants navires traversent le ciel, en route vers l'infini.

Car l'on ne saurait le comprendre, ce sublime génie, car l'on ne saurait pénétrer jusqu'au tréfond son œuvre, si l'on ne connaît point les décors au milieu desquels il a vécu, si l'on n'a point respiré l'atmosphère qu'il respira.

C'est à l'automne, par l'une de ces journées de brumes dorées qui font si belle et si prenante l'unique ville, qu'il faut aller voir au Rijks-Museum ses deux chefs-d'œuvre, *les Syndics des drapiers* et *la Ronde de nuit*. Les deux salles où ils sont maintenant accrochés se touchent ; l'on va de l'une à l'autre toile, avide de regarder de nouveau celle-ci après avoir longuement contemplé celle-là. La formidable puissance de vie qui se dégage d'elles vous étreint lentement à la gorge ; le charme irrésistible du prodige réalisé vous envahit, vous domine ; l'on nage dans une atmosphère d'or ; l'on a l'impression que, même dans l'obscurité, ces toiles seraient aussi lumineuses, que ce n'est pas la lumière entrant par ces fenêtres qui les éclaire, mais que c'est elles qui créent la lumière dont elles regorgent. Cette fois-ci est peut-être la vingtième que je me trouve en leur présence et je me sens aussi ému, aussi émerveillé que si je les voyais pour la première fois. Ma pensée s'en va vers les *Disciples d'Emmaüs* et la *Bethsabée* du Louvre, vers le *Sacrifice d'Abraham* et la *Danaë* de l'Ermitage, vers la *Mort de Jacob* du musée de Cassel et vers la *Femme*



19 Le Oude Schans. Dessin de Henri Paillard



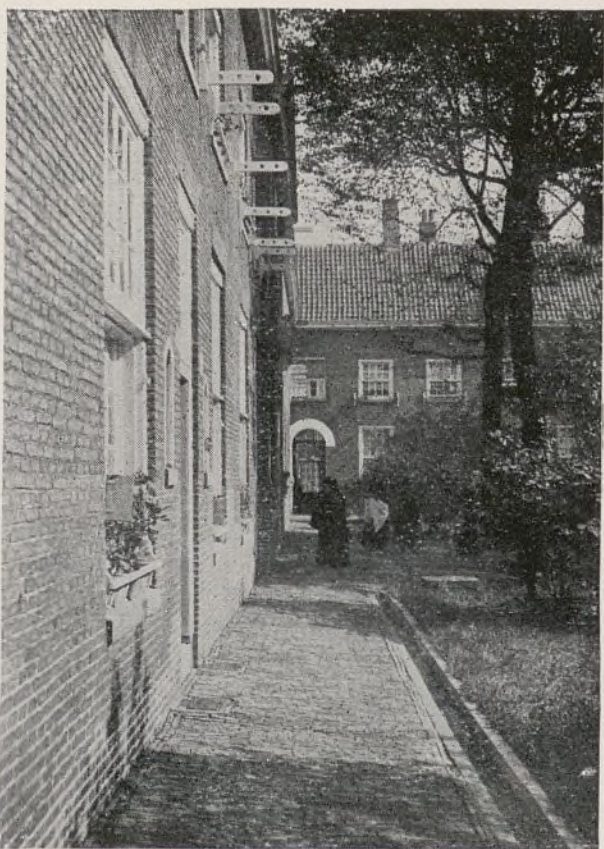
20 La Tour Montelban



21 Grill Hofje, Maison de retraite

d'Amsterdam, comme Prométhée, a ravi le feu pour en modeler les traits de ses rabbins, de ses prophètes, de ses héros, pour en modeler le corps de Saskia, pour en modeler le visage du Christ, pour en modeler les ailes des anges... jamais le miracle de Rembrandt ne m'est apparu plus éblouissant et plus sublime !

La jolie sensation que l'on éprouve, quand au sortir des ruelles sordides et grouillantes du quartier juif, l'on se retrouve sur les bords de l'Amstel, dans le plein air, dans la pleine lumière, parmi la bonne odeur saine et fraîche de l'eau glissante. Du pont bleu, soit que l'on regarde vers le centre de la ville, vers l'Y, soit que l'on regarde vers la source du fleuve qui s'élargit de plus en plus, s'étale en belle nappe miroitante sous les caresses du jour, les arbres des quais, le long des maisons rouges ou noires, aux fenêtres, aux moulures, aux corniches jaunes, font une barrière de couleur joyeuse ; la



24 Karthuizerhofje, Maison de retraite

adultère, de la National Gallery, vers la Vision de Daniel et l'Homme au casque d'or du musée de Berlin, vers la Présentation au Temple et l'Homère du musée de La Haye ; ma mémoire s'emplit de toutes les images, de tous les gestes, de toutes les figures, de tous les regards de cette humanité dont Rembrandt a pénétré et éternisé l'âme... et tout en m'abandonnant à ma rêverie, par le vitrage, je regarde remuer les nuages d'or du ciel réel dont le maître



23 Le Chantier. Dessin de A. Hanicotte

perspective des canaux, le fouillis de lignes brisées des pignons qui s'enchevêtrent et se mêlent, faisant saillir, projetant au-dessus de la fenêtre la plus haute, les pièces de bois où s'accrochent les palans à l'aide desquels, les portes et les escaliers des maisons hollandaises étant trop étroits, se font les emménagements et les déménagements, l'élanement des clochers dans le ciel, le passage des bateaux, l'activité des quais, le papillotement des couleurs fortes dont tous

les objets sont peints... que tout cela intéresse, amuse l'œil et le séduit ! Je ne connais pas de ville où il soit plus plaisant d'aller à l'aventure, de flâner, de musarder ; partout une surprise vous attend. Amsterdam est pleine de coins charmants, d'un pittoresque, d'une intimité délicieuse, faits pour ravir une âme et des yeux d'artiste et de rêveur.

Que ne puis-je décrire tous ceux qui m'ont enchanté, auxquels je dois des évocations bien autrement saisissantes de la vie hollandaise que celles qui me furent données par les aspects monumentaux de l'étonnante capitale ! Ces paysages tout frémissants de vie, que la fièvre d'embellissement, d'agrandissement, de modernisation



22 Deutzenhofje, Maison de retraite

(ah ! l'affreux mot !) qui sévit ici comme à Bruxelles, comme à Paris, comme à Prague, comme à Rome, a épargnés, ces témoins du passé, c'est eux qui font vivre devant nous l'âme d'un pays, l'âme d'une ville. Le gros des touristes les négligent, les traversent sans soupçonner tout ce qu'ils contiennent de poésie et de mystère, sans entendre, sans vouloir entendre les graves et douces paroles qu'ils prononcent, les belles histoires toutes simples, toutes humaines, qu'ils sont toujours prêts à raconter à

ceux qui savent les interroger et les écouter.

Dans ce quartier populaire, par exemple, que l'on appelle le Jardin et qui s'étend entre le Prinsengracht et le Lijn Baasgracht, entre le Brouwersgracht et le Lauriersgracht, dans ce quartier dont les rues et les canaux portent des noms d'arbres et de fleurs, — il y a la rue des Églantiers et la rue des Roses, le canal des Lauriers et le canal des Roses, il y avait naguère le canal des Tilleuls, mais il a été comblé au grand dépit du petit peuple — dans ce quartier aux petites maisons vieilles qui ont l'air de poursuivre entre leurs fenêtres le dialogue commencé, il y a des années et des années, qui ont abrité le sommeil et les veilles, les petites joies

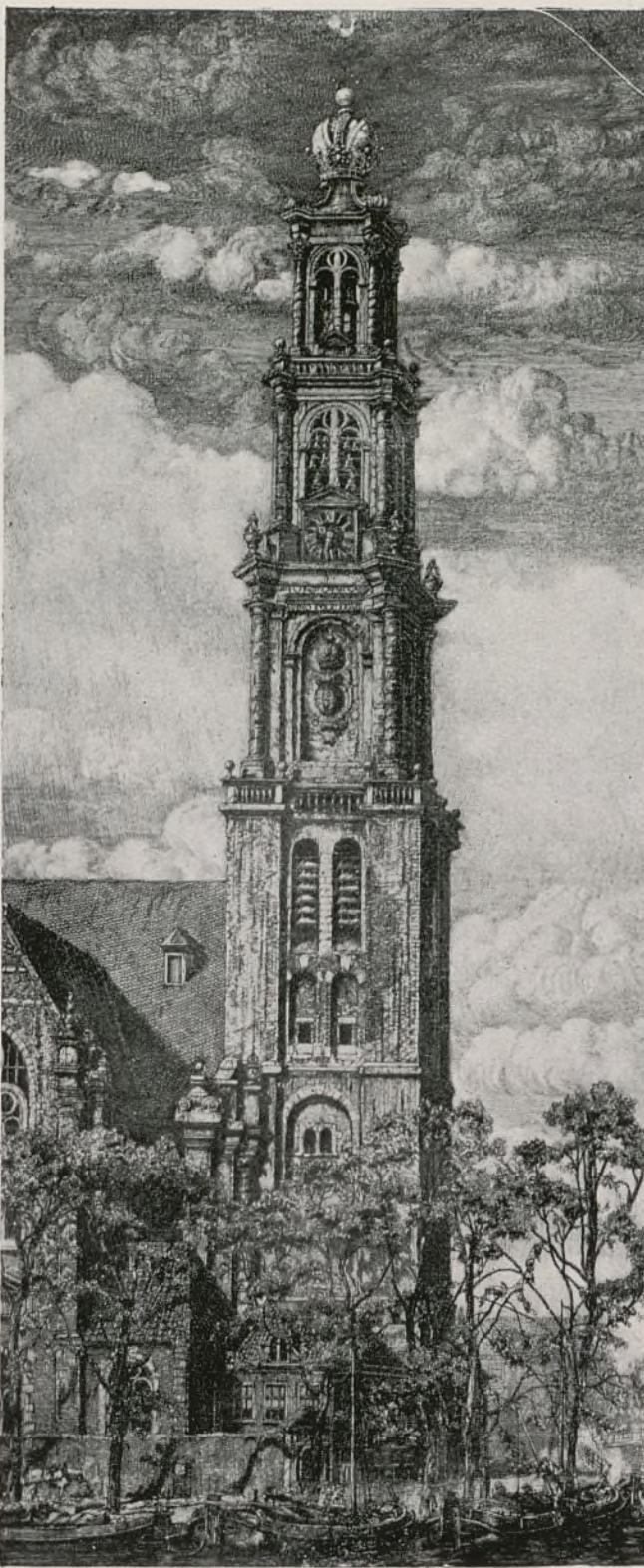


25 Moenshofje, Maison de retraite

et les grandes souffrances de tant d'êtres humains, combien sont nombreuses les façades expressives, douées d'une allure personnelle, qui ont un caractère et une vie propres, dans les traits desquelles, en les scrutant, l'on découvre comme une individualité! Si pareilles qu'elles semblent être à toutes les autres petites maisons qui les entourent, je sais par quoi les distinguer, comment les reconnaître? Elles ont un air discret et souriant; elles sont vêtues de vêtements usés mais rapiécés avec soin: elles sont d'une propreté exquise, elles sentent l'ordre et l'économie, et si pauvres soient-elles, elles gardent de la dignité, de la tenue. Les marches de l'escalier qui mène à leur seuil, les vantaux de bois du soupirail de leur cave, les vitres de leurs croisées, les rideaux qui les ornent, tout reluit, tout étincelle: par la porte restée ouverte, l'on aperçoit un meuble, quelque objet usuel de cuivre ou de faïence où la lumière accroche des éclats. L'on passe, gardant dans les yeux le souvenir de ces jolis tableaux d'intimité...

Chaque fois que deux canaux se croisent, le décor se complique, s'agrandit, s'ennoblit. D'où qu'on le contemple, il offre d'imprévus et amusants aspects; selon qu'ils sont frappés par la lumière, les quatre chemins d'eau vivent d'une vie diverse, changent de visage; et du parapet des ponts à l'échine aiguë qui les traversent, je ne sais rien de plus plaisant que de suivre les gestes que fait le soleil, derrière la fine brume dont il s'enveloppe, sur les pignons, sur les masses de verdure, sur les pavés, sur l'eau, sur les bateaux chargés de bois, de tonneaux, de sacs, de caisses, qui y sont amarrés ou qui y passent; le spectacle se joue sur quatre scènes simultanément, et chaque scène comporte un décor et un éclairage spécial; et outre les scènes réelles, il y a les scènes reflétées dans le miroir des canaux; les encadrements jaunes des fenêtres et des portes, quand le soleil les baigne, sont d'or fondu parmi les moires verdâtres et noirâtres de l'eau qui, plus loin, là-bas, n'est plus qu'une épaisse coulée de matière morte sur laquelle on croirait que la magie duciel jamais plus ne fera courir les feux follets de sa lumière...

Tout s'éteint, en effet; la brume, soudain, se resserre et s'assombrit; une neige d'ouate obscure s'effiloche dans l'air; les canaux sont devenus livides, d'une lividité uniforme et sinistre; dans les maisons, derrière les vitrages des boutiques, des lampes s'allument qui piquent le brouillard de petites étoiles, et la journée s'achève lugubrement: Amsterdam est devenue tout à coup, sous ce ciel de cataclysme, une ville de deuil et de



26 *L'Eglise de l'Ouest (Wester Kerk)*
Gravure de P. Dupont (Van Wisselingh et C^{ie}, éditeurs)

mort où n'errent plus que des fantômes. L'on va, serrant de près les maisons, fuyant l'eau que l'on ne voit plus... jusqu'à ce que, tout à coup, on l'aperçoive reflétant comme un incendie: c'est, au coin de quelque rue nouvellement élargie et rebâtie, l'énorme masse flamboyante d'un grand magasin qui, de ses murailles de glaces, par les mille foyers de ses lampes à arc, brûle dans le brouillard froid. Une foule se presse contre les hautes vitrines, encombre les trottoirs le long desquels glissent, en les frôlant, au tintement de leurs timbres, les tramways électriques. L'on est dans l'Amsterdam moderne, ou plutôt modernisé, dans l'Amsterdam des magasins de luxe et des hôtels qui, le soir surtout, ne sait plus que ressembler à toutes les grandes villes: surtout, l'on se croirait à Berlin à cause de l'excessive prodigalité, dans certaines rues, de lumière électrique... et cela ne manque point de vulgarité; du moins, cela est quelconque, sans caractère, du moins, cela est incontestablement banal.

Il faut parcourir les quartiers transformés du centre d'Amsterdam et les quartiers entièrement nouveaux de la grande ville qui toujours s'agrandit, pour se faire une idée, — peu riante, avouons-le, — de ce que risque de devenir, dans quelque cinquante ans, la vraie capitale de la Hollande. En voyant les bâtisses énormes qui, depuis vingt ans, ont poussé çà et là détruisant entièrement l'harmonie des places et des rues, déformant, déséquilibrant, désaccordant les silhouettes aériennes des perspectives, l'on peut imaginer, — le progrès aidant, l'instinct de concurrence, j'allais dire de surenchère, faisant son œuvre, — ce que produira l'avenir.

A moins que des diverses tentatives, en général bien peu

heureuses, osées par les architectes hollandais contemporains, ne parvienne à se dégager un style aux formules assez souples pour que, tout en demeurant fidèles aux traditions essentielles de leur race et aux conditions essentielles imposées par le climat, la nature du sol, les mœurs, les bâtisseurs de demain ne parviennent à satisfaire esthétiquement et pratiquement à toutes les exigences de la vie de leur temps. Quoi qu'il en advienne et si risqué qu'il soit de porter un jugement sur certaines constructions de date récente, telles que les



27 *Le Singel et la Monnaie*

lourds immeubles du Damrak, du Dam, de la Sophiaplein, du Rokin, de la Leischeplein, de la Rembrandtplein, hôtels de compagnies d'assurances, hôtels de voyageurs, théâtres, cafés-restaurants, etc., n'a-t-on pas le droit de constater que les lignes générales de cette architecture non seulement s'accordent

mal avec les bâtiments qui les environnent (ce qui est assez grave déjà !) mais ne correspondent qu'imparfaitement et très imparfaitement, j'ose le dire, à l'idéal architectural imposé par l'atmosphère même du pays. Prenons pour exemple la Nouvelle Bourse, qui est devenue l'Évangile de l'architecture hollandaise contemporaine ; c'est, en soi, un monument admirable, d'une simplicité, d'une logique étonnante et que seul un grand architecte était capable de concevoir et d'exécuter ; pas un détail qui marque une négligence ou une défaillance : M. Berlage n'est pas homme à transiger avec ses principes ; il préférerait, j'en suis sûr, être brûlé vif.

Transporté sous l'azur du ciel italien, il est hors de doute que cet édifice ferait le meilleur effet ; il se trouverait dans son milieu ; ici, il détone ; les longues lignes droites, la nudité de ses façades, l'invisibilité de ses toitures, l'absence de reliefs et de saillies qui le caractérise, lui donnent un air de tristesse infinie sous la lumière toujours embrumée de ce climat ; elle ne sait où s'accrocher pour se reposer, pour vibrer, pour nous réjouir le regard. Si l'art gothique est né dans le Nord, ce n'est point par hasard et ce n'est point par hasard, non plus, que non loin de la Bourse de M. Berlage, quand ses ancêtres ont élevé les clochers de la Oude Kerk, de la Wester Kerk, de la Zuider Kerk, — qui ne sont point, cependant, des morceaux d'architecture de haute valeur, qui ne sont que de l'architecture pittoresque, — ils les ont couronnés de ces flèches bizarrement silhouettées, étrangement découpées et ajourées, composées de mille détails, trop minutieux peut-être, trop dénués de caractère, trop composites, certes, mais qui se prêtent si heureusement aux haltes des rayons voilés de gaze du ciel septentrional.

Soit, ils ressemblent un peu à ces gâteaux des baptêmes bourgeois d'autrefois, formés d'une série de pièces disparates superposées et s'amincissant au bord desquelles étaient fixés des ornements de sucre et que couronnait, posée sur un socle de cerises confites, une poire non moins confite dont la queue servait de hampe à un petit drapeau. Qu'importe : ils sont des clochers hollandais ; ils sont les frères des cent clochers que d'un bout à l'autre du pays des polders l'on voit se dresser au cœur des villes et des villages, poussés de la plaine verte comme de grandes fleurs naïves et qui égrènent sans cesse sur le repos et le travail, sur les vivants et sur les morts, les sonneries de leurs carillons ; tandis que ces lourdes



Le Kromboomsloot. Eau-forte d'Albert Baertsoen

bâtisses qui ont l'air de châteaux forts et de coffres-forts, ou d'usines du xv^e siècle où les « capitaines d'industrie », les condottières du xx^e siècle brassent des affaires, je ne doute pas qu'elles seraient à leur place à Berlin ou à Francfort, mais je cherche vainement dans le passé de cette Hollande éprise de choses menues et reluisantes, de couleurs franches, de détails pimpants, à quoi les rattacher...

Je sais bien que l'on a toujours tort de se lamenter sur la disparition des vieilles locutions et des vieilles mœurs, des vieilles maisons et des vieilles gens, que les droits de la vie sont imprescriptibles et que nul n'a la force de s'opposer au progrès... et l'on m'objectera avec raison que l'Amsterdam de 1910 qui compte près de six cent mille habitants ne peut plus vivre de la même façon que vivait l'Amsterdam du temps où vivait Rembrandt qui en comptait à peine plus de cent mille ; rien n'est plus vrai... et l'on me démontrera, de plus, qu'il est peu de capitales où l'on ait conservé aussi vivace le respect du passé, que ce qui y subsiste des siècles écoulés suffit amplement à donner une idée de ce qu'elle était autrefois... il n'y a rien à répondre, et il serait injuste de se montrer trop exigeant.

Errer au crépuscule près de la vieille église, dans la petite rue qui l'entoure, sur la petite place plantée de grands arbres qui sépare son abside du canal, voir s'allumer une à une les petites fenêtres des petites maisons qui se blottissent contre ses murailles séculaires comme pour la préserver des contacts impurs, quelle joie délicate ! Le silence seul marche sur les pavés, frôle les murs dont les briques et les pierres perdent peu à peu leur couleur et là-haut, quand on lève les yeux, l'on voit s'effiler vaguement dans le ciel le faite du clocher...

L'âme du passé habite ces choses...

C'est elle encore que je cherche à saisir et à étreindre autour de l'ancien arsenal, et, près de l'hôpital, autour de la vieille et exquise maison si délicatement restaurée qui domine trois canaux, — le Grimburgwal, le Oude Zijds Voorburgwal et le Oude Zijds Achter Voorburgwal : elle est en briques roses du ton le plus fin, et ses croisées ont des vitres serties de plomb, et ses volets sont peints à l'ancienne mode ; on la dirait copiée d'un tableau de Peter de Hoogh. C'est l'âme du passé que je vais respirer dans la cour de la maison qui fut le siège de la Compagnie des Indes Orientales et qui est un des bijoux d'architecture d'Amsterdam, et devant les



Dans le port. Dessin de Henri Paillard

FIGARO ILLUSTRÉ

JANVIER

1911

N° 250

Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

Le Bon Citoyen

Lettre ouverte à M. le Ministre des Finances

Janvier 1911.

Monsieur le Ministre,

Il semble que l'événement politique sensationnel de cette fin d'année ait été votre projet, — si simple, pourtant! — d'impôt sur les briquets automatiques. Des chroniques, des échos, des nouvelles à la main, plusieurs consultations ou interviews d'économistes distingués; pour finir, un débat parlementaire très mouvementé, — en attendant les couplets de revues de fin d'année... le briquet pyrogène pourra se vanter d'avoir fait son entrée dans le monde plus bruyamment que ne l'y fit sans doute, il y a soixante-dix ans, la locomotive.

Monsieur le Ministre, ne vous laissez pas, de grâce, impressionner par ce tapage, et poursuivez votre œuvre égalitaire, et de si saine logique. Car il n'y a aucune raison pour que l'acheteur d'allumettes, honnête client de l'État, soit seul à payer son feu trop cher, et pour que l'impôt qui frappe l'allumette ne frappe point le briquet. J'irai plus loin: je voudrais que cet impôt n'épargnât ni le bec de gaz où le passant, dans les bureaux de tabac, allume son cigare; ni le morceau de charbon où, dans les estaminets du Nord, le client allume sa pipe; ni l'allumoir électrique, très en faveur dans les fumoirs élégants; ni la bougie couramment employée dans quelques grands cabarets comme allume-feu. Je ne verrais même pas d'inconvénient à ce que fût dressée contravention, dans la rue, au mauvais citoyen qui ose aborder un fumeur: « Un peu de feu, monsieur, s'il vous plaît? » C'est très commode, en vérité; mais si tout le monde en faisait autant, qu'est-ce qu'elles rapporteraient, les allumettes?

Vous cherchez de l'argent, Monsieur le Ministre; mais permettez-moi de vous dire qu'il vous suffirait d'étendre la main pour en trouver; — pour en trouver à ne savoir plus qu'en faire. Car il y a ceci de scandaleux chez

nous que l'Etat vit en partie de nos vices, et qu'en dépit du désir qu'il affiche de faire régner dans ce pays la vertu, rien ne l'ennuierait davantage que de nous voir cesser soudain de fumer trop, de boire trop, de jouer trop. Si bien que si l'on vous demandait, Monsieur le Ministre des Finances, de définir le « bon citoyen », vous seriez bien obligé de répondre que, — économiquement, tout au moins, — le bon citoyen est l'homme qui rapporte le plus d'argent à l'État; et que, par conséquent, le citoyen le plus vertueux ne saurait être considéré par un ministre des Finances comme le citoyen le meilleur.

Voilà l'abus; voilà l'immoralité contre quoi je proteste. Un philosophe qui aimait à rire a dit, je crois, que la démocratie était le régime de la vertu? Je demande donc que l'État tienne à honneur de ne pas devoir uniquement son aisance à nos vices, et qu'il emprunte à la vertu aussi un peu de l'argent dont il a besoin.

Les moralistes disent: « Méfiez-vous du jeu »; et l'État souhaite que nous lui achetions le plus grand nombre de paquets de cartes possible. Les hygiénistes disent: « Méfiez-vous du tabac »; et l'État se réjouit de nous en voir abuser, parce que cet abus fait tomber dans ses caisses quelques centaines de millions par an. Je réclame, au nom de la vertu, l'égalité pour tous; et de même que les porteurs de briquets viennent d'être invités par vous à partager avec les acheteurs d'allumettes le poids de « l'impôt du feu », je demande — et comment n'avez-vous pas eu encore cette idée-là? — que les mauvais citoyens qui esquivent l'impôt des cartes à jouer en préférant au baccarat le nain jaune ou le loto, et à l'écarté le jeu d'échecs ou de dames, soient le plus tôt possible, Monsieur le Ministre, requis de payer l'impôt sur chacun des jeux innocents qu'ils pratiquent, et de partager avec les amants de la dame de pique l'honneur de ne s'amuser qu'au profit de l'Etat, si j'ose dire. Et je demande, de même, qu'aux seuls fumeurs ne soit pas accordé le privilège de vous enrichir, Monsieur le Ministre, et qu'une jolie taxe sur l'eucalyptus, la cigarette camphrée, la chewing gum,

les pastilles au réglisse et les bonbons acidulés viennent faire régner entre tous les contribuables l'égalité que réclament à la fois la logique, la morale et l'intérêt public.

Il y a quelques jours, un syndicat de brasseurs allemands protestait en termes excellents contre une critique adressée par l'Empereur aux buveurs de bière. S. M. Guillaume II trouve que ses sujets abusent de la bière! A quoi les brasseurs répondent: « Nous avons donné 125 millions pour la flotte! Quelle société de tempérance peut se vanter d'en avoir fait autant? »

Rien de plus juste. Et nous en pourrions dire autant de nos « tempérants ». Vous chargez l'alcool, Monsieur le Ministre, de malédictions et d'impôts. Il y a en vous un moraliste qui se désole qu'on en boive, et un financier qui serait navré qu'on n'en bât pas. Croyez-moi: mettez votre conscience à l'aise; faites en sorte que le bon citoyen ne soit pas seulement le pochard; et que le buveur de lait, de sirop, de tisane et d'eau pure, dûment taxé, devienne à son tour un buveur utile.

Ne permettez pas que nos institutions philanthropiques doivent au pari mutuel, c'est-à-dire à la démoralisante et ruineuse manie des courses de chevaux, le meilleur de leurs ressources. Le bon citoyen ne devrait pas être seulement celui qui perd à Longchamp ses économies, afin que des hôpitaux soient fondés; et j'aimerais assez qu'on obligât, par une série de taxes bien combinées, le joueur de football ou de tennis, le canotier, les aviateurs — tous ceux en un mot qui se dérobent au devoir civique de fréquenter les courses — à assumer une partie du prestige... et des charges réservées jusqu'ici par vous, Monsieur le Ministre, à la clientèle de nos pesages et de nos « pelouses »!...

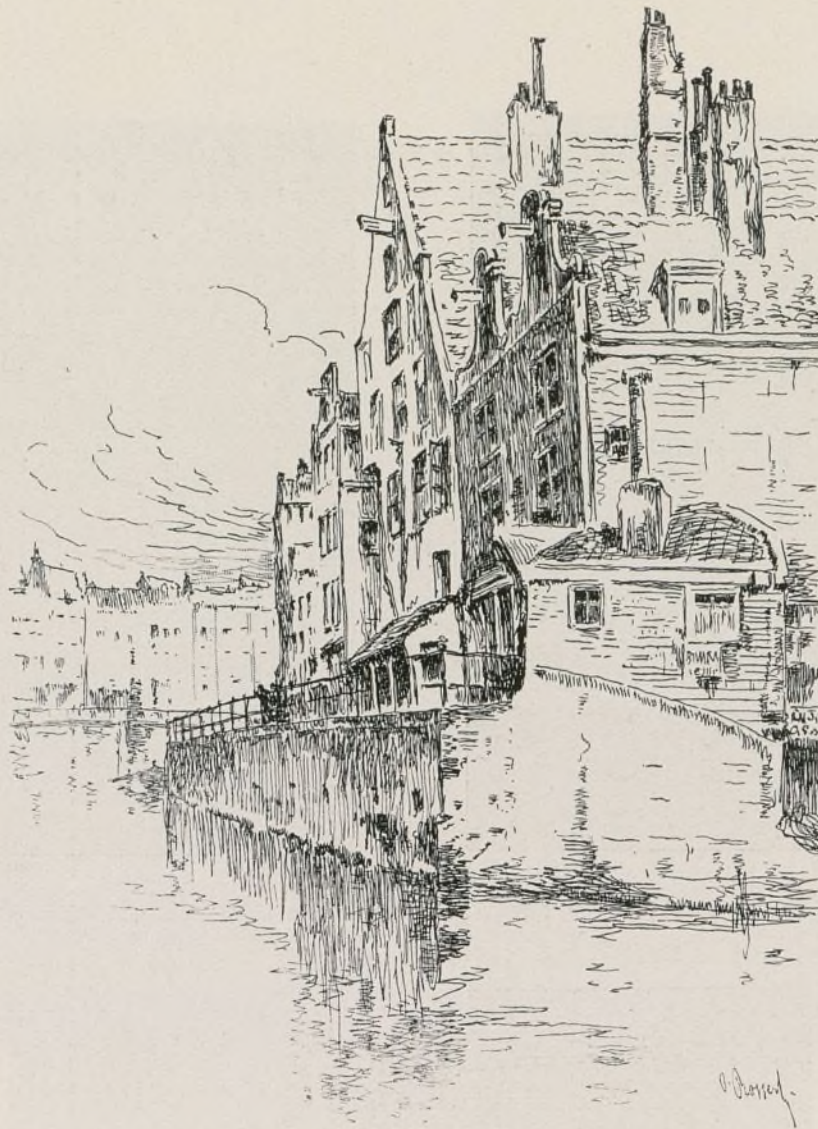
En vérité, Monsieur le Ministre, il serait temps que l'Etat fût, budgétairement, un peu moins tributaire de nos vices; d'autant que même avec la vertu, il doit y avoir des millions à gagner! Le tout est de savoir s'y prendre.

PIERRE OU PAUL.

AMSTERDAM

vieilles portes au fronton sculpté du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle, et devant les impostes de certaines portes, et devant les vitrages de certaines vieilles boutiques, dont je renonce à essayer de dire le charme évocateur, la manière qu'ils ont de parler à mon imagination. J'aime aussi à franchir le seuil des maisons de retraites, des hospices, des asiles si nombreux à Amsterdam et dans toute la Hollande; tout y parle de résignation souriante, de quiétude, d'une vie un peu passive, bornée et restreinte, qui s'achemine tout doucement vers la mort : ce sont des lieux pleins de silence, clos de tous côtés aux bruits et aux vanités du dehors; chaque maison a son petit jardin séparé par des barrières du jardin commun ou de la cour commune; les boiseries claires sur le fond noir, rouge sombre des murs, les feuilles vertes, le gazon vert, l'éclat des vitres qui occupent parfois, l'on dirait, toute la façade pour laisser pénétrer plus largement la lumière, les pots de fleurs sur des étagères... qui n'a eu le désir de vivre là, dans les refuges d'intimité et de silence!

Le plus charmant de ces asiles, c'est le Béguinage qui, dans le cœur même de la ville, tout près de la toujours bruyante et grouillante Kalverstraat, constitue, grâce au voisinage du fameux Orphelinat municipal dont on rencontre parfois les pensionnaires vêtues de leur uniforme de drap mi-partie noir et rouge, une sorte de zone de recueillement et de tranquillité parmi les agitations environnantes. A l'ombre de beaux



30 *La Grimnesses-Sluis.* Dessin de Paul Rossert

séjournèrent quelques temps à Plymouth, puis le 6 septembre mirent à la voile. Après trois mois et demi de navigation, ils abordaient à Plymouth Rock et fondaient une colonie qui fut le berceau des États-Unis.

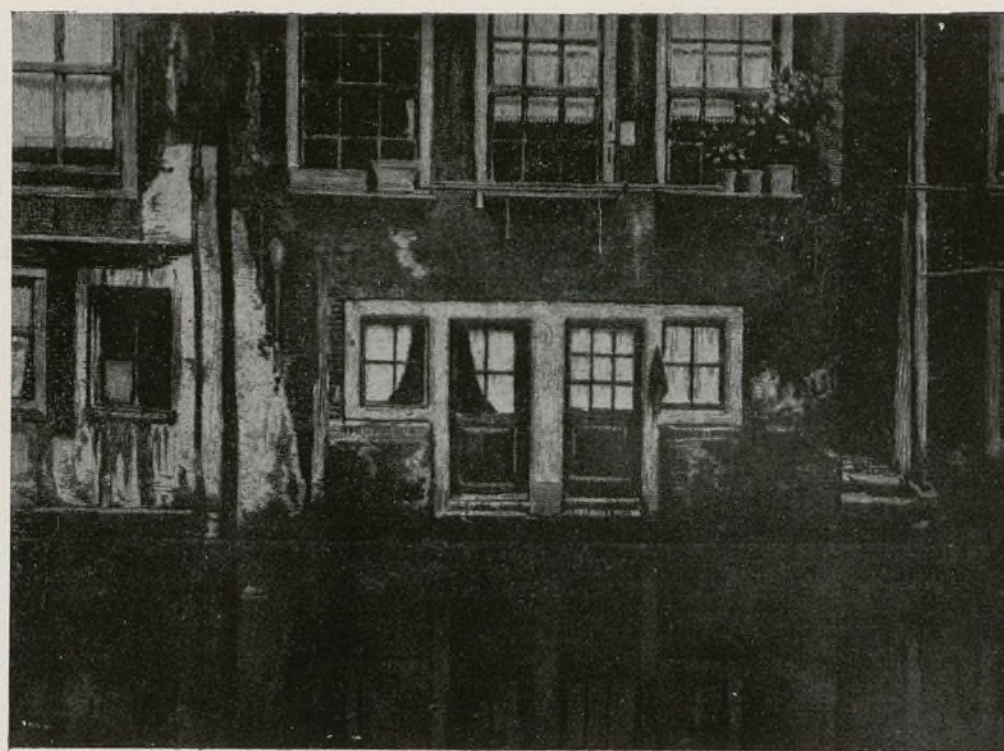
Je vais aussi au Nouveau Marché, sous les toits pointus du Poids Saint-Antoine, devenu le dépôt des Archives, voir les salles où se réunissaient les membres de la corporation des maçons, de la corporation des peintres et de la corporation des chirurgiens pour laquelle Rembrandt peignit la *Leçon d'Anatomie*. C'est ici même qu'il la conçut et qu'il en exécuta les études préparatoires, peut-être même qu'il l'exécuta tout entière; c'est ici

FIGARO ILLUSTRÉ

arbres, l'on voit passer, discrètement, de pieuses femmes se rendant à la petite église où la piété des catholiques d'Amsterdam a réuni tous les souvenirs d'un fameux miracle dont l'anniversaire attira longtemps de nombreux pèlerinages. Et tout près, une étroite ruelle porte encore le nom de Voie Sacrée. C'est le chemin que suivaient les pèlerins du miracle. L'histoire ou la légende veut que les petites maisons qui la bordent furent celles où habitaient, avant d'émigrer en Amérique, les réfugiés anglais qui fuyant en 1609 les persécutions qu'on leur infligeait dans leur patrie vinrent demander asile à la libre Hollande. En 1620, ils décidèrent, — ils étaient cent deux, assure-t-on, soixante-quatorze hommes et vingt-huit femmes, — de passer dans le Nouveau Monde. Ils s'embarquèrent donc à Delfshaven sur la *Mayflower*,



31 *Le Prinsengracht.* Gravure de W. O. J. Nieuwenkamp



32

Vieilles maisons au bord d'un canal. Eaux-fortes de W. Witsen (Van Wisselingh et C^e, éditeurs)

en effet que se trouvait l'amphithéâtre que Grotius, protestant contre cette pratique qu'il traitait de profanation, appelait la « chambre de torture des morts ». Quelques-unes de ces pièces ont conservé ou à peu près, l'aspect qu'elles avaient alors, celles notamment de la gilde des peintres et de la gilde des maçons. Elles sont petites, leurs murs sont recouverts jusqu'à mi-hauteur de carreaux de Delft, et dans la seconde l'on peut voir un ou deux « chefs-d'œuvre », une colonne torse miniature en briques. Au rez-de-chaussée, l'on a tiré pour moi d'un coffre de fer aux armes d'Amsterdam où l'on conserve les documents les plus précieux, un morceau de parchemin scellé de cire jaune qui date de 1275...

Mais la sensation la plus forte et la plus majestueuse que l'on puisse avoir du passé, — plus récent il est vrai, — de la ville aux cent canaux, c'est en se promenant sur les quais de ses chemins d'eau les plus larges et les plus nobles, le Singel, le Heerengracht, le Keizersgracht, le Prinsengracht, qu'on la connaîtra. Là se



33

Le Damrak. Gravure de W. O. J. Nieuwenkamp

tureux. Celles-ci sont grises d'une tonalité de vieille pierre, celles-là sont peintes en noir ou en rouge sombre et les moulures et les corniches, et les guirlandes et les cadres des fenêtres et des portes sont, comme d'usage, peints en jaune clair; les châssis des croisées et les vantaux des portes en vert sombre verni. Dans le miroir des avenues d'eau les reflets, par les belles journées de lumière, ont une splendeur inouïe et l'on ne se lasse point de s'en emplir le regard, car c'est un délicieux spectacle que celui de cette eau radieuse où l'abîme du ciel se creuse entre les verdure des ormes et les miroitements renversés des façades bariolées... toute la poésie, toute la beauté d'Amsterdam n'est faite, je le répète, que de cela, de cette spiritualisation constante des choses qui les suspend dans la clarté, les double, leur donne une apparence merveilleuse d'irréalité.

Le décor des splendeurs de l'Amsterdam du XVII^e siècle, il faut, si l'on veut compléter la vision que nous en fournissent les rangées de



34

Vieilles maisons

Dessin de L. W. R. Wenckebach
(Copyright Het Nieuws van den Dag)

trouvent les demeures aristocratiques qui firent d'Amsterdam, au XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de son apogée, une des plus magnifiques cités de l'Europe. Tout respire ici la vie somptueuse et retirée; les hautes fenêtres patriciennes, les belles portes aux perrons de pierre, les frontons qui couronnent les amples façades généralement nues et où des guirlandes mettent seules un peu de richesse ornementale, le profil gras et fort des moulures qui les terminent la plupart du temps, tout est riche et sobre, confortable et plan-

maisons du Keizersgracht et de certaines parties du Heerengracht et du Prinsengracht, il faut aller revoir au Rijks-Museum et au rez-de-chaussée du Musée Stedel, les reconstitutions d'intérieurs, les admirables collections de meubles, de tapisseries, de faïences, de costumes, d'objets usuels de toute matière et de toute destination qui y sont conservées, puis la série de portraits, de vues de la ville, de tableaux, d'intimités d'un pittoresque si charmant. Dans la chambre de la maison de Huygens, dans la salle des Régents, dans les



35

Vieilles maisons

Dessin de L. W. R. Wenckebach
(Copyright Het Nieuws van den Dag)

salles de la fondation Sophia-Augusta, l'on se fait une idée exacte de la façon dont les hautes classes de la société hollandaise vivaient à l'époque où régnaient en France Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Il n'y manque, pour que l'illusion soit complète, que les figures qui peuplent les toiles de tous les peintres de mœurs de l'École hollandaise, de Ter Borch et de Metsu, de Mieris et de Netscher, de Dow et de Peter de Hoogh, de Palamedes et de Vermeer de Delft. Avec un peu d'imagination, ou pour mieux dire, avec un peu de mémoire, il est facile de les y introduire et de leur infuser du sang chaud; ils revivent alors devant nous, les habitants des charmantes pièces où nous nous attardons; voici les soldats de Ter Borch, les médecins de Samuel van Hoogstraten et de Steen, les cavaliers de Mieris, les musiciens et les musiciennes de Metsu, les bourgeois de Maes et de Vermeer et de Peter de Hoogh; voici les hommes et les femmes du peuple de Brouwer, de Dusart, de Van Ostade, de Brekelenkam, les savants, les marchands, les capitaines, les armateurs, les hommes d'État de Franz Hals et de Rembrandt, de Van der Helst et de Keyser, de Honthorst et de Govert Flinck, de Van Mierevelt et de Van Ravesteyn. Promenons-nous, au sortir des appartements luxueux où ils vivent, dans les jardins apprêtés du genre de ceux que l'on a reconstitués derrière le Rijks-Museum et dont Hans Vredeman de Vries a fixé de si précise façon le caractère. Puis, venons au Palais-Royal. Le bel étage de marbre blanc, la large galerie qui entoure la salle des fêtes, la salle des fêtes elle-même ont la plus magnifique allure. Les statues allégoriques, les bas-reliefs symboliques, les trophées, les chapiteaux, toute l'ornementation a quelque chose de fastueux, une sorte d'abondance, de verve, qui, même quand elle dépasse les bornes, tombe rarement jusqu'au mauvais goût. Voilà bien ce qui convient à un décor de parade et l'on comprend que l'orgueil civique d'Amsterdam



L'ancien Poids Saint-Antoine et le Nieuw-Markt



Le Nieuw-Markt. Aquarelle de Henri Paillard



Sur le Nieuw-Markt. Dessin de L. W. R. Wenckebach (Copyright Het Nieuws van den Dag)

continue à regretter que le vaste édifice ait cessé d'être le siège de la vie municipale. Il avait été construit pour être un hôtel de ville; il aurait dû le demeurer. La vie, du moins, aurait continué de l'habiter. Faisant office de Palais-Royal, ce n'est plus, au contraire, qu'une colossale maison inutile, une énorme masse de marbre qui ne correspond plus du tout à sa destination. Il y fait froid et morne; les touristes seuls errent maintenant sur les dalles de marbre, entre les murs de marbre des hautes salles, et sous les

altières voûtes de la salle des fêtes où pendent les étendards des victoires anciennes, le silence qui seul y habite n'est troublé que par le boniment que ressassent les gardiens du palais aux oreilles des visiteurs.

J'éprouve un sentiment de moindre mélancolie à me trouver, le soir, sur les bords des canaux les plus déserts et les plus pauvres. Je sens, malgré toute l'hostilité de l'eau, malgré toute la tristesse qui suinte des murs humides, des vieilles boiserie, des toits déprimés des maisons qui m'entourent, que des êtres humains, pareils à tous ceux qui depuis des générations et des générations sont nés et sont morts là, sans avoir jamais rien connu du monde que la monotonie de la tâche accomplie chaque jour, respirent, dorment ou veillent derrière ces croisées sans volets, — comme toutes les maisons, riches ou pauvres, d'Amsterdam, — à travers lesquelles j'aperçois, par-

fois, entre les vitres et le store de toile abaissé devant elles, une petite lueur qui tremblote. Lampes qui brûlent aux fenêtres des humbles demeures, quelles histoires pathétiques racontent vos clignotements, à quelles songeries poignantes vous savez nous induire! Je me souviens ainsi, d'être resté longtemps à rêver dans la nuit, devant une petite maison du Rozengracht où mon imagination encore toute pleine de l'émerveillement causé par ma visite du jour même aux Rembrandt du Musée avait cru découvrir la maison où mourut le maître de la *Ronde de Nuit*. N'ai-je pas dit que Rembrandt

est le souverain d'Amsterdam, qu'il est impossible d'échapper ici à la hantise et à la domination de son œuvre et de sa personne!

Donc, en face de la vieille bâtisse à la façade branlante, au pignon affaissé, je demeurai des instants et des instants en contemplation; je me croyais transporté à plus de deux siècles et demi en arrière, durant ces jours d'automne de l'année 1669 qui précédèrent sa mort. La porte est close, closes aussi les fenêtres et tout est obscur sur le visage de la maison; un voile d'ombre l'enveloppe. Comme je me déplace, une lueur bouge au milieu d'une vitre : Rembrandt est là... mais non, ce n'est que le reflet d'un réverbère qui brille, un peu plus loin, de l'autre côté du canal... la maison est vide... Rembrandt n'est pas encore rentré. Et je l'imagine qui erre à cette heure à travers la ville... il ne sort plus qu'à la nuit faite pour ne pas être vu... le chagrin de se voir oublié, alors que le succès et la fortune vont à d'autres, le ronge... il continue cependant de lutter... lutter pour lui c'est peindre...

Et il va par les rues étroites, sur les quais déserts, son grand feutre rabattu sur les yeux, sur ces yeux qui ont regardé le soleil en face, et il tient ses mains croisées sur sa poitrine, ces mains qui ont fait captive la lumière... il va ruminant ses souvenirs... Peut-être a-t-il poussé ce soir jusqu'à la Jodenbreetstraat pour revoir une dernière fois la maison de son bonheur... une jeune femme s'est penchée hors d'une fenêtre avant d'éteindre sa lampe... il a pu croire un instant que c'était Saskia, la Bethsabée, la



Statue de Rembrandt sur la Rembrandtplein



La Rembrandtplein

son dernier sommeil; la lune éclairait doucement les hautes verrières de l'église, contre lesquelles les branches des grands arbres projetaient leurs ombres légères. Je songeais à de pareils soirs où il avait posé ses pas sur le même sol, où il avait regardé les mêmes choses ou à peu près; et une tendresse infinie montait de mon cœur vers sa mémoire, une émotion analogue à celle que l'on éprouve à Ravenne en songeant à Dante, à Florence en songeant à Michel-Ange. Il est certains génies qu'il ne suffit pas d'admirer, ce n'est qu'en les aimant que l'on apprend à les comprendre...

C'est une chose étrange et digne de remarque que la plupart des peintres modernes d'Amsterdam ne se soient attachés, en peignant le visage de leur ville, qu'à fixer ses expressions mélancoliques, douloureuses, tragiques. Ils se plaisent surtout à nous la montrer au crépuscule, ou par les jours gris, ou sous la pluie, ou sous la neige, aux heures les plus mornes des plus mornes

saisons, comme si la fête de la lumière n'étincelait jamais en ses yeux, n'illuminait jamais ses traits. Tant dans leurs peintures que dans leurs gravures, des artistes comme un Breitner, un Witsen, pour ne citer que les plus connus, s'en tiennent presque exclusivement aux effets de ciels bas, voilés de nuages, aux impressions de brouillard, d'atmosphère épaisse et pesante, de sorte que l'on finit par douter qu'Amsterdam sache jamais sourire.

Au printemps, cependant, quand les ormes des canaux ont leurs feuilles nouvelles, à l'automne,



41 Le Monument de l'amiral de Ruyter dans l'Eglise Neuve (Nieuwe Kerk) Par R. Verhulst

Suzanne, la Danaé des chefs-d'œuvre d'autrefois... alors il a senti son cœur se tordre dans sa forte poitrine et des larmes éclor au bord de ses paupières... mais il n'a point pleuré... la pensée des chefs-d'œuvre qu'il a peints là l'a reconforté et il a repris le chemin du Rozengracht.

J'ai quitté le bord du vieux canal obscur; en regagnant le Dam, je me suis attardé autour de la Wester Kerk où Rembrandt dort

même durant l'hiver, les jours où le soleil resplendit à travers les champs clairs ou légèrement embrumés du ciel, Amsterdam se revêt de joie. Je garde le souvenir de frais matins, de belles après-midi où le soleil vibrerait aussi somptueusement et aussi délicatement sur les maisons noires ou brunes, ou rouges, sur les toits de sombres tuiles que sur les palais de marbre qui fleurissent le bord de la lagune vénitienne. C'était



42 La maison de Rembrandt avant la restauration



AMSTERDAM

FIGARO ILLUSTRÉ

15

REMBRANDT

LES SYNDICS DES DRAPERS (1661)

(RIJKS-MUSEUM)



Ayuntamiento de Madrid



Deux aspects du O. Z. Achterburgwal

sur le Singel tout miroitant, tout chatoyant de franches et fines couleurs; des bateaux chargés de poteries vernissées, de planches, d'estagnons de fer-blanc, de tonneaux bleus étaient amarrés le long du quai, en plein soleil; l'on réparait un pont qui était bordé d'un haut parapet de bois



Le Beulingsloot

neuf, qu'on eût dit d'or flambant dans le papillotement des clartés... et dans l'air, autour des poteaux de fer ajourés où s'accrochent à des boules de porcelaine les fils téléphoniques, volaient de leur large vol souple, des troupes de mouettes (les mouettes sont à Amsterdam ce que les pigeons sont à Venise) et nous nous amusâmes longtemps à contempler les lignes imprévues et bizarres que décou-

pent sur le ciel les rangs serrés des pignons...

Il en est d'autoritaires et de triomphants, de victorieux et de magnifiques, il en est d'humbles et d'effacés, de craintifs et de résignés. Ceux-ci, très larges à la base, montent droit en s'arc-boutant de chaque côté sur de fortes consoles renversées, sculptées de riches ornements, et leur faite se ter-

mine par des frontons pointus ou ronds formés de puissantes moulures; ceux-là s'ornent de vases dans des niches et de balustres et de boules de pierre, et des obélisques les flanquent majestueusement; les uns ne font que s'incurver légèrement jusqu'à leur pointe amortie en demi-cintre ou coupée net en ligne droite; les autres forment des escaliers recouverts d'une moulure de pierre blanche; des lions ou des dauphins ornent ceux-ci, des coquilles ou des guirlandes ceux-là; mais tous sont armés de la poutre en saillie, protégée par un petit auvent, à laquelle s'accroche la poulie traditionnelle des greniers.

Comme tout cela, ces mille détails peints de teintes tranchées, chante joyeusement dans la lumière, se reflète joyeusement dans l'eau des canaux! La ville neuve elle-même avec ses larges avenues, ses grands monuments pimpants de briques et de pierres, ses canaux qui ressemblent, n'étant point serrés entre des quais, mais roulant entre des rives de gazon, à de petits fleuves qui se promènent pares-



La Tour des Pleureuses
et le clocher de la Vieille Eglise
Eau-forte de J. C. Greine jr. (Copyright F. Buffa et fils)



Le Groene-Burgwal avec la Zuider Kerk au fond



Le Heerengracht près du Leliegracht

seusement, un peu partout, à travers la ville... la ville neuve elle-même se pare de beauté. Le parc Vondel, avec ses beaux ombrages, ses chemins d'eau, ses lacs, les riantes villas qui l'entourent, est plein de chants d'oiseaux et de cris d'enfants. Derrière le Rijks-Museum, un quartier est en train de se bâtir; de jolies maisons aux larges fenêtres agréablement percées dans des façades de briques jaunes, de briques blanches, de briques roses sourient au fond des jardins pleins de fleurs. Un peu plus loin, vers l'est, c'est Sarphatipark, puis Oosterpark et le Jardin Zoologique où s'élève le palais enchanté d'un aquarium qui rivalise dignement avec celui de Naples.

Venir à Amsterdam sans contempler les paysages sous-marins, les jardins d'anémones de l'aquarium de « Natura

Artis magistra » (c'est le nom du Jardin Zoologique), c'est tout comme venir à Amsterdam sans voir Rembrandt; à mes yeux, du moins. J'y ai goûté, quant à moi, d'aussi mystérieuses, d'aussi profondes, d'aussi émouvantes joies, des sensations d'une égale intensité... artistique, j'ose employer ce mot, en me rappelant telle et telle page révélatrice des *Ecrits de Car-*



Le Marché aux herbes d'Amsterdam au XVII siècle
Tableau de Gabriel Metsu (Musée du Louvre)

rière, notamment de l'admirable conférence qu'il fit un jour au Muséum sur l'*Homme visionnaire de la Réalité*.

La galerie de l'aquarium d'Amsterdam! Ah! qu'il est émouvant d'aller dans l'étrange pénombre verdâtre qui y règne, le long de ces murs de verre derrière lesquels grouille un peu de la vie cachée au fond des océans! Ne vous attendez pas, cependant, à vous sentir pris ici par l'émerveillement dont on se sent transporté dès que l'on a franchi le seuil de l'aquarium de Naples. Il y a entre les gammes de coloration des poissons, des crustacés, des algues qui le peuplent et les gammes de coloration des poissons, des crustacés, des algues qui peuplent celui d'Amsterdam, la différence qu'il y a entre les gammes de coloration de la baie de Naples et celles du Zuiderzée.

Mais la vie mystérieuse habite pareillement les caisses de verre de l'un et l'autre musée; le miracle permanent de la nature a lieu ici et là qui exalte notre imagination et surexcite notre sensibilité et toutes nos facultés de méditation et de rêve, devant la délicate et bizarre beauté, la variété infinie de formes, de couleurs, de la faune et de la flore marines. Une



Le Port d'Amsterdam au XVII siècle. Tableau de Ludolf Backhuysen (Musée du Louvre)



fois de plus ici, nous avons, comme l'a dit, magnifiquement et si simplement, Eugène Carrière : « la vision de la multiplicité harmonieuse des êtres et des fonctions de la vie ». Une fois de plus ici, nous constatons que « la Nature a besoin de collaborateurs nombreux : à toutes ses besognes, elle a créé le type correspondant. La multiplicité des êtres exprime la grandeur du travail auquel ils sont destinés, les fonctions qui nous sont connues ou inconnues. — La découverte d'une espèce nous renseigne sur une cause que nous ignorions ; une surprise continuelle s'achève en une confirmation des vérités essentielles, car la variation même des apparences nous éveille au sentiment profond d'une loi générale, produisant toutes les variétés et leur imposant une intérieure unité. » Fête pour l'esprit... fête pour les yeux ! Devant les tableaux animés de l'aquarium d'Amsterdam, je savoure les impressions les plus exquises et les plus complexes de nature et d'art ; la vue de certains poissons évoluant librement dans l'eau glauque, de certaines algues au dessin si minutieux et si délié, de ces plants d'actinies dont les pétales charnus semblent peints de couleurs artificielles, fleurs de volupté et d'horreur à la fois, qui ont autour de leur bouche d'affreux et étincelants tentacules, la découverte parfois, sous les retraits ombreux de rochers ou de mousses, de bêtes étranges et horribles, qui tout à coup se mettent à grouiller... je ne puis dire en quelle espèce de torpeur extatique cela me plonge... (qu'importe que l'on sourie de

moi!)... oui, dans un état d'exaltation contemplative analogue à celui où me plonge la présence d'un des plus parfaits et des plus hauts chefs-d'œuvre engendrés par le cerveau et la main des plus grands génies.

C'est sous l'emprise de ces sensations que j'ai pénétré, l'autre jour, après une visite à l'Aquarium d'Arti, dans les salles du Rijks-Museum. Le monument élevé par Cuypers à la

gloire de l'École hollandaise a vraiment belle allure, et l'on ne saurait nier qu'il soit digne, malgré la surabondance de détails de ses façades, des somptueuses ou délicates œuvres d'art auxquelles il sert d'abri. Il est empreint de gravité et en même temps de familiarité ; c'est à la fois un temple et une maison et, par ce double caractère, il est bien hollandais. Dans ses vastes escaliers, dans son immense salle des pas-perdus, dans sa grande galerie centrale, règne une lumière recueillie

de cathédrale, mais dans l'enfilade de ses « cabinets » l'on a l'impression de se trouver chez quelque riche collectionneur d'autrefois ; les toiles n'y sont point trop pressées, il reste entre elles assez d'espace pour permettre au visiteur un léger repos ; c'est là le genre de présentation qui convient à des peintures de petites dimensions et de sujets intimes comme celles de l'École hollandaise.

Ce que je viens revoir, ce matin, pour m'emplir une fois encore les yeux de l'exquise volupté qui se dégage de ces mor-



51 La Monnaie vers 1860. Eau-forte de J.-C. Greine junior. (Copyright F. Buffa et fils)



52 Le Lauriersgracht. Tableau de G. H. Breitner (Musée Municipal)



53

Le Oude Schans. Tableau de W. Witsen (Musée Municipal d'Amsterdam)

ceux vraiment incomparables, ce sont les trois toiles de Vermeer de Delft que possède le Rijks-Museum : *la Laitière*, *la Liseuse* et *la Lettre*. Une fois de plus, je veux subir la domination délicate de cet art miraculeusement délicat et profond qui, par sa perfection et ses raffinements, atteint à la grandeur ; une fois de plus je veux, devant ces petits chefs-d'œuvre de vérité exaltée, rêver à l'étrange destin de celui qui les engendra et qui est aujourd'hui, après Rembrandt, considéré par tous les artistes et par tous les sensitifs comme le maître le plus étonnant et le plus complet de l'art hollandais.

L'on ne sait rien, ou presque rien de lui. Quelques faits permettant de situer et de dater les principaux événements de sa vie ; et c'est tout. Il naquit, travailla, se maria et mourut à Delft. Il naquit en 1632, se maria, et fut admis comme maître dans la corporation des peintres en 1653, eut dix enfants, et mourut en 1675. Il fut pauvre : lorsqu'il est reçu maître, à vingt et un ans, il n'a pas les moyens d'acquitter le droit de maîtrise, qui ne s'élève cependant qu'à six florins. Il verse un florin, et ce n'est que

trois ans plus tard qu'il paiera le reste. Il fut peu célèbre de son vivant, et il a fallu près de deux siècles pour que la valeur de son œuvre soit reconnue. En 1696, vingt ans après sa mort, certains de ses chefs-d'œuvre trouvaient difficilement acheteur, dans une vente publique à Amsterdam, au prix de cent florins, et plus tard l'on vendait pour

deux florins trente cens, c'est-à-dire quatre francs cinquante, l'adorable tête de jeune fille qui se trouve aujourd'hui au musée de la Haye. A la fin du XVIII^e siècle, le nom de Vermeer avait presque disparu, dormait comme lui : ses œuvres étaient attribuées à Peter de Hoogh, à Nicolas Maes, à Metsu. Les historiens d'art du XIX^e siècle ignoraient ce peintre prodigieux. Ce n'est qu'en 1855 que Bürger le découvre, et en 1860 que Charles Blanc le remarque, et que peu à peu les amateurs, les critiques, les artistes, se prennent de passion



54

Pont sur le Prinsengracht. Tableau de W. Witsen (Appartient à M. Vattier-Kraane)

pour le maître de Delft. Tel de ses tableaux, *la Laitière*, qui avait été adjugé au prix de trois cent vingt florins dans une vente en Hollande en 1701, et qui fit longtemps partie de la fameuse Collection Six, a été acheté récemment par l'État



⁸⁵ Le Blauw Brug (Le Pont bleu) sur l'Amstel

néerlandais, aux descendants du célèbre bourgmestre qui fut l'ami de Rembrandt, pour la somme de quatre cent cinquante mille florins, c'est-à-dire près d'un million de francs. Mais laissons là ces détails, si intéressants soient-ils, et essayons de définir le charme mystérieux, le prestige, l'ensorcellement véritable, qu'exerce sur notre sensibilité l'œuvre de Vermeer de Delft : l'excellente monographie que publiait naguère du maître de Delft M. Gustave Vanzype, à qui j'ai emprunté les documents que l'on a lus plus haut, nous y aidera.

Et d'abord, Vermeer mérite-t-il la place où ses admirateurs du XIX^e et du XX^e siècle l'ont mis ? Comment la mérite-t-il ? Pourquoi la mérite-t-il ? Parce que, comme Rembrandt, comme Ruysdaël, sa vision est incontestablement supérieure à celle de son milieu, de son école et de son temps. « Si la personnalité de Rembrandt, écrit fort justement M. Vanzype, se particularise, de façon évidente, impérieuse, dans l'Ecole hollandaise, au point de n'avoir rien de commun avec elle, de n'avoir même rien de commun non plus avec l'esprit et les préoccupations de la nation et d'être par elle méconnue, Vermeer, lui, est supérieur d'une autre façon : il est supérieur aux peintres de son temps en leur ressemblant, il est supérieur à son pays en appartenant bien à ce pays ; il se particularise uniquement par le grandissement que son art fait subir à ce qui l'entoure. Il peint les choses les plus ordinaires, les mêmes choses que Peter de Hoogh, Terburg, Nicolas Maes ou Metsu, les mêmes choses que Berckheyde ; il ne regarde que la vie familière, comme Ostade, Brouwer ou Jean Steen. Et il ne ressemble à aucun d'eux. Il

ne ressemble pas à Rembrandt qui pense en se regardant lui-même ; et il ne ressemble à aucun de tous ces peintres pittoresques et charmants, qui regardent autour d'eux sans penser. C'est qu'il est le premier peintre qui pense en regardant autour de lui, de même qu'entre Rembrandt peignant ce qu'on ne voit pas et les autres peignant exclusivement et intégralement ce que l'on voit, il est seul à grandir, à transfigurer les réalités visibles en leur gardant leur vraisemblance. Les autres se sont amusés de la couleur et du mouvement. Ils ont été exclusivement des réalistes, au point que parfois, si accessible que l'on soit aux caresses de la peinture, on peut se demander s'il y a autre chose que de ces caresses violentes, brutalement sensuelles, s'il y a de l'art dans certains tableaux de tels de ces petits maîtres comme Ostade ou Brouwer. Et l'on se dit que si Rembrandt était trop loin de l'action énergique, de la pensée claire et confiante des Hollandais de son temps, ceux-ci méritaient pourtant un art plus élevé que celui de pure, d'immédiate et étroite objectivité,

cultivé par tant de peintres. L'intelligence pratique mais ouverte, l'âme fière des hommes qui venaient de conquérir la liberté de conscience et la liberté politique, qui venaient de se grandir au prix de tant de patience et d'héroïsme, qui, avec une inlassable ténacité, exploraient le monde, qui, dans la richesse, demeuraient respectueux de la science, aimaient avec orgueil leurs universités peuplées de savants illustres, cette intelligence, cette âme-là devaient aspirer à un peu de noblesse ; et si, volontiers, elles s'abandonnaient au besoin de grosse joie reposante dans les kermesses et les beuveries, de calme jouissance dans la tiédeur



⁸⁶ L'Eglise de l'Ouest (Wester Kerk), où est inhumé Rembrandt



⁸⁷ L'Ooster Dok



PAUL ROSSERT

UN COIN D'AMSTERDAM (NOVEMBRE)

(AQUARELLE INÉDITE)

de la vie amoureuse et de la gourmande vie familiale, elles étaient capables de percevoir et de désirer autre chose, autre chose qui les transportât au delà d'elles sans cependant trop s'éloigner d'elles. Et c'est cela que Vermeer de Delft va tenter de leur donner. Rembrandt et ses imitateurs vivaient dans le rêve. Les autres peintres hollandais le proscrivaient complètement : ils reproduisaient fidèlement, renonçant à la tâche de créer de la beauté. Entre ces deux conceptions, Vermeer trouvera une orientation, et, tout seul en son temps et en son milieu, il y maintiendra son art. »

En effet, — et rien n'est plus facile ici que de s'en rendre compte, comme il est facile de le faire chaque fois que dans un musée une toile de Vermeer voisine avec une toile de Brouwer, de Steen ou de Metsu, — qui ne sentirait sa supériorité sur les maîtres de son temps, la profondeur de sentiment dont il sait douer les figures de ses tableaux, leurs accessoires, les décors où il les situe, j'oserais dire, l'atmosphère qui les environne. Là est la création ; au point que l'on peut affirmer qu'en présence d'une toile de Vermeer, tous les objets qu'elle contient, il nous paraît que jamais nous ne les avons vus auparavant, tant il parvient à les revêtir de beauté, et d'une beauté nouvelle, comme inconnue.

Le geste de la *Liseuse* debout, en jupe verdâtre, en caraco bleu, lisant une lettre, — devant elle, sur une table, se trouve un coffret à bijoux ouvert et un fichu gris ; derrière elle, sur le mur est pendue une carte de géographie, — le geste de la *Laitière* qui, devant une fenêtre, debout, en jupe rouge, tablier blanc, caraco jaune aux manches retroussées, guimpe et coiffe blanches, transvase son lait d'une cruche de grès dans un pot en terre posé sur une table recouverte d'un tapis vert, — sur la table il y a un panier en osier contenant du pain, un pot en grès, une serviette ; derrière elle, près de la fenêtre sont accrochés au mur blanc, un panier et une bassine, — le geste de la jeune femme de la *Lettre* assise au second plan, de face dans

une chambre près d'une cheminée, en robe jaune, corsage doublé de fourrure blanche, des perles aux oreilles et dans sa chevelure blonde, qui, appuyant de sa main gauche un livre sur ses genoux, tend de la main droite une lettre à une

servante debout en jupe bleue, caraco brun et bonnet blanc, — en avant, sur le sol dallé en grands carreaux de marbre noirs et blancs il y a un coussin et un panier d'osier, aux murs des tableaux, et au premier plan, dans le corridor, à travers la porte duquel la scène apparaît, sur une chaise rouge, des papiers de musique et une étoffe à ramages, et, sur le sol, au premier plan, deux mules et un balai, — les gestes de ces figures n'ont, en eux-mêmes, rien d'exceptionnel. Non plus, la manière dont les objets qui les entourent sont disposés n'est rare ni particulièrement savante,

ou raffinée, ou originale. Pourquoi, alors, cela nous émeut-il autrement que lorsque ces gestes, ces objets sont peints par d'autres ? Pourquoi nous sentons-nous pris de cette sorte de voluptueux attendrissement que nous éprouvions naguère, les yeux collés contre les glaces de l'aquarium d'Arti, à contempler les miracles de la Nature ? C'est que les miracles de l'Art sont, comme ceux de la Nature, les miracles de la

Vie. Ce n'est pas ce qu'ils comportent d'exceptionnel qui nous prend et nous ravit et nous emplit de cette joie délicieuse, mais justement ce qu'ils comportent de normal, de quotidien. M. Jean Aubry a écrit un jour, dans une revue, morte depuis, *les Arts de la Vie*, d'exquises et profondes pages sur ce qu'il appelle très heureusement *le Sens du Quotidien*. Le sens du quotidien, c'est la science, instinctive, de jouir des beautés que chaque instant de la vie nous apporte, de posséder tous les trésors que la Nature et la Vie, souveraines inspiratrices de l'art, nous prodiguent incessamment.

Vermeer de Delft était doué, au suprême degré, du sens du quotidien. « Les autres, dit encore M. Vanzype, sont amusés devant les choses. Lui, il est pénétré de respect. Et, pour en donner des images fidèles, des images com-



La Joodenbreetstraat



Une rue dans le quartier juif. Eau-forte de A. Lepère (E. Sagot, éditeur)



plètes, évoquant autre chose que leurs chatolements de couleurs, il a cherché, et il a trouvé, un métier à part... » il a cherché, et il a trouvé, le moyen « d'évoquer avec force les choses inertes. Il a éprouvé et traduit la mystérieuse palpitation de leur essence, il a pénétré, sous leur enveloppe, leur substance, et perçu la consistance, tantôt tendre, tantôt rude de leur rayonnement et de leur parfum dans l'atmosphère, le poudrolement que la lumière, après les avoir caressées, emporte d'elles et fait errer autour de nous. Il a compris les relations entre ces choses et l'homme, la solidarité qui les unit en des frémissements communs dans l'atmosphère qui les relie les uns aux autres. »

Ce n'est pas assez, ce n'est pas tout. Il ne suffisait pas de percevoir et de sentir ces relations, il fallait les fixer et Vermeer, pour y parvenir, dut apprendre et pénétrer seul les secrets de son art, se faire un métier à part, son métier, un métier assez souple, assez puissant, assez subtil, assez sûr, assez maître de soi pour qu'aucune des délicatesses, aucune des splendeurs, aucun des mystères de la lumière ne lui échappât, ne lui demeurât intraduisible. Et il y réussit. Mais ce n'est pas encore assez. « Tous les secrets de Vermeer ne sont point encore là. Il en est d'autres. Ou plutôt, il est d'autres causes à l'étrange, à l'insolite puissance de son art.

« Il a pensé en regardant autour de lui. Jamais il n'a détaché ses yeux émerveillés des réalités humaines. Seulement, entre ce qu'il regardait et ce qu'il voyait, s'interposaient la fraîcheur, la noblesse et la pureté de son âme. Il regardait le monde au milieu duquel il vivait, et ce qu'il voyait, c'était une humanité grandie, apaisée. » Rappelez-vous les autres peintres hollandais, « les Steen, les Ostade, les Brouwer, les Mostaert; jamais vous ne trouverez dans leurs œuvres la plus lointaine expression de pureté. La Hollande, dans leurs tableaux, semble n'être occupée qu'à boire, à fumer et à caresser des filles brutalement. Nulle part, même chez de plus concentrés, de plus recueillis, chez de Hoogh, Metsu, Maes ou Brekelenkam, ne s'exprimera le respect attendri devant la femme, ce qu'il y a,



⁶⁰ Le Prinz Hendrikkade (Quai du Prince Henri). Gravure de W. O. J. Nieuwenkamp



⁶¹ Un coin du Béguinage

vie que par le charme étrangement captivant dont rayonne son œuvre, tendres figures qui vivez d'une vie si discrète, comme ouatée de silence, dans les intérieurs simples

dans l'amour, de volupté chaste et d'émotion contenue, cet émoi qui arrête, mesure le geste, qui fait attendre le désir et, pour un moment, donne à la femme le caractère et la poésie d'un symbole... Toujours, l'homme, chez Vermeer, garde en présence de la femme, cette discrétion, cette réserve, un respect de soi-même et un respect de la compagnie que les autres Hollandais semblent ignorer. Ses femmes sont plus voluptueuses que celles des peintres de son temps, même que celles de Rembrandt, que sa

Suzanne et sa Bethsabée; Vermeer a peint la femme avec plus d'admiration fervente, a donné à ses mouvements un rythme tendre et harmonieux, absent des œuvres de ses contemporains. Et devant ces femmes plus belles, plus désirables que les autres, il y a moins de basse convoitise; l'homme est respectueux, attendri. La concupiscence fait place à l'amour. Et ces figures féminines sont pleines de fraîcheur, sont auréolées d'une pureté dont tout l'art hollandais de ce temps est dépourvu... Vermeer est le réaliste qui s'épure, le rêveur qui contemple et transforme les réalités, qui ment sublimement aux hommes pour leur donner plus de confiance, plus d'espoir, dans un crâne et clair optimisme. »

Douces et lumineuses figures peintes par la main magique de celui que Burger appelle si justement « le Sphinx » et qui mérite ce nom autant par le mystère dont restent entourées sa personne et sa vie que par le charme étrangement captivant dont rayonne son œuvre, tendres figures qui vivez d'une vie si discrète, comme ouatée de silence, dans les intérieurs simples ou magnifiques de vos demeures, vous êtes les sœurs, passives et résignées, des femmes de Rembrandt. Elles sont, elles, emportées dans l'ouragan d'héroïsme et de passion qu'il déchaînait sans cesse autour de lui par son génie et une lumière de miracle les enveloppe, donnant à leur chair comme un resplendissement de l'au-delà; tandis que vous, derrière les croisillons de plomb de vos petites fenêtres contre lesquelles viennent s'étouffer les bruits du monde extérieur, placidement, quètement, sans vous pencher au dehors sur les agita-



⁶² Cour intérieure de l'Orphelinat Municipal

tions tumultueuses de la vie, vous laissez s'écouler votre existence dans la joie sereine des devoirs accomplis, dans l'intimité chatoyante des décors familiers qui bornent l'horizon de vos yeux et de votre pensée. C'est une douce ivresse que de rêver, en vous contemplant, au passé de votre race, aux temps déjà très lointains où vous étiez les vivants modèles du maître mystérieux qui a fixé sur la toile la séduction de votre

sourire apaisé et de vos regards si purs. Des chefs-d'œuvre qui peuplent les salles du Rijks-Museum, je n'ai voulu y revoir aucun ce matin-là. A travers les rues miroitantes de la ville, j'ai emporté, tout lumineux, dans la mémoire de ma sensibilité, votre souvenir intact.

Au moment d'achever ces notes trop brèves où j'ai tenté de faire vivre un peu de l'âme de la ville aux cent canaux, de fixer quelques-uns de ses aspects les plus caractéristiques, que de lacunes je découvre ! Trop brèves et trop longues, ces notes. Cela tient à ce que je n'ai suivi, en les rédigeant, que mon plaisir. Oui, je n'y parle, — on a pu le voir, — que de ce que j'aime d'Amsterdam, que de ce qui m'y plaît et m'y émeut ; mon



Bateliers d'Amsterdam. Tableau de E. Wery (Musée du Luxembourg)

excuse serait que je n'aurais point su parler du reste, et la raison qui m'a empêché de m'y efforcer, d'autre part, c'est d'avoir constaté que j'ai continué d'aimer, de cette admirable et étonnante agglomération humaine, les mêmes choses que j'ai aimées la première fois que j'y vins, de me plaire et de m'émouvoir aux mêmes spectacles qui enchantèrent mes yeux quand, pour la première fois, ils la contemplèrent. Mon vœu serait d'avoir réussi à

donner à ceux qui en ignorent encore les beautés le désir de les connaître et à réveiller dans la sensibilité de ceux qui les connaissent déjà quelques-unes des impressions, quelques-uns des souvenirs qu'ils en ont emportés et conservés.

D'une visite aux villes de la grâce et de la volupté suprêmes, à Florence et à Venise, l'on garde dans la mémoire une traînée de lumière parmi des fleurs et dans un chatolement de perles et de soies : d'une visite à Amsterdam il ne faut point espérer de recueillir rien de pareil. Amsterdam atteint nos facultés de reploiement, de concentration, d'intimité. Alors que Florence et Venise jouissent des joies du plein air, vivent parmi l'enchantement d'un ciel éternellement serein, sur des



Le Singelgracht, près de la Porte de Harlem, vers 1890. Tableau de J. H. Wijsmuller



terrasses de marbre, où les dieux et les déesses sont nus, Amsterdam mène la vie puritaine, sous un climat pluvieux, dans des maisons de briques peintes aux toits pointus qui cherchent des yeux de toutes leurs fenêtres à captiver les jaunes rayons d'un soleil avare.

O haltes dans le soir sur les collines de Fiesole, repos au bord de la lagune vénitienne, je goûte mieux, en me souvenant de vous, le charme et la poésie du ciel hollandais. Vous m'invitez à me disperser; tout ici, au contraire, me porte à rentrer en moi-même, à vivre sur moi-même; il me faut, ici, me suffire. Je dois me contenter de peu de lumière; point n'est besoin de la grande clarté du ciel ouvert à qui veut demeurer au coin du feu dans le silence de la méditation. Le crépuscule humide tombe; le ciel descend sur les canaux et s'y engloutit; l'on n'a plus qu'un désir : celui de la lampe familière, derrière les fenêtres closes. Là-bas, c'était l'ivresse des nuits pleines de clartés d'étoiles et de tièdes parfums où traînent des soupirs de musiques lointaines, où tintent les cloches argentines des angelus; ici, c'est, tout autour de la maison fermée, l'assaut silencieux du brouillard où la sonnerie des carillons, trop fréquente, s'étouffe mollement, sans écho, sans joie... Parfois, l'appel d'une sirène, le hurlement d'un grand bateau qui quitte le port déchire l'air... l'on songe aux rives de lumière vers lesquelles il s'en va, à la cargaison d'espérances humaines, d'ambitions, de désirs, d'angoisses qu'il emporte... des syllabes brûlantes qui sentent le soleil et l'odeur des fruits trop juteux et des fleurs trop parfumées vous mettent aux lèvres, si doucement qu'on les prononce, un goût d'épices, d'air voluptueux... Java... Bornéo... Sumatra... l'on entend le bruit sec de la brise dans les bambous et les palmiers... l'on évoque le mystère des temples au fond des forêts vierges... les gestes souples, étrangement rythmés des



Moulin
aux portes d'Amsterdam

danseuses au corps de bronze clair... l'on s'emplit les yeux du chatolement des étoffes, du miroitement des eaux, du flamboiement des ailes d'or et de turquoise sous les rayons d'un soleil furieux... puis tout s'éteint soudain. L'on se retrouve auprès des charbons qui rougeaient dans l'âtre.

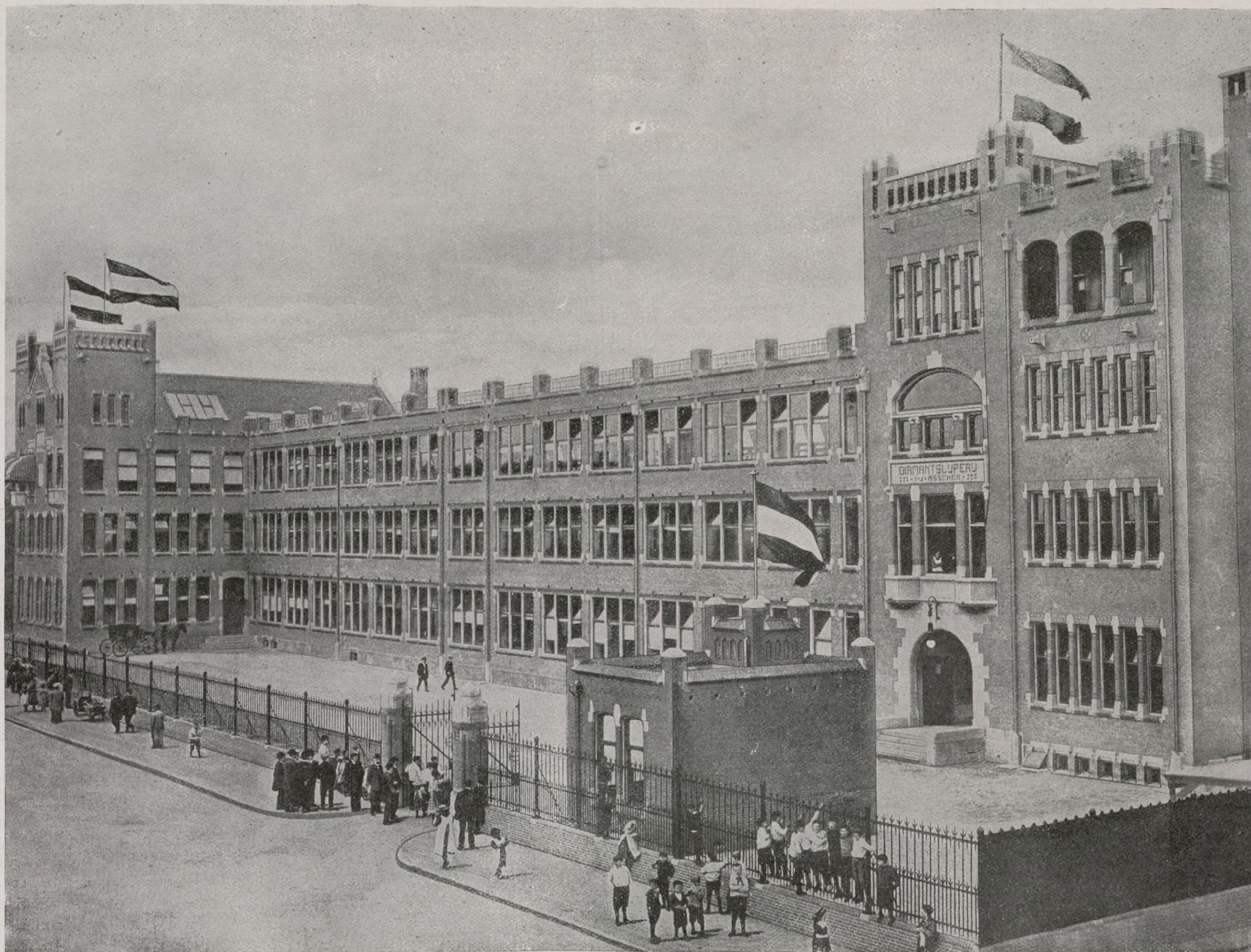
De ce court voyage à Fiesole, à Venise et aux pays enchantés des Indes hollandaises, l'on revient, tout heureux d'en avoir fini avec ces voluptés et avec ces rêves et l'on savoure la quiétude de cette vie douillette, l'on en possède pleinement tout ce qu'elle réserve, à ceux qui savent la vivre, de joie intime et de saine beauté, l'on jouit plus consciemment, plus profondément du silence recueilli des heures, dans ces intérieurs confortables et discrets où règne l'ordre, où tout est à sa place, où tout a l'habitude de la tranquillité, des gestes mesurés, des pensées fortement disciplinées, des calmes attitudes...

Loin des rives où vibre un éternel été, là-haut, dans le Nord, environnée d'eau de toutes parts, bâtie sur l'eau, Amsterdam ressemble à une ville de mirage... toujours enveloppée de mystère... une ville double dont on se demande quelle est des deux images qu'elle offre sans cesse à nos regards, la réelle, la vraie, celle qui pointe vers le ciel les pignons de ses maisons et les clochers de ses églises ou celle qui les plonge à l'envers dans les miroirs verdâtres de ses canaux. Toute en couleurs épaisses et pesantes, en formes rompues que modèlent fantastiquement les mille doigts feutrés de brume du soleil septentrional, elle compose avec des éléments pittoresques d'une beauté contestable des décors d'une intimité, d'une originalité, d'une splendeur saisissantes, sur lesquels la gloire du douloureux et visionnaire génie d'un Rembrandt projette une lueur de radieuse spiritualité, de magnifique héroïsme, de mystère et de poésie.

GABRIEL MOUREY



Maisons modernes dans la Radhuis Straat



La Taillerie de Diamants à Amsterdam

I. J. ASSCHER, TOLSTRAAT, AMSTERDAM.

JOSEPH ASSCHER & C^e, 8, RUE LAFAYETTE, PARIS.

Le diamant, nul ne l'ignore aujourd'hui, est du carbone pur dont la cristallisation s'est opérée dans le vaste creuset de la Nature sans qu'il ait encore été possible à la science de déchirer le voile qui cache sa genèse mystérieuse.

Aussi jusqu'à présent le diamant n'est-il pas dépossédé de son trône; il reste, par sa rareté, l'apanage de l'opulence dont il est, en quelque sorte, le rayonnement visible. Fidèle compagnon de toutes les splendeurs il irradie de ses feux incomparables le diadème des potentats et double le charme de la beauté en la parant des plus riches ornements.

Et pourtant, c'est au génie de l'homme qu'il doit sa magnificence et ses radieux attraits car, à l'état brut, même dégagé de sa gangue il est loin de laisser deviner ce qu'il deviendra, alors que, travaillé par des mains habiles, il apparaîtra dans tout l'éclat de sa gloire, tel un brillant papillon, libéré de son état de chrysalide et prenant son vol vers la lumière.

Ce miracle est fort difficile à réaliser, car le diamant, étant le corps le plus dur qui existe, ne se laisse attaquer par aucun autre et l'unique ressource est de l'user par sa propre poussière; aussi n'est-ce que vers des époques relativement modernes que prit naissance l'industrie diamantaire, à la-

quelle il faut nécessairement s'intéresser dès que l'on voyage en Hollande.

On assure que l'art de la taille fut inventé, en 1476, par Louis de Berquem, né à Bruges, joaillier de Charles le Téméraire et, par la suite des temps, cette industrie prit un sérieux développement, notamment dans les Pays-Bas, à Amsterdam où elle avait déjà été transportée, en 1585, à la suite de la conquête d'Anvers par les Espagnols.

Jusqu'en 1725, les mines de l'Inde, de Sumatra et de Bornéo furent les seules qui produisaient du diamant, mais, à cette époque, le Portugais Sebastiano Leme da Prado découvrit les gisements du Brésil et, malgré les agissements des marchands de l'Asie cherchant à discréditer la valeur des produits du Nouveau Monde, le Brésil et particulièrement les mines de Minas Geraës gardèrent pendant plus d'un siècle le premier rang parmi les régions diamantifères.

En 1867, un trafiquant, de passage dans le sud de l'Afrique, au Griqualand, vit devant la ferme d'un Boër nommé Jacobs, des enfants jouant avec des cailloux brillants. Se rappelant peut-être les aventures du *Candide* de Voltaire, dans le pays d'Eldorado, il eut l'intuition que ces pierres pourraient bien être du diamant, il choisit la plus grosse et la paya d'une somme infime aux enfants ravis d'une pareille aubaine.

C'était en effet un magnifique diamant brut de 21 carats. (Rappelons ici que le carat équivalait à 0 gr. 2055).

Cette aventure ébruitée ne tarda pas à appeler l'attention générale; l'on fit des recherches et l'on reconnut bientôt la présence de nombreux gisements dans divers parages de la contrée.

Il paraît que, dès 1750, sous le gouvernement hollandais, une carte de la mission Sud-Africaine indiquait déjà qu'il y avait des diamants dans le Griqualand, mais cette tradition était tombée dans l'oubli. Il est néanmoins avéré que, de tous temps, les indigènes Cafres, Korannas, Buschmen, ont utilisé le diamant, non point comme ornement, mais comme instrument mécanique pour percer leurs meules (1).

L'industrie du diamant, sur laquelle nous nous sommes contentés de réunir ci-dessus quelques indications sommaires parmi celles que nous devons à MM. Asscher, chefs d'une importante taillerie d'Amsterdam, a subi des fluctuations qui reflétaient fidèlement les événements politiques ou économiques se produisant dans les deux mondes: prospérité dans les temps heureux, arrêts et même décadence dans les moments trou-

blés, ainsi qu'il devait fatalement arriver à un commerce de grand luxe, ne s'adressant qu'à une clientèle fortunée.

Il existe à Amsterdam, 70 établissements de taillerie où le diamant subit toutes les opérations successives; 8.000 meules y fonctionnent occupant de nombreux ouvriers répartis de la manière suivante:

Scieurs.....	146
Cliveurs.....	325
Débruteurs et Débruteuses.....	1.827
Taillieurs et sertisseurs.....	7.000
Total.....	9.298

Si l'on ajoute à ces chiffres ceux de l'industrie en chambre, on peut assurer que plus de dix mille personnes sont occupées, à Amsterdam, aux travaux des diamants.

La force motrice est fournie par une centaine de machines à vapeur, par cinq moteurs électriques et par une dizaine de moteurs tant à gaz qu'au pétrole; le tout représente une force d'environ 3.000 chevaux.

L'industrie diamantaire comprend les opérations suivantes qu'il nous a été donné de suivre dans les importants ateliers de la principale taillerie des Pays-Bas, celle de M. J. Asscher, à Amsterdam.

1° *Le clivage* par lequel le diamant est fendu suivant ses plans de cristallisation, soit pour le débarrasser des taches, des rayures, des gerçures qui nuiraient à son

(1) Voir : *Tour du Monde*. Voyage aux mines de diamants dans le Sud de l'Afrique, par M^{me} P. (Année 1878. 2^e semestre).



M. Joseph Asscher pratiquant l'incision du "Cullinan"

éclat, soit pour donner une forme avantageuse à la pierre.

2° La scierie, méthode appliquée récemment à la division du diamant brut. La scierie permet de partager le diamant contre le sens naturel de la matière, ce qu'il est impossible d'obtenir avec le clivage mentionné ci-dessus.

3° Le brutage, appelé aussi égrisage, qui consiste à frotter vigoureusement deux diamants l'un contre l'autre afin de leur donner, tout au moins dans ses plans généraux, la forme désirée. Depuis quelque temps, le brutage se pratique également par des moyens mécaniques, à l'aide de machines spéciales; cette opération est conduite de différentes manières qui dépendent du volume et de la forme des pierres. Le brutage des roses est devenu une branche toute spéciale de cette industrie à Amsterdam.

4° La taille qui comprend également le polissage et qui sert à favoriser, au moyen de facettes multiples et régulières, ce jeu particulier de lumière et de couleurs qu'on nomme : le feu, spécial au diamant. Cette taille s'effectue sur des meules animées d'une extrême vitesse de rotation et actionnées par des machines.

5° Le sertissage qui a pour objet de fixer les pierres dans les dops ou coquilles pour permettre à l'ouvrier chargé de la taille d'appliquer, à tour de rôle, les facettes sur les meules. Un sertisseur adjoint à trois ou quatre tailleurs suffit à la besogne.

Londres est le centre d'importation du diamant brut de l'Afrique australe et les commerçants d'Amsterdam s'y approvisionnent soit directement, soit par l'intermédiaire de courtiers. Les diamants bruts du Brésil sont importés à Paris.

Le Hollandais achète peu de diamants taillés, la vente est faite principalement aux clients des pays étrangers dont les États-Unis fournissent la masse la plus impor-

tante. Le tableau ci-après met en évidence l'importation aux États-Unis d'Amérique des diamants taillés dans diverses contrées de l'Europe.

Pays d'origine	1906	1907	1908	1909
	En dollars	(le dollar varie de 5 fr. 10 à 5 fr. 32)		
Pays-Bas	11.958.980	8.420.930	4.279.000	11.364.476
Belgique	4.664.879	4.927.421	3.541.892	10.374.315
France	4.549.300	2.203.102	928.044	3.859.922
Grande-Bretagne	3.928.004	3.251.208	379.345	1.640.024

On voit que les Pays-Bas sont actuellement les grands fournisseurs des Américains.

Du reste, la taille de la plupart des diamants rares a été faite par des praticiens d'Amsterdam : celle du célèbre Koh-I-Noor, présenté en 1850 à la reine d'Angleterre Victoria, bien qu'ayant eu lieu à Londres, en 1852, a été exécutée par un tailleur de diamants d'Amsterdam qui lui a donné la forme d'un brillant rond, et l'admirable Cullinan, le plus gros diamant qui ait été trouvé jusqu'à ce jour, originaire de la mine «Premier» dans l'Afrique du Sud et pesant

reine des Pays-Bas qui a tenu à honorer le travail national en ornant la poitrine du cliveur et du tailleur des insignes de chevalier de l'ordre d'Orange-Nassau.

L'industrie diamantaire de MM. Asscher frères fut fondée il y a un certain nombre d'années par le père des associés actuels, feu M. I. J. Asscher; elle s'est exercée longtemps dans une usine prise en location.

Après un voyage d'études effectué, vers 1906, dans les diverses usines des Pays-Bas et de l'étranger, par MM. Asscher accompagnés de M. l'architecte G. Van Arkel, ce dernier fut chargé de la construction d'un vaste bâtiment devant s'élever sur un terrain de 5.000 mètres carrés appartenant à la ville d'Amsterdam qui consentit, par faveur spéciale, à le céder dans ce but.



Le "Cullinan" clivé en trois morceaux

exécuté par des ouvrières, "et" enfin un local pour la scierie abritant 180 machines à scier le diamant. Deux ascenseurs électriques assurent le service des bureaux et celui des ouvriers ainsi que le transport des diamants en cours d'opérations.

Rien n'a été négligé, non seulement pour répondre aux exigences minutieuses et difficiles de l'industrie diamantaire, par un outillage essentiellement moderne et pourvu des derniers perfectionnements, mais aussi pour assurer le bien-être et la sécurité des 450 à 500 ouvriers qui y sont occupés : ateliers largement ouverts à la lumière du jour, ventilation parfaite, chauffage central, absence de rainures dans les parquets pour éviter l'accumulation des poussières et aussi la perte des diamants, vaste réfectoire confortablement agencé, vestiaires nombreux, lavabos spacieux dotés des meilleures installations hygiéniques, stricte observation des règles de sécurité contre les accidents, rien ne manque; on a même élevé dans la cour un hangar pour les bicyclettes des ouvriers.

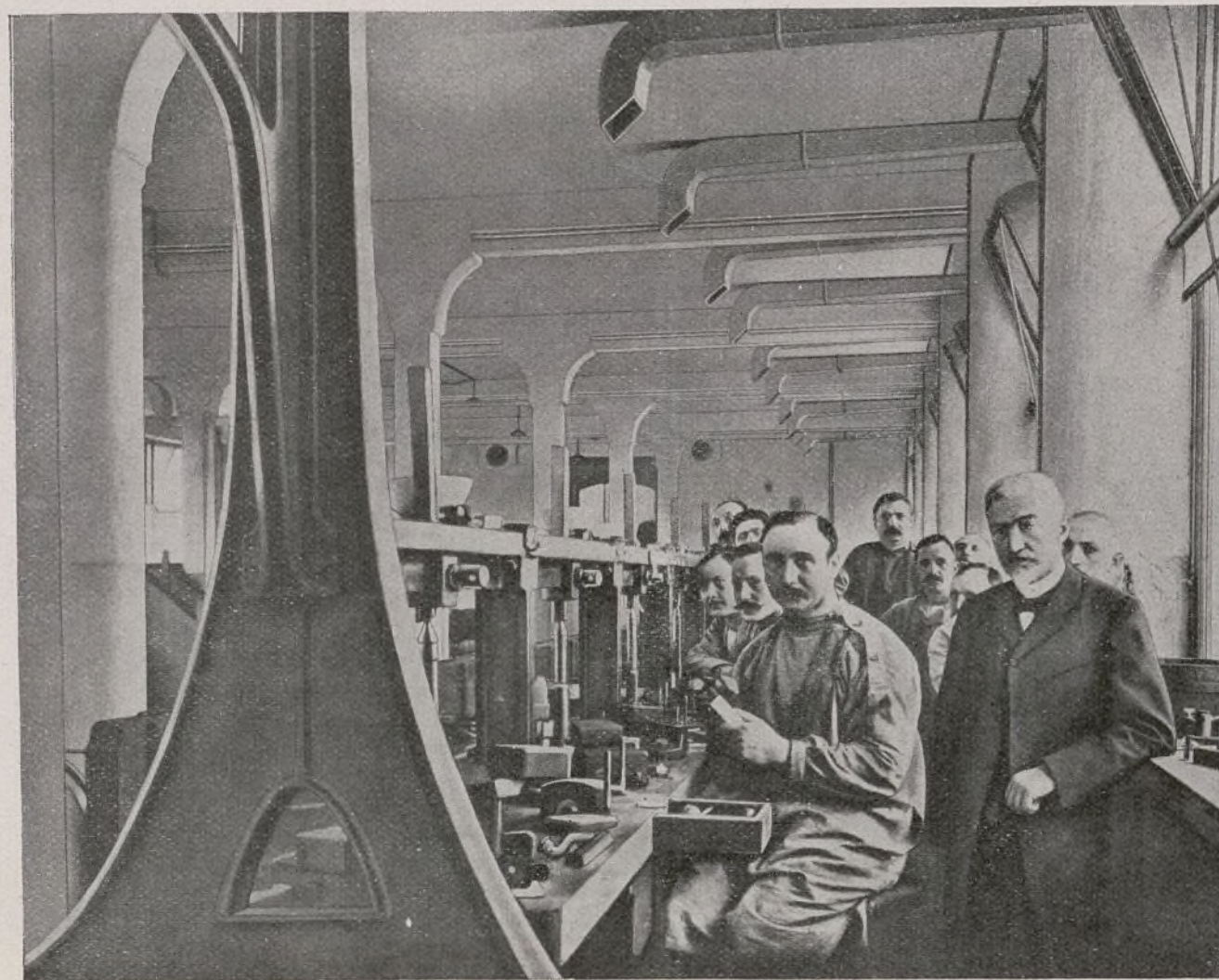
Ceux-ci sont largement rémunérés selon leur capacité et jouissent du repos hebdomadaire, le vendredi après-midi et tout le samedi ou le samedi après-midi et tout le dimanche, suivant la religion à laquelle ils appartiennent.

Le travail commence à 7 heures du matin jusqu'à midi et reprend à 1 h. 1/2 jusqu'à 6 heures du soir.

Avant de quitter cette usine modèle (1), envoyons un dernier salut à la grande salle du troisième étage; c'est là que furent taillés les fameux Cullinan, ces princes de l'aristocratie des gemmes qui viennent ajouter leur nom au livre d'or des diamants célèbres, le Régent, l'Étoile du Sud, l'Orloff, le Sancy, le Florentin, le Koh-i-noor, etc., parmi lesquels plusieurs, tout comme les hommes illustres, ont marqué leur trace dans les fastes de l'Histoire.

(1) La taillerie de diamants fonctionne sous la raison sociale I. J. Asscher, nom du fondateur.

Siège social, Joseph Asscher et C^{ie}, 8, rue Lafayette, Paris.



Un des Ateliers de Taillerie

3.024 carats 3/4 (soit 621 grammes 576 milligrammes) a été confié pour la taille à la maison Asscher d'Amsterdam et de Paris. Le clivage, qui nécessita la division du cristal en plusieurs fragments fut fait par M. Joseph Asscher en personne, ainsi que le montrent les photographies reproduites dans ces colonnes.

Le travail considérable qu'exigeaient de semblables échantillons fut mené à bien, sans aucun incident, dans un délai de neuf mois; on dut créer, pour les diverses manipulations, un outillage spécial parce que celui dont on se servait habituellement était de dimensions trop restreintes pour se prêter au travail de pierres d'une dimension aussi inusitée.

A l'heure actuelle, les Cullinan ont été rejoints à la Tour de Londres les autres joyaux de la Couronne Britannique à côté desquels ils sont exposés; on peut y juger des merveilleux résultats qui ont valu à leurs auteurs les munificences royales, non seulement de S. M. Edouard VII qui a cru devoir exprimer sa reconnaissance par le don d'une coupe d'argent avec dédicace à MM. Asscher, mais aussi de S. M. la

Construit en une année, ce bâtiment fut inauguré le 7 mai 1907; il se compose d'une partie centrale élevée de trois étages avec toit plat formant terrasse et possédant une cantine. Une aile accolée donne à l'ensemble la forme d'un T. Dans cette aile ont été logés les bureaux et les services accessoires, la partie centrale étant exclusivement réservée à la taillerie. Dans le sous-sol ont été aménagés les ateliers des machinistes et les chaudières pour le chauffage ainsi que des caves renfermant les coffres-forts où, chaque soir, les diamants sont mis en sûreté.

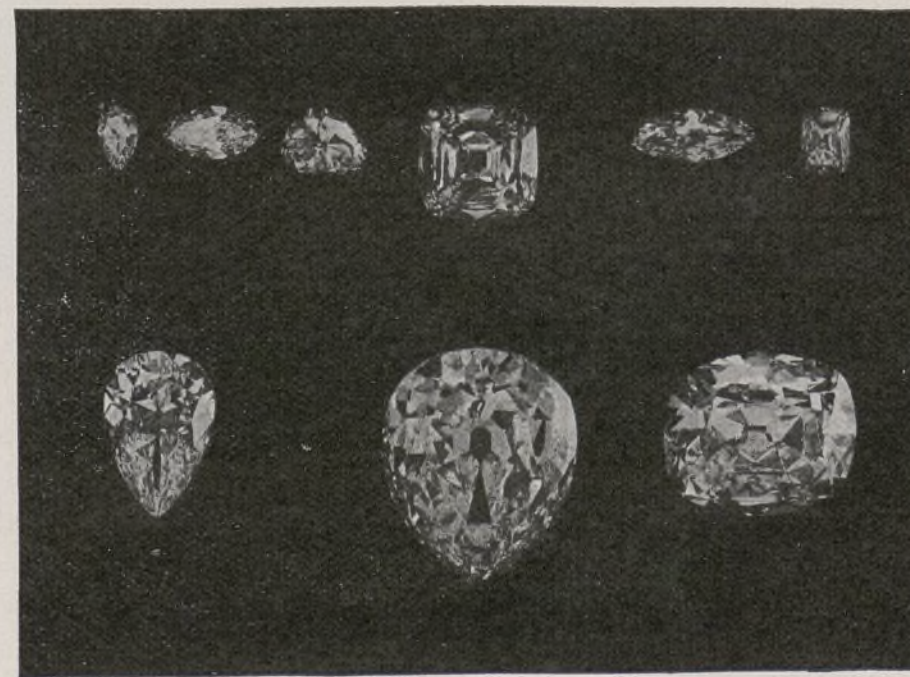
L'ensemble, comme on peut le voir par notre gravure, est réellement monumental. C'est bien là le palais qui convenait à cette féérique industrie.

Toutes les opérations précédemment décrites s'exécutent dans des locaux admirablement conçus pour leur destination.

En plus de trois grandes salles réservées à la taille des diamants où fonctionnent 300 meules, l'usine comporte un local pour le clivage, un autre pour le brutage à la main, un troisième pour le brutage mécanique avec trente machines-outils, un autre pour le brutage spécial des roses



Le "Cullinan" à l'état brut aux trois quarts de sa grosseur réelle



Le "Cullinan" travaillé en neuf pièces. Grandeur réduite au tiers

Le Commerce Français en Hollande

En comparant la place, qu'occupe le commerce français en Hollande, avec celle qu'il occupe en Belgique, chez nos voisins les plus proches, on pourra constater combien elle est minime et attristante. — Voici les chiffres officiels des exportations en Belgique et en Hollande. Ils sont concluants :

ANNÉES	BELGIQUE	HOLLANDE
1903	630 millions	49 millions
1905	763 —	54 —
1907	860 —	58 —

Si ces chiffres sont éloquentes, — d'une éloquence, il faut en convenir, attristante, — ils n'ont cependant rien qui puisse nous étonner, puisque nous n'avons fait aucun effort sérieux pour qu'ils accusent une situation plus heureuse. En effet, jusqu'en ces dernières années, l'industrie et le commerce français avaient complètement délaissé la Hollande, à tel point que

la plupart des statistiques d'exportation française ne font même pas mention de la Hollande, comme si un pays dont le commerce général se chiffre, en 1909, par plus de 10 milliards de francs, était une quantité négligeable.

Et cependant les commerçants et les industriels de France pourraient trouver là des éléments de prospérité innombrables et d'une importance continuellement en progrès. S'ils savaient, ou plutôt, s'ils voulaient se donner la peine d'apprendre quel merveilleux terrain d'action s'offre là-bas, c'est le cas de le dire, à la portée de la main, s'ils pouvaient se douter avec quelle joie, quel empressement les voyageurs ou représentants français sont accueillis, c'est par régiments entiers qu'ils les enverraient en Hollande.

Avant l'institution des Conseillers du

Commerce extérieur de la France, nos compatriotes pouvaient craindre, ne connaissant pas la langue, d'avoir des difficultés; ces difficultés n'existent plus aujourd'hui que nous avons en Hollande un Conseiller de Commerce extérieur de la France dont l'activité et la connaissance des affaires sont reconnues en haut lieu, où elles sont fort appréciées.

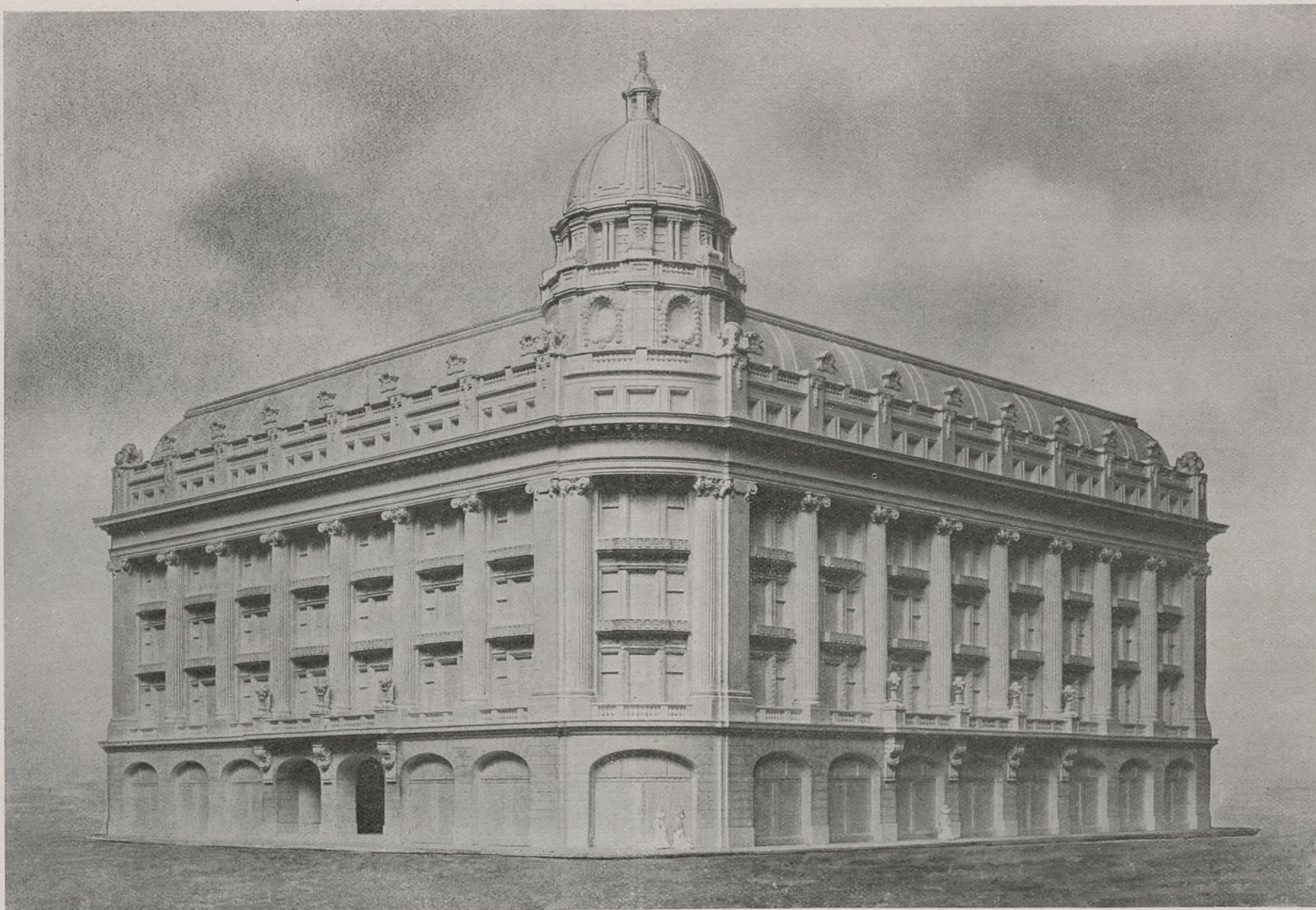
Si pendant les cinq dernières années, nous pouvons constater heureusement un progrès (14 millions de 1904 à 1909), c'est à l'infatigable ardeur de M. Sylvain Kahn, le Conseiller du Commerce extérieur, dont nous parlions plus haut, que nous le devons.

Si les négociants français se décidaient enfin à sortir de leur torpeur, en se donnant la peine d'étudier cet important marché, où le crédit est de premier ordre, où l'honnêteté commerciale est proverbiale,

nous aurions la joie de voir monter l'exportation française aux Pays-Bas, dans des proportions équivalentes à celle de la Belgique.

Un élément nouveau de facilité et de succès attend nos négociants français, qui voudraient se rendre en Hollande : il vient de se constituer à Amsterdam, sur l'initiative et sous le contrôle de M. Sylvain Kahn, Conseiller de Commerce extérieur, un bureau commercial français dont le Directeur, M. Jean Benouville, au courant des affaires et de la langue du pays, est appelé à rendre les plus signalés services au commerce et à l'industrie de notre pays.

Nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance; il a conscience de la mission qu'il a à remplir, et il est plein de confiance dans les résultats que son activité et sa connaissance des affaires justifient hautement d'avance.



Vue (d'après une maquette) du nouvel immeuble de la Maison Hirsch & C^{ie}, d'Amsterdam (A. Jacot, architecte)

La Maison Hirsch & C^{ie}, d'Amsterdam

La Maison Hirsch et C^{ie}, d'Amsterdam, a été fondée le 25 septembre 1882 par MM. L. Hirsch, A. S. Berg et Sylvain Kahn.

Elle a donc, aujourd'hui, 28 années d'existence.

Elle a débuté dans un tout petit local d'environ 300 mètres carrés avec 12 employés, 45 ouvrières, 1 coupeur et 1 coupeuse.

Aujourd'hui, ses magasins et ateliers occupent une superficie d'environ 4.000 mè-

tres carrés avec 125 employés, 450 ouvrières dans la Maison, 250 dans les ateliers en ville, 17 coupeuses et 8 coupeurs.

Sa clientèle ne se limite pas seulement en Hollande, mais elle s'étend loin au delà des frontières du pays.

Par le goût qui règne dans la Maison, par les toilettes élégantes qu'on y exécute, on sent que les Directeurs sont fréquemment en contact avec Paris et s'inspirent uniquement du goût français.

Les visiteurs français éprouveront, en entrant dans les Magasins, une agréable sensation d'amour-propre; ils toucheront un peu de territoire français, tout le personnel parlant admirablement le français.

Malgré le développement que la maison a déjà pris pendant ces 28 années, c'est un jeu d'enfant à côté des agrandissements projetés, en voie d'exécution, qui seront prêts en 1912, et dont la vue ci-dessus ne

donnera à nos lectrices qu'une faible idée.

Ce bâtiment Louis XVI, certainement le plus bel édifice commercial d'Amsterdam, est une merveille d'architecture, et l'on sent que l'architecte, M. A. Jacot, est un ami de Paris et de l'architecture française.

Ce palais, c'est ainsi qu'il faudrait l'appeler, occupera avec ses 7 étages de 3.000 mètres carrés chacun, une superficie d'environ 21.000 mètres carrés.



Labourage d'un champ de riz



Hersage d'un champ de riz

LE RIZ, SA CULTURE ET SON INDUSTRIE

Établissements C. Kamphuys, à Zaandam

Lorsqu'on parcourt les feuillets de quelques-uns de ces albums japonais qui ont vulgarisé en Europe certains noms d'artistes, notamment celui d'Hokousai, pour ne citer qu'un des plus connus, on y aperçoit assez souvent, parmi des scènes familières de la vie nipponne, des esquisses représentant les divinités populaires japonaises que l'on pourrait qualifier de *dieux-lares du foyer domestique*.

Les unes symbolisent le contentement d'esprit, d'autres, les talents, d'autres, la longévité ou bien encore la nourriture quotidienne, la guerre; mais la place prépondérante est occupée dans cet olympe par le dieu de la richesse; on le nomme : Daï-Kokou; c'est à lui que s'adressent de préférence les hommages et les vœux des fidèles. Invariablement représenté sous les traits d'un personnage joufflu, réjoui, bedonnant, il tient à la main un marteau de mineur, emblème d'une partie de son opulence et ses pieds reposent sur deux sacs de riz en paille tressée.

Le riz est en effet le symbole par excellence de la richesse dans cet empire du *Soleil Levant* qui se glorifie également du nom de *Mizuno*, c'est-à-dire : *Celui qui est d'une beauté éclatante en épis de riz*.

Par antithèse, une souris rôde autour du dieu, jetant un regard de convoitise vers ces sacs renfermant les graines précieuses, tâchant d'y découvrir quelque trou propice pour s'y faufiler et faire bombance. Image de l'instabilité des richesses, à la merci des dilapidations si l'on n'y veille attentivement.

Les Chinois attachent également un caractère sacré au riz qui constitue, depuis les époques les plus reculées, leur aliment primordial et, chaque année, en Chine, une fête du culte bouddhique est consacrée à l'agriculture.

Il en est de même en Annam, contrée de rizières, où le souverain du pays, reprenant il y a une quinzaine d'années une tradition tombée en désuétude, a rétabli la célébration de la fête du Tich-Dien en y

observant les rites anciens. Quand arrive ce jour solennel, l'empereur en personne, entouré de toute sa cour, se rend dans une vaste plaine, au pied des sépultures impériales, et là, en présence d'une foule immense, il sème les grains du riz spécial réservé exclusivement aux sacrifices sur l'autel de Bouddha.

Dans les Indes où le riz est également un des aliments les plus anciens et les plus populaires, on le fait participer au rituel des offrandes et de diverses cérémonies religieuses. Chaque jour, les chefs de familles hindoues doivent accomplir les cinq actes du culte, le quatrième consistant à répandre devant la porte de leur demeure quelques grains de riz en prononçant des paroles sacramentelles à l'adresse de tous les dieux de la nature et de tous les êtres vivants. Au sixième mois qui suit la naissance d'un enfant, on procède aux cérémonies de sa purification en le mettant, durant ces trente jours, au régime du riz, et comme dernier hommage rendu aux morts, on leur

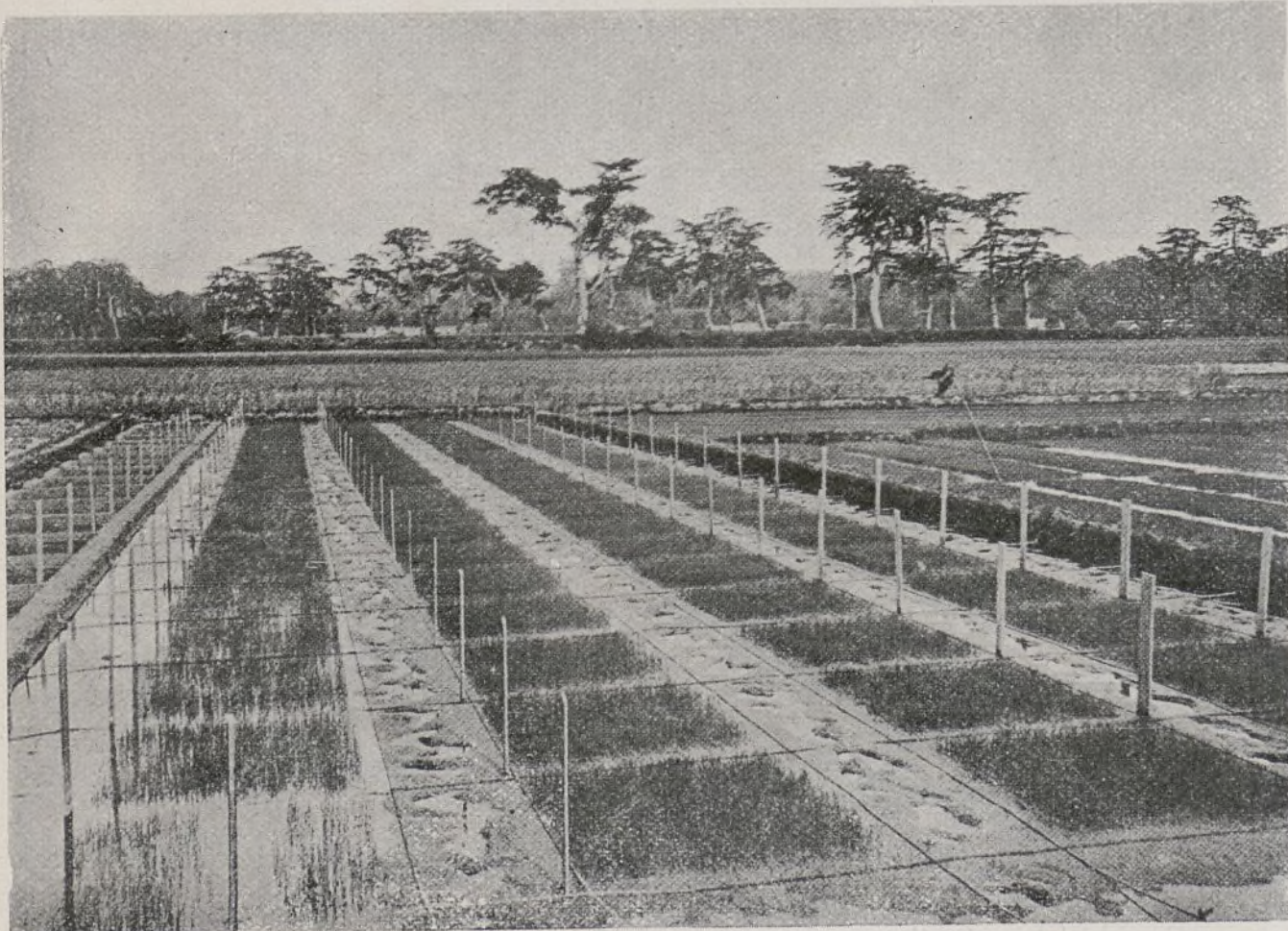
offre le *Pinda* ou la boule de riz en psalmodiant des prières auxquelles prennent part les membres de la famille. Cette cérémonie, la plus solennelle de toutes, se nomme : *Sraddha*.

Ces quelques exemples suffisent pour prouver que dans les pays asiatiques, le riz est un symbole comme le pain en Europe, ce qui n'a rien de surprenant si l'on songe que la moitié du genre humain en fait sa nourriture habituelle ainsi que le chantait, au début du siècle dernier, le bon Delille dans son poème des *Trois règnes de la Nature* :

*Ainsi fut adopté par la moitié du monde
Le riz fils de la terre et nourrisson de l'onde.*

Cette petite graine dont notre cuisine européenne tire également un agréable parti appartient à la famille des graminées, d'une espèce aquatique et dont la plante, quand elle est en épi, ressemble à l'orge.

Elle croît sur des tiges très fines s'échappant d'une tige mère; le grain est enfermé



Vue d'une culture de riz



Décortication primitive par les indigènes

dans une gaine se terminant généralement en pointe.

Si l'on en croit Littré, il faudrait chercher l'étymologie de son nom dans le mot grec *Oruza*, d'où le latin a tiré *oriza* ou dans le mot arabe *rozz*, ar *rozz* avec l'article ; ce qui fait que les Espagnols et les Portugais le nomment *arroz*, tandis que l'Italien, usant d'un procédé qui lui est familier, l'a formé du latin, d'abord *l'orizo* puis *lo riso*. Néanmoins il y a tout lieu de supposer que l'origine absolue du nom est indienne (*Arisi* en Tamil), ainsi du reste que celle de la plante elle-même.

Les parties de l'Asie qui subissent l'influence humide et chaude des moussons sont des régions agricoles par excellence ; vraisemblablement la culture du riz a dû prendre naissance, aux époques les plus lointaines, dans ces contrées fertiles. Elle s'est étendue, par la suite, à la Syrie et à l'ancienne Egypte ainsi que le prouvent des peintures vieilles de cinq mille ans retrouvées dans des hypogées du pays des Pharaons et représentant le battage, le vannage, le nettoyage et autres phases de la préparation du riz.

Plin le naturaliste, qui a connu le grain tout en ignorant la plante, en parle comme se prêtant à la préparation du *ptisan* (grain mondé), et d'après l'opinion de quelques savants, notamment du capitaine Baird Smith, la culture du riz aurait été introduite en Europe par les Maures. On aurait même connu cette plante, avant l'ère chrétienne, en Espagne d'où elle était dirigée vers les ports de l'ancienne République romaine pour en faire des gâteaux



Bateau hindou pour le transport du riz

qui croissent sur le sol des diverses parties du monde ; rien que dans l'île de Ceylan, dont la superficie dépasse à peine le double de celle de la Sicile, le docteur Morre en a relevé cent soixante et une différentes. Aussi le plus sage est-il de s'en rapporter aux grandes divisions adoptées par les botanistes qui distinguent quatre variétés parmi les espèces cultivées : le *riz précoc*,

syndiquer pour établir de grands barrages au travers de certaines rivières, notamment en Chine, dans le bassin du fleuve Bleu (1). Ils dérivent ainsi une partie des eaux qu'ils tiennent en réserve pour alimenter les rizières aux époques de sécheresse.

Le riz est la culture nationale de la vallée de Cachmir, sur les retombées de la chaîne de l'Himalaya ; un explorateur érudit et

montagne et l'on remarquera que l'auteur ne parle pas de la transplantation qui, ainsi qu'on le verra plus loin, constitue un des travaux les plus essentiels de la culture du riz dans les plaines basses.

Continuant sa description, M. Guillaume Lejean donne un aperçu assez typique de la manière dont les rajahs du Cachmir comprenaient l'exploitation non pas du riz lui-même mais bien de ceux qui le cultivaient. Voici ce qu'il en dit :

« Veut-on savoir maintenant comment un travail minutieux, pénible et malsain est rétribué au Cachmir ; c'est bien facile. Quand le riz est moissonné, il est amoncelé en meules recouvertes d'épines pour le garder des voleurs et des oiseaux. Puis, viennent les agents du fisc qui contrôlent et enregistrent chaque meule. Après quoi, toutes les meules du même village sont transportées dans un magasin bien clos appartenant au gouvernement, mais la part de chaque paysan est cotée séparément ; le tout est encore vérifié, enregistré, timbré et un cipaye du fisc est préposé à la garde du magasin. Au bout de quatre mois, c'est-à-dire à la chute des neiges, les Zemindars sont invités à battre leur récolte ; après quoi le gouvernement prend les trois quarts du produit et laisse le quart au paysan... Celui-ci se croit privilégié quand il a la permission d'apporter sur son dos, au bazar, la maigre part que l'autorité lui accorde sur sa récolte ; pour le faire, il lui faut une autorisation écrite du Nazim du district. »

Les modes de culture varient naturellement suivant les conditions climatiques

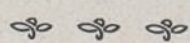


La Culture du riz telle qu'elle est représentée au Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, dans les vitrines offertes par la Maison C. Kamphuyts

de noces. Ce n'est qu'à des époques beaucoup plus récentes que cette culture s'est pratiquée en Italie où elle a pris un développement considérable dans la Lombardie et dans quelques autres provinces basses.

Les riz renommés de la Géorgie et de la Caroline sont de date relativement récente, vers 1700, époque où un brigantin venant de Madagascar relâcha dans le port de Charlestown. Le capitaine du navire remit quelques grains à un colon nommé Woodward qui, dès le début, obtint une fort belle récolte. La plante se répandit bientôt dans toute la province et, depuis lors, à la suite de perfectionnements successifs, le riz de la Caroline a acquis une telle renommée qu'on l'a exporté en Italie, en Espagne, dans les îles asiatiques et même dans les Indes où les variétés les plus fines proviennent de semences d'Amérique.

La guerre de Sécession a porté un coup fatal à cette culture par suite de l'abolition de l'esclavage et l'importation du riz de la Caroline a complètement cessé, les récoltes étant insuffisantes pour assurer la seule consommation des Américains.



Il n'y a pas lieu de s'égayer ici dans la nomenclature des multiples espèces de riz

le *riz ordinaire*, le *riz de montagne* et le *riz moite*.

Les espèces des trois premières catégories sont des plantes marécageuses, seuls les riz moites s'accommodent également de la sécheresse et de l'humidité. Le riz précoc qui mûrit en quatre mois se cultive surtout aux Indes, en Chine et au Japon ; à cette variété appartiennent également les riz de la Caroline et de Java. Le riz ordinaire abonde dans la Birmanie, il est semé en juin et se récolte six mois après ; c'est l'espèce donnant les résultats les plus fructueux. Le riz de montagne, très résistant au froid, se cultive aux alentours de la chaîne de l'Himalaya. Il existe aussi des riz sauvages poussant dans des marais déserts sur les côtes du Malabar, et qui offrent un mets assez recherché.

D'une manière générale, et sous la réserve des intempéries pouvant compromettre les récoltes, une rizière, à superficie égale, produit une quantité de nourriture beaucoup plus grande que le champ de blé le plus fertile. Le riz s'accommode de préférence des terrains unis et bas, et les rizières doivent être inondées jusqu'au moment de la récolte ; aussi voit-on, dans les contrées où l'influence des moussons n'assure pas une humidité suffisante, les cultivateurs se

doué d'un grand esprit d'observation, M. Guillaume Lejean, a fait paraître, en 1868, dans le *Tour du Monde*, à la suite d'un voyage d'études dans les Indes, un intéressant article duquel nous détachons les lignes suivantes, ayant trait à la culture du riz dans cette vallée :

« En avril et en mai on met la semence dans des corbeilles, on l'humecte légèrement et on la protège au moyen de couvertures contre l'action de l'air. En quelques jours, le grain germe et est confié à la terre. Celle-ci a été préalablement couverte de deux pieds d'eau, labourée à la charrue et battue. Après avoir reçu la semence, le sol est de nouveau inondé ; en un jour la graine a mordu, et on charrue une seconde fois, afin que le poids de la terre saturée d'eau n'étouffe pas la semence. On continue à labourer avec la charrue plusieurs fois, jusqu'à ce que la paille de riz ait 60 centimètres de haut, et le sol est, par ces divers labours, tenu dans un état satisfaisant d'aération et de saturation. Chacun de ces charruages est précédé d'un amendement composé de fumier d'étable ; le riz est mûr et coupé en octobre. »

Il est évidemment question du riz de

(1) Voir de Bézaure : *Le fleuve Bleu*, p. 267. Plon et C^e. 1879.

des diverses contrées productrices du riz ; ainsi, en Birmanie, où l'on distingue trois saisons dont l'une très pluvieuse (de mai à fin d'octobre), on ne fait qu'une seule récolte annuelle tandis que dans les Indes, on la renouvelle jusqu'à trois fois par an. L'abondance des pluies, durant la saison d'été, transformant les régions des rizières de la Birmanie en un véritable lac, rend inutile toute irrigation artificielle ; voici comment on procède :

Vers la fin de mai, lorsque le sol est détrempé, on laboure au moyen de longs râteaux de bois, les champs destinés à recevoir les plants de riz, afin d'enlever les herbes et les racines. La semence, qu'on nomme : *paddi* est mise en terre en juin, après les grandes pluies, sur des terrains plus élevés, formant une sorte de pépinière. Quand les jeunes plants ont atteint une hauteur d'environ 45 centimètres, on les retire du sol avec leurs racines et on les transporte avec des barques sur les champs labourés et prêts à les recevoir. Cette transplantation qui s'opère en septembre nécessite un travail pénible et désagréable, le corps courbé en avant, les pieds dans l'eau ou dans la fange jusqu'aux chevilles ; aussi les travailleurs s'aident-ils généralement d'un bambou fourchu pour atténuer leur fatigue.



"De Jonge Kuiper"
Le premier moulin à vent
exploité par M. C. Kamphuys
(Origine de la Maison)

A ce moment, les pays de rizières offrent un aspect incomparable; de vastes champs d'émeraude s'étendent à perte de vue sous les yeux charmés du spectateur; les bœufs bossus, aux cornes aiguës et recourbées, à l'œil sournois et sauvage paissent çà et là dans les parties sèches de la plaine immense. Mais bientôt sonne l'heure de la récolte; elle commence vers la mi-décembre et dure jusque vers la fin de janvier. On fauche les plants en ayant soin de ne couper que la partie supérieure du chaume et de l'épi, puis on brûle la paille dont les cendres serviront d'engrais pour la saison prochaine.

La récolte, étendue sur des aires d'argile durci est ensuite piétinée par des bœufs pour briser les épis; parfois ce travail est fait à bras d'hommes, puis il ne reste plus qu'à séparer le grain de la balle soit au moyen de moulins à vanner soit par des procédés plus rudimentaires, et le *paddi* est prêt à être expédié au marché d'où on l'entasse dans des granges de bambous et d'argile élevées sur pilotis, à l'abri des inondations.

L'exportation du riz bat son plein depuis le mois de janvier jusqu'à la fin de mai; durant cette période les ports de la Birmanie, Rangoon, Bassein, Moulmein, Akiab, présentent une animation extraordinaire; les cours d'eau, les criques, les arroyaux sont couverts de jonques et de sampans actionnés par des godilles que les bateliers manœuvrent avec une habileté surprenante; ils circulent en tous sens, transportant la précieuse denrée; des chaloupes à vapeur, des barques aux formes bizarres sillonnent les rivières donnant passage aux courtiers et aux commerçants allant traiter

avec les propriétaires du *paddi* pour l'achat des récoltes; de nombreux moulins à vapeur ne cessent de fonctionner jour et nuit, préparant le grain mondé ou bien le riz de cargo, composé de quatre parties mondées et d'une non mondée, pour éviter les échauffements en cours de transport.

Aux abords de ces ports et jusqu'à des centaines de milles au large, la surface des eaux disparaît sous une couche épaisse d'enveloppes de riz provenant des déchets rejetés par les moulins; depuis quelques années, on a eu l'heureuse idée d'utiliser ces résidus comme combustibles pour alimenter les foyers des chaudières.

Au sortir des moulins, le riz est transporté par des pirogues et de petits vapeurs pour le cabotage et par des grands voiliers ou des cargo-boats à destination des pays éloignés.

Si, abandonnant les rives de l'Océan Indien, nous nous reportons vers les îles du Japon à l'époque du douzième mois de l'année, un spectacle non moins pittoresque nous y attend.

Naguère encore, la tradition exigeait que

quand c'est possible et l'on attend la maturité. Les riz précoces mûrissent en 150 jours environ et les riz ordinaires en 200; la récolte se fait au moyen d'une faucille, puis quand les épis sont bien séchés on en enlève les grains avec une sorte de herse présentant l'aspect d'un peigne, les dents en dessus, puis on tamise et l'on vanne et le riz est emballé dans des sacs de paille pour le transport ou l'emmagasinage.

L'importance du trafic du riz en Europe est considérable; voici uneliste mentionnant les quantités importées par les pays suivants: Angleterre, France, Allemagne, Belgique, Suède, Finlande, Italie, Espagne, Autriche et Levant:

Années	Sacs de 100 kilogrammes
1901	8.760.000
1902	10.980.000
1903	8.800.000
1904	11.300.000
1905	10.360.000
1906	10.540.000
1907	10.540.000
1908	11.740.000
1909	11.330.000



Rizerie à vapeur "De Phenix", C. Kamphuys, Zaandam (Hollande) 1900

chaque famille ait terminé, avant la fin de l'année, de piler toute la provision de riz nécessaire aux besoins du ménage jusqu'à la récolte suivante qui a lieu en octobre. Aussi, durant le dernier mois de l'année, les rues des grands centres populaires présentaient-elles une animation extraordinaire; de nombreux pileurs de riz de profession, le pilon sur l'épaule, roulant devant eux leur gros mortier qu'étaient le client et l'ouvrage ne leur manquait guère, car non seulement le riz constitue la nourriture principale de la population, mais il sert également à la fabrication de cette boisson fermentée qu'on nomme le *saki* et dont les Japonais font une grosse consommation.

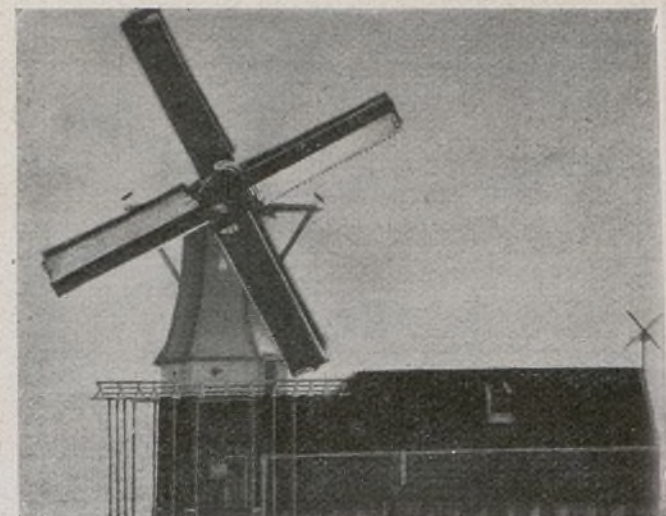
Les procédés de la culture du riz, au Japon, se rapprochent sensiblement de ceux propres à la Birmanie et précédemment décrits. On sème le grain dans des pépinières lorsqu'il a commencé à germer, puis lorsque les plantes ont atteint une hauteur d'environ trente centimètres, on les retire pour les transplanter dans les rizières préalablement bien labourées puis égalisées avec un râteau à bœufs, et sur lesquelles on maintient une couche d'eau de deux à trois centimètres; les boutures sont espacées de trente centimètres environ les unes des autres et bien alignées.

Lorsque les épis commencent à se courber sous le poids des grains, on fait écouler l'eau

C'est à dessein que dans le tableau ci-dessus on a omis de faire figurer la Hollande car ce pays mérite une mention toute spéciale par suite du développement considérable que l'importation du riz y a pris durant ces dernières années. Nous tenons ces renseignements de M. H. A. Odyk, de Zaandam (Hollande), Chevalier du Mérite agricole (le Gouvernement français a honoré M. H. A. Odyk de ce titre, à cause de la manière brillante dont sa maison a présenté son industrie et ses produits à Paris en 1900), le digne successeur de M. C. Kamphuys, fondateur de la maison à laquelle il a su donner une si belle extension. Le tableau suivant met en évidence le total des importations en Hollande, durant ces dernières années, des riz provenant de Rangoon, Bassein, Moulmein, Arracan, Java, Japon, Bengale, Siam, Saïgon, Égypte, Espagne et Amérique:

Années	Sacs de 100 kilogrammes par les 9 rizières	Par la maison C. Kamphuys
1905	2.158.930	213.276
1906	2.290.000	337.164
1907	2.240.000	403.521
1908	2.700.000	419.748
1909	2.950.000	602.110
1910	3.212.743	667.514

Il ressort de la comparaison des tableaux précédents que la Hollande à elle seule



"De Walvisch"
Le second moulin à vent
exploité par M. C. Kamphuys
(Origine de la Maison)

entre pour près du quart dans l'importation totale du riz en Europe.

On peut mesurer le développement de cette branche commerciale, en rappelant les débuts modestes de M. C. Kamphuys, il y a environ soixante ans. Après avoir su donner à une première affaire de denrées coloniales une extension assez considérable, grâce à des qualités de clairvoyance et d'activité remarquables, il la céda afin de pouvoir se consacrer à une industrie alors en pleine prospérité dans le Zaanstreek, — la décortication d'orge. A cette époque (vers 1865), on pouvait compter dans la région 200 à 300 moulins à vent, occupés au dit travail, qui ne fut d'ailleurs pour M. Kamphuys que l'origine d'une grande industrie nouvelle dont il eut le mérite de prévoir le grand avenir. En effet, la décortication du riz, entreprise en proportions d'abord modestes, prit bientôt un développement dont nos photographies, ainsi que les chiffres ci-dessus, donnent une juste idée.

Comme on peut le voir sur la gravure d'ensemble, les Établissements C. Kamphuys comprennent actuellement une suite de quatre importants groupes de bâtiments établis dans l'ordre suivant au bord du canal de Zaandam: La rizerie à vapeur *De Phenix*, le magasin *Zaandam*, le magasin *Czaar Peter* et le magasin *Nederland*, dont la construction s'achève en ce moment.

Ce dernier édifice sera l'un des plus grands bâtis jusqu'à présent pour le magasinage du riz brut.

Sa largeur intérieure sera d'environ 30 mètres, sa longueur de 45 mètres. L'édifice contiendra 5 étages, donnant place à 100.000 sacs de riz, représentant un poids



M. H. A. Odyk
Successeur de M. C. Kamphuys
(Cl. P. Saap, Zaandam)

de dix mi-
dire, que
bourbeux
doivent é-
20.000 mé-
le sol par
et les pi-
de 600,
armé.

Le décl-
de grand
Nederland
machine
chaque sa-
étage des
placent s-
transport
centrale d-
un fourre-
les sacs
inférieurs
siné.

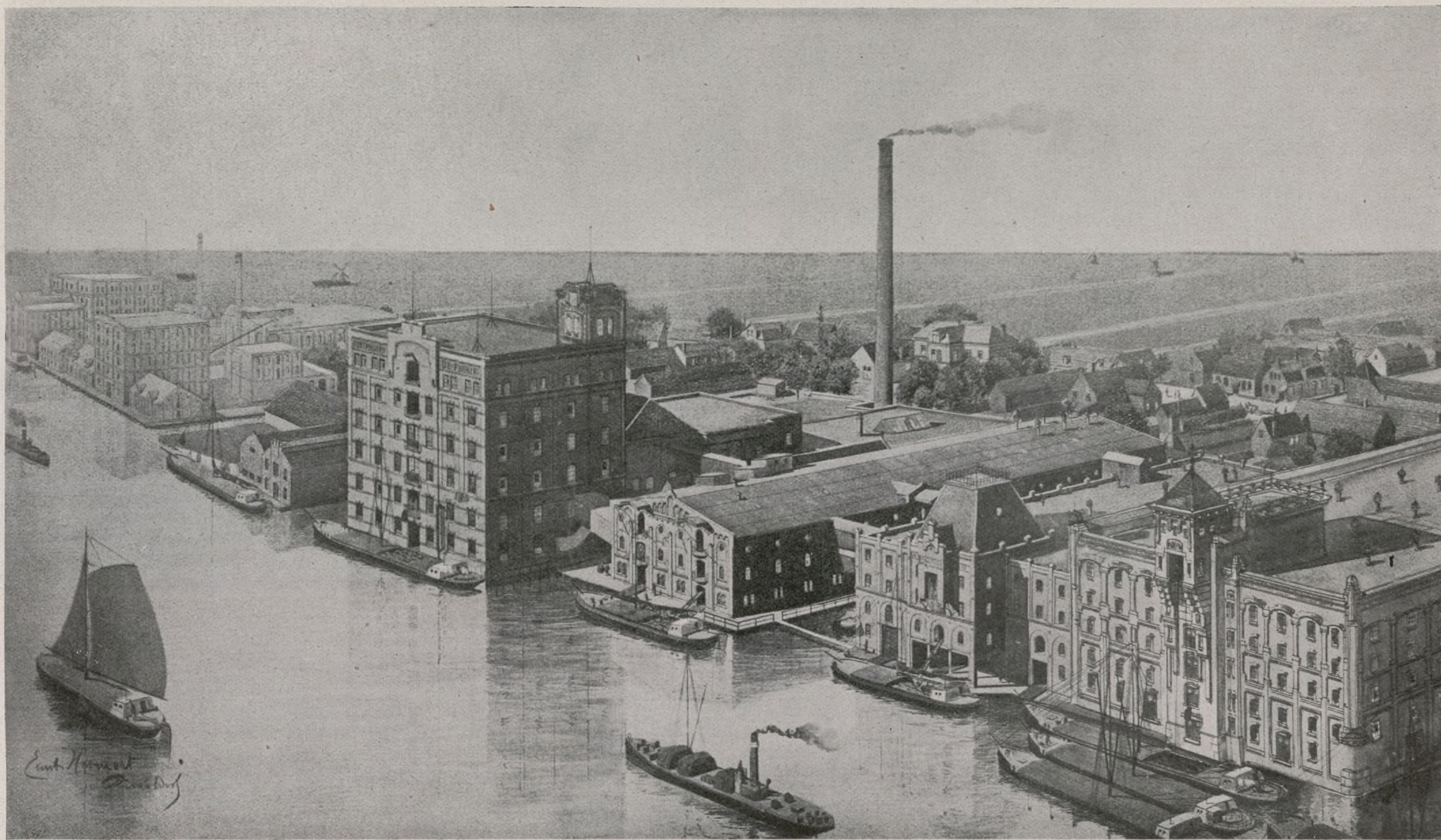
A chaq-
moyen de
leur plac-
lières.

A mesu-
le magasi-
tiqué, les s-
versé dan-
conduits e-
ingénieux
dans les l-
il sera dé-

On peu-
travail de
débarrass-
puretés,
triant le
chinois). L-
loppes vo-
que les gr-
aux meule-



M. C. Kamphuys
fondateur de la Rizerie à vapeur de Zaandam
(Cl. Kuyper)



Rizerie à vapeur "De Phénix"

Magasin "Zaandam"

Magasin "Czaar Peter"

Magasin "Nederland"

Ensemble des Edifices de la Rizerie à vapeur C. Kamphuys, à Zaandam (Hollande), dans leur état actuel (1911)

de dix millions de kilogrammes. Il va sans dire, que pour un tel magasin sur le sol bourbeux du *Zaanstreek* les fondations doivent être extrêmement solides. Environ 20.000 mètres de forts pilotis pressés dans le sol par la vapeur supportent les murailles et les piliers, ces derniers au nombre de 600, tant en fer fondu qu'en béton armé.

Le déchargement du riz brut apporté par de grands chalands devant le magasin *Nederland* s'effectue par le moyen d'une machine à hisser électrique, qui transporte chaque sac jusqu'au cinquième étage. A cet étage des ouvriers reçoivent les sacs et les placent sur un transporteur sans fin. Ce transporteur porte les sacs jusqu'à la partie centrale du cinquième étage; là se trouve un fourreau spiral dans lequel on met les sacs pour les descendre aux étages inférieurs, où le riz doit être emmagasiné.

A chaque étage d'autres ouvriers, au moyen de wagonnets, apportent les sacs à leur place, et en forment des piles régulières.

A mesure que le riz brut se trouvant dans le magasin *Nederland* devra être décortiqué, les sacs seront ouverts et leur contenu versé dans les fourreaux en spirale. Par ces conduits et une suite d'autres transporteurs ingénieux le riz sera amené directement dans les locaux de la rizerie *De Phénix*, où il sera décortiqué, travaillé, glacé, etc.

On peut résumer en quelques mots le travail de la rizerie. Pour commencer, on débarrasse le riz de la poussière et des impuretés, puis on le mène aux machines triant le paddy (les *Paddy-Auslese-Maschinen*). De ces machines les grains en enveloppes vont aux meules de paddy, tandis que les grains sans enveloppes parviennent aux meules de décortication, où ensuite le

riz quittant les meules de paddy est mené également.

L'action lente et prolongée de ces meules différentes écarte peu à peu toutes les gousses et substances étrangères. Le riz nettoyé passe ensuite par des cylindres de triage, d'où les très petits grains (les brisures) sont portés aux magasins.

Les gros grains sont travaillés dans les machines de glaçage pour y acquérir la transparence, l'aspect brillant et la couleur désirés par les acheteurs.

La rizerie C. Kamphuys a toujours figuré avec succès aux grandes Expositions universelles. Des médailles d'or lui ont été décernées à Buenos-Ayres en 1890, à Amster-

dam en 1895, à Paris en 1900. A Londres et à Rome, en 1901, elle obtenait deux Grands Prix.

En parcourant les différents services et ateliers que représentent nos gravures, nous avons été partout émerveillés de la perfection et de l'importance de l'outillage, qui emprunte sa force motrice à une machine Compound, de la force de 1.500 chevaux, fournie par la Société anonyme des anciens Ateliers Van den Kerchove, de Gand (Belgique), et munie des plus récents perfectionnements. Son rendement mécanique dépasse 92 0/0.

On voit que pour cette étude sur le riz et son industrie, nous ne pouvions nous adresser à une source de renseignements plus

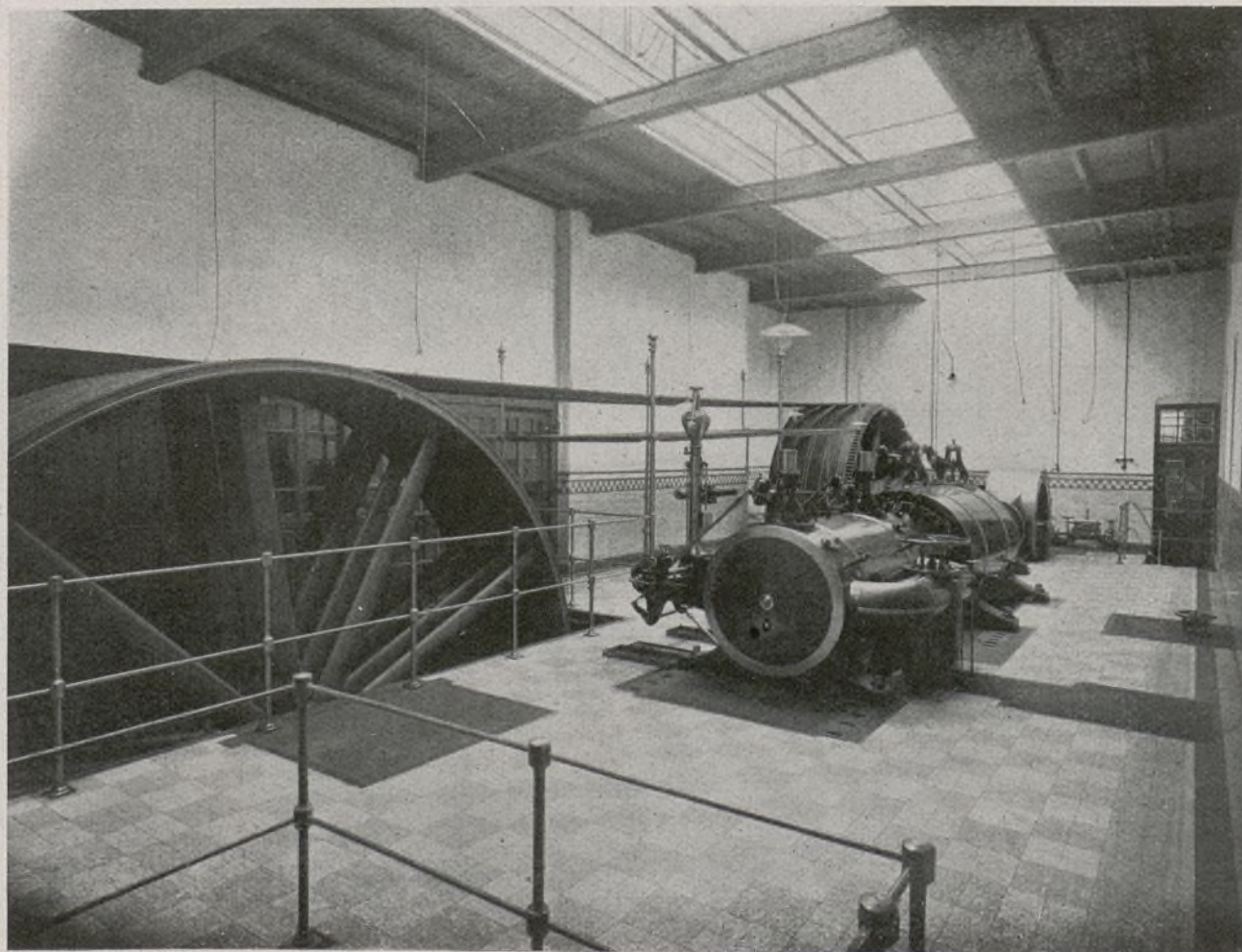
autorisée. Rappelons encore à ce propos que le Conservatoire national des Arts et Métiers de Paris possède sur la culture du riz au Japon, une série de groupes, réunis dans une vitrine, où les principales opérations de la culture du riz sont figurées par des poupées. Cette intéressante œuvre d'art industriel a été offerte aux Arts et Métiers par la maison C. Kamphuys.

Pour nous résumer, ajoutons encore que les beaux résultats que nous avons exposés plus haut, fruits d'une gestion attentive et avisée, proviennent aussi en partie, du développement considérable de la consommation du riz partout. Le riz, en effet, riche en fécule et en albumine, offre à prix égal une substance alimentaire très supérieure aux autres denrées, telles que le pain ou les pommes de terre et, à l'appui de cette assertion, on peut citer l'exemple des coolies chinois se nourrissant d'un kilogramme de riz par jour, et effectuant pendant des quinze et seize heures consécutives, de pénibles travaux qui mettraient sur le flanc un vigoureux Européen, même nourri des viandes les plus substantielles.

Considérons il y a quelques siècles comme une denrée de luxe, le riz a pris depuis lors une place importante dans l'alimentation européenne. Non seulement on le consomme en nature, mais sa farine se mélange à celle du froment et produit un excellent pain, à la croûte dorée, léger et agréable au goût.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, l'importation en Angleterre a centuplé, et nous venons de voir, en Hollande, son accroissement constant.

L'on peut donc prévoir que le commerce du riz en Europe se développera de plus en plus et finira par occuper la première place dans les échanges commerciaux du monde entier.



La Salle de Force motrice avec la nouvelle machine à vapeur de 1500 chevaux

Le Lloyd Royal Hollandais

ET SES NOUVEAUX PAQUEBOTS

Le Lloyd Royal Hollandais, qui exploite un service de vapeurs rapides entre l'Europe et l'Amérique du Sud, a récemment fait construire une série de paquebots de



Le Pont-promenade du "Zeelandia"

luxe destinés spécialement au trafic des passagers de cabine; en y comprenant les nouvelles unités, la flotte du Lloyd se compose actuellement des vapeurs : *Ams-telland, Rijnland, Zaanland, Delfland, Eemland* et *Maasland*, qui transportent des marchandises seulement et des trois paquebots neufs à deux hélices : *Zeelandia, Frisia* et *Hollandia*, qui transportent des passagers et des marchandises.

Avec ces trois paquebots de luxe, composant la nouvelle série, un service régulier et rapide a été inauguré entre Amsterdam et l'Amérique du Sud, avec escales à Douvres, Boulogne-sur-Mer, la Corogne, Vigo, Lisbonne, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo et Buenos-Aires, et une communication régulière se trouve établie entre les principaux ports de l'Europe, du Brésil et de La Plata.

Les paquebots *Zeelandia, Frisia* et *Hollandia*, de construction très récente (1909-1910), sont par conséquent munis des derniers perfectionnements et réunissent pour le confort et la sécurité des passagers tout ce que le progrès et l'expérience ont pu réaliser jusqu'à ce jour.

Ces paquebots sont entièrement construits en acier et ont reçu la plus haute cote dans le Lloyd's Register; un double fond cellulaire règne sur toute la longueur et la coque est divisée en de nombreux compartiments étanches par des cloisons transversales dont la fermeture automatique et instantanée est contrôlée dès le pont du capitaine, d'après le Système Stone-Lloyd,

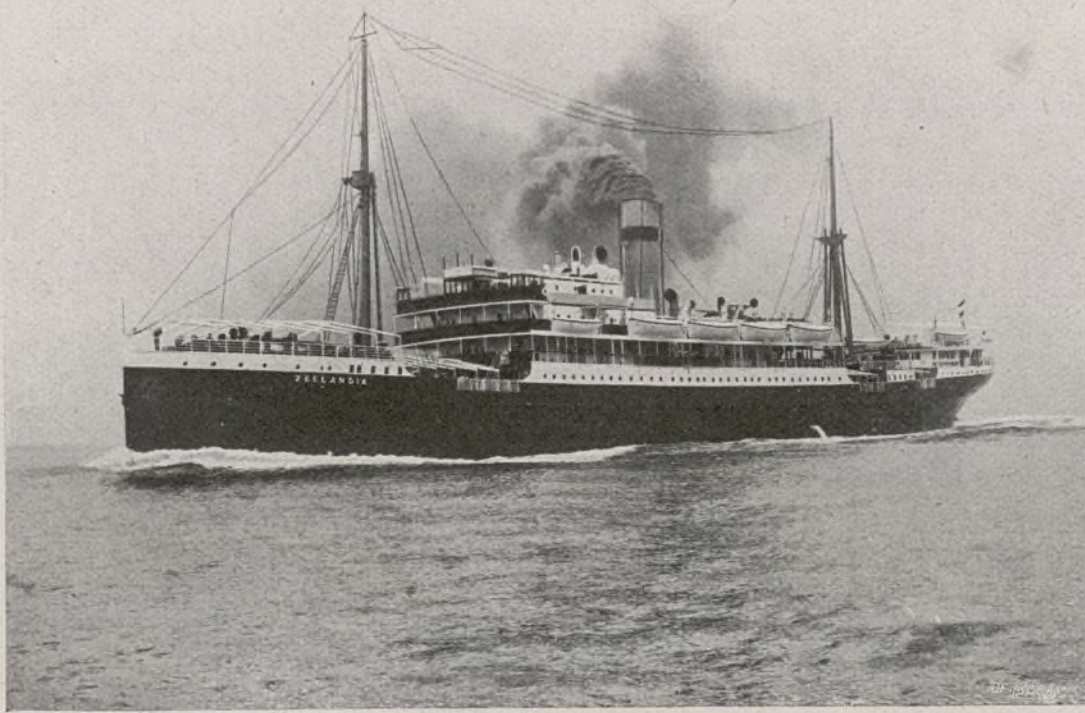
ce qui rend les navires pratiquement insubmersibles.

La propulsion est assurée par deux hélices qu'actionnent deux machines indépendantes, du modèle le plus perfectionné. Au cas où, pour une raison quelconque, il serait nécessaire d'arrêter une des machines, soit par suite d'avarie, soit pour effectuer une vérification des organes qui la composent, l'autre machine pourrait assurer la marche des paquebots à une vitesse supérieure à la moyenne de route des navires de charge ordinaires, ce qui donne un avantage très marqué sur les vapeurs à

simple hélice. Il est également possible de faire gouverner ces paquebots à l'aide des hélices en cas d'avarie au gouvernail. — Outre ces dispositions spéciales, les paquebots *Zeelandia, Frisia* et *Hollandia*

et à bord du *Zeelandia* un nombre de cabines avec salle de bains particulière; l'ameublement se compose de deux lits en bois ou en bronze, d'armoires avec penderie pour les vêtements et compartiments pour le linge, d'un grand canapé, d'une table à écrire à tiroirs, de toilettes du modèle le plus perfectionné, de chaises mobiles et de pliants. Toutes ces cabines ont en outre l'avantage d'être éclairées par de grandes fenêtres rectangulaires donnant sur les ponts de promenade et munies, comme tous les hublots de 1^{re} classe, d'une vitre claire, d'une vitre en verre coloré et, intérieurement, d'une persienne en acajou.

Les cabines ordinaires sont à une ou deux couchettes, très spacieuses, et elles sont toutes munies d'armoires pour les vêtements et pour le linge, de tables à



Le Paquebot "Zeelandia"

sont tous munis des appareils de télégraphie Marconi et d'appareils signalétiques sous-marins, de sorte qu'au point de vue de la sécurité des passagers rien n'a été omis de ce que la science et les dernières inventions offrent de pratique.

Les aménagements pour les passagers de 1^{re} classe ont été conçus avec autant de bon goût que de luxe et réalisent le plus agréable confort — et le plus complet — pour les passagers. Les cabines sont de dimensions inusitées tant par la surface que la hauteur; chaque cabine est éclairée par un ou deux hublots du plus grand modèle, assurant une ventilation parfaite, condition indispensable dans les régions chaudes. Il y a sur les trois paquebots des appartements de luxe, composés de salon, chambre à coucher et salle de bains,

écrire à tiroirs, de toilettes du modèle le plus perfectionné, de chaises mobiles et de pliants. Un nombre considérable des cabines ordinaires sont munies d'un divan.

Les salles à manger, les fumoirs et les salons, tous meublés et lambrissés en des bois rares, ainsi que les ponts-promenades, entièrement couverts et très spacieux, offrent aux passagers tous les agréments et avantages désirables.

La cuisine, faite à la française, est confiée aux soins d'un maître d'hôtel très compétent, ce qui a déjà valu aux nouveaux paquebots une réputation exceptionnellement favorable.

Toutes les autres installations, salles de bains, etc., sont des plus modernes et offrent aux passagers tous les raffinements qu'ils sont habitués à trouver dans les plus grands hôtels.

Les vues reproduites ci-contre et empruntées aux paquebots *Zeelandia* et *Hollandia* donnent une faible idée du luxe et du confort réalisés dans les



Le Salon du "Zeelandia"

aménagements de la première classe.

La classe intermédiaire a aussi été très soigneusement étudiée et les passagers y trouveront tout le confort désiré.

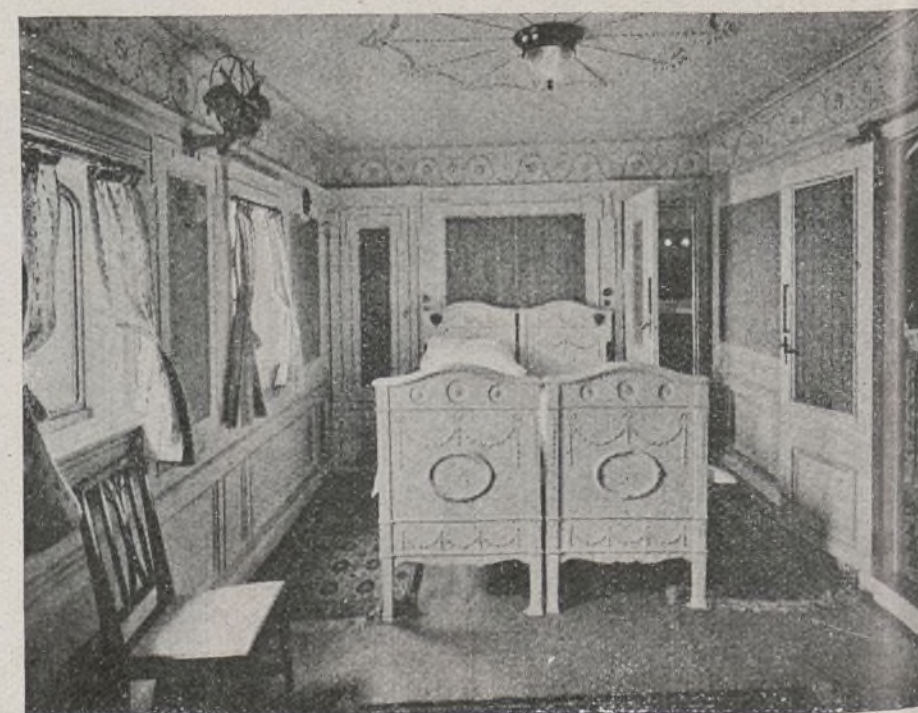
Les cabines sont d'amples dimensions, à deux ou à quatre couchettes avec toilettes sanitaires, etc.; une salle à manger parfaitement meublée et ventilée, ainsi qu'un pont-promenade réservé exclusivement aux passagers de la classe intermédiaire complètent les aménagements de cette classe, où les passagers jouiront des plus larges commodités pour un prix modéré.

De nombreuses salles de bains sont à la disposition des passagers d'intermédiaire. La cuisine est excellente et recommandée aux soins spéciaux du maître d'hôtel de la première classe.

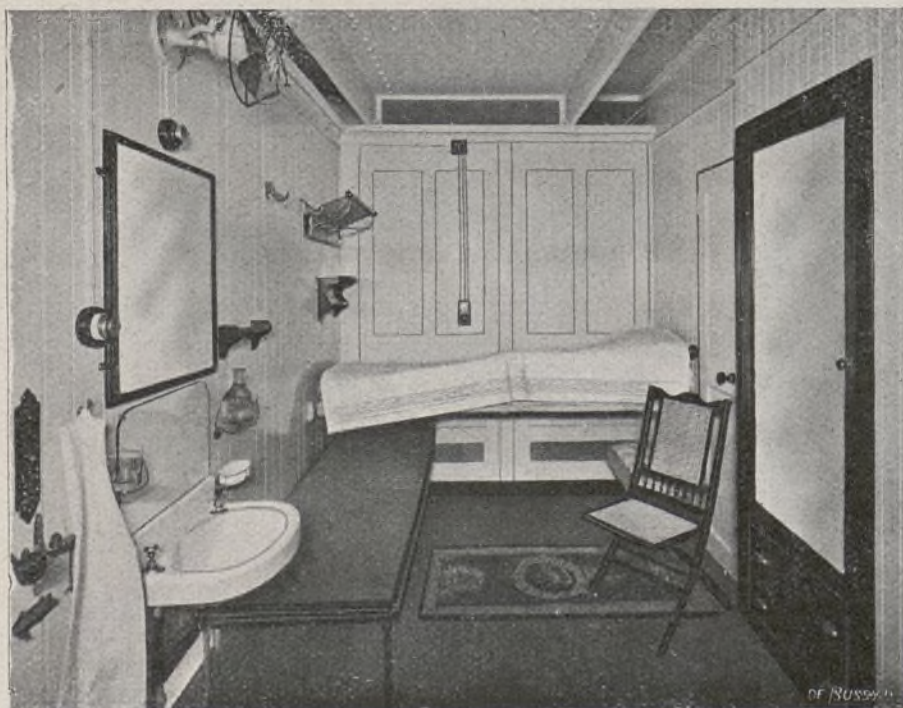
La troisième classe a été l'objet des soins spéciaux des constructeurs, afin d'assurer aux passagers de cette classe le confort auquel ils ont droit. Des appartements sont spécialement réservés aux dames voyageant seules, et au point de vue de la ventilation, des installations sanitaires et des salles de bains, les aménagements de cette classe remplissent les conditions exigées par tous les gouvernements.

La cuisine est très bonne et suffisamment variée, comprenant vin de table à discrétion.

En résumé, les trois nouveaux paquebots du Lloyd Royal Hollandais font honneur à la marine de commerce nationale et peuvent rivaliser à tous les points de vue avec les plus beaux paquebots du monde.



Appartement de luxe à bord du paquebot "Zeelandia"



Cabine de 1^{re} classe à bord du paquebot "Hollandia"



Canapé - Bibliothèque



Ameublement d'un Salon-Bibliothèque

LE MEUBLE HOLLANDAIS

La Maison Pool, de Harlem

La faveur avec laquelle ont été accueillies en France depuis quelques années, ou pour être plus exact, depuis l'Exposition universelle de 1900, les productions de l'art décoratif hollandais, le succès qu'elles ont remporté chez nous auprès de tous ceux — et ils sont plus nombreux qu'on ne croit ! — qui, animés du souci de parer agréablement et originalement leur demeure, se sont enfin rendu compte que les meubles et les objets usuels anciens ou de style ancien, ne pouvaient plus correspondre aux nécessités, aux besoins, aux conditions de la vie contemporaine, cette faveur, ce succès sont si grands qu'il paraîtra peut-être inutile, au premier abord, de consacrer dans un journal qui est, comme celui-ci, l'organe de tous les gens de goût, une étude spéciale aux mobiliers, aux objets d'art usuel, aux ensembles décoratifs d'une maison aussi connue que la maison Pool, de Harlem.

Quel est, en effet, le Parisien... ou la Parisienne, qui ne s'est maintes fois arrêté devant les vitrines du n° 15 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré où sont sans cesse exposées tant de créations charmantes sorties des ateliers de la ville des tulipes, de la patrie de Franz Hals ? Ces meubles, ces sièges, ces tapis, ces étoffes décoratives, ces pièces de céramique et de cuivre, de lignes si franches, de colorations si sympathiques, exercent un attrait irrésistible sur le public français ; c'est là un fait certain, dont il n'est point superflu de chercher les causes.

Et d'abord, ils comblent une lacune que nos décorateurs français ne se sont pas souciés de combler eux-mêmes ; ils sont faits pour tout le monde, ils sont à la portée de tout le monde ; ce sont des choses d'usage courant et qui ont encore le grand avantage, malgré leur originalité, de ne pas être trop marquées de caractère, de ne pas être, en un mot, trop empreintes d'exotisme. Le cri général des visiteurs de l'exposition des artistes-décorateurs de Munich au dernier Salon d'Automne fut celui-ci : « Si délicieux que cela soit, jamais une Française ne consentira à vivre dans des pièces ainsi meublées, ainsi décorées ! »

Cette exclamation, que de fois nous l'avons entendue proférer dans les sections d'art décoratif des Salons ! C'est qu'il y a, en vérité, mille et mille choses que l'on éprouve un grand plaisir à admirer dans une exposition et au milieu desquelles cependant, l'on ne voudrait, pour rien au monde, être contraint à passer son existence.

Rien de pareil ici. Ce qui fait le charme et attire la vogue de l'art décoratif hollandais dont la Maison Pool s'honore à juste titre d'avoir été la première à introduire en France les productions, c'est son élégante simplicité, sa sobriété raffinée, sa discrétion ornementale. Je ne sais plus qui a dit que l'on ne se lassait jamais d'une chose simple et logique. Cela est vrai : L'art décoratif hollandais procède d'un sens trop sincère et trop profond de l'intimité, d'une conception de la vie sociale qui par certains points s'accorde trop bien à la nôtre, pour que nous puissions, à l'usage, nous en lasser. L'on ne se fatigue que de ce qui est compliqué, car, en cette matière, toute complication est inutile, superflue, bientôt haïssable.

Ce n'est pas pour rien que les architectes et les décorateurs hollandais d'aujourd'hui, et M. Pool l'un des premiers, ont

rompu catégoriquement avec les traditions de somptueuse lourdeur, de pesante magnificence de ce XVII^e siècle qui a produit dans leur pays tant de belles et fortes œuvres ; ils ont senti qu'en suivant cette voie, ils n'aboutiraient à rien, à rien de vraiment moderne, du moins. L'on ne vit plus, à ce début du XX^e siècle, ni chez eux, ni chez nous, de la façon que l'on vivait il y a deux cents ans. L'art était fait alors pour une élite ; il doit être fait, à notre époque, pour tous, ou du moins, pour la majorité. Les bahuts, les armoires, les tables, les sièges, de bois sculpté et splendidement sculpté que l'on peut voir au Rijks-Museum d'Amsterdam, les mobiliers seigneuriaux qui sont exposés au rez-de-chaussée du musée moderne d'Amsterdam, sont, sans aucun doute, des spécimens admirables de l'art décoratif hollandais, lors de l'apogée de la Hollande ; mais ce n'est point là que, pour créer un style nouveau, les architectes et les décorateurs

contemporains devaient aller chercher les sources de leur inspiration.

Rappelez-vous, si vous avez voyagé dans leur délicieux pays, la quiétude souriante, la claire netteté, l'aspect confortable des petites villes et des villages hollandais, les rues pavées de briques roses,

les maisons peintes de couleurs chantantes, les petits jardins aux arbres taillés, les ponts de bois jetés sur les canaux, toute cette précision, toute cette simplicité, je dirai même, toute cette naïveté ; partout on sent régner le goût du bien-être, l'amour du chez soi, l'ordre et la propreté poussés jusqu'à leurs extrêmes limites ; tout reluit ; tout est à sa place ; il y a toujours tout ce qu'il faut, tout ce qui est susceptible d'accroître les agréments de la vie intime. C'est là que les architectes et les décorateurs hollandais, désireux de renouveler les arts usuels de leur pays sont venus s'inspirer ; leur art est un retour à l'art populaire, dans le sens le plus noble et le plus délicat de ce mot dont on a fait depuis quelque temps un si mauvais usage ; leur art est tout d'harmonie, de logique, de simplification, d'appropriation stricte des formes à la destination de chaque objet. L'on avait trop oublié, durant trop longtemps, qu'une table est une table et une chaise une chaise, un buffet un buffet, une armoire une armoire et que les formes essentielles d'un meuble, d'une lampe, d'une tasse, d'une bouilloire, avant d'être couvertes d'ornements doivent exister *architecturalement*, c'est-à-dire être conçues pour jouer, avant tout, leur rôle particulier, leur rôle utilitaire. En dehors de l'observation de ces principes fondamentaux, il ne peut exister, pensent-ils justement, que désordre, erreur et mensonge.

Qu'on ne les accuse pas de se montrer trop intransigeants, trop catégoriques dans l'affirmation de leurs principes et dans l'application de ces principes. Les meubles et les objets usuels sortis de leurs mains ne sont point ce que nous appelons chez nous des choses de parade ; ce sont des choses d'usage courant ; elles doivent donc être, avant tout, par-dessus tout, pratiques. Or, l'on peut presque affirmer que dans la plupart des cas, du moment qu'un meuble, un objet usuel est vraiment pratique, remplit bien sa fonction, il y a mille chances contre une pour qu'il soit beau, beau de cette beauté particulière qui nous fait admirer, comme de pures et parfaites œuvres d'art, le vase, la coupe, le bol d'un potier grec ou



Armoire-Bibliothèque

d'un potier japonais, l'étain et le cuivre qu'a modelé un artisan loyal, toute question d'ornementation et de décoration laissée de côté.

Je découvre des qualités de cet ordre dans les créations d'un architecte-décorateur comme M. Pool. Il ne vise jamais à l'effet, il n'a jamais d'autre but que l'utilité immédiate, il ne conçoit pas un objet usuel en dehors de l'usage précis auquel il est destiné, et c'est sa destination même qui lui impose ses formes particulières, ses proportions; pour chaque objet il n'est, après tout, depuis que l'emploi en est courant, qu'un nombre limité de formes et de proportions possibles, et si l'on s'en éloigne, et si l'on veut s'en affranchir, l'on

tombe dans l'incohérence, le fantastique et l'excentrique. Qu'une table soit avant tout une table, et un buffet un buffet, voilà l'essentiel. L'architecture d'un meuble n'échappe à aucune des lois qui régissent l'architecture d'une maison. La première originalité de l'un comme de l'autre, c'est de satisfaire entièrement à tout ce que l'on attend du meuble et de la maison. Rien de plus élémentaire, dira-t-on. Sans doute; ce qui n'empêche pas que les meubles qui sont de vrais meubles, et les maisons qui sont de vraies maisons, ne soient pas aussi fréquents qu'on pourrait le croire. Les constructeurs de meubles, tout comme les constructeurs de maisons, se soucient généralement beaucoup plus d'ornementation que de logique,

et quand ils ont paré un buffet ou un édifice d'une façade richement historiée, il semble que leur tâche soit remplie.

Voilà un reproche que l'on ne pourrait adresser sans injustice aux décorateurs hollandais de l'École contemporaine; l'on serait plutôt tenté d'abord de leur adresser le reproche contraire, mais en examinant attentivement leurs productions, l'on s'aperçoit bientôt que leur sobriété n'est pas plus de la sécheresse que leur simplicité de l'austérité. Les ornements dont ils décorent leurs meubles, suffisent, — si discrets soient-ils, — par le raffinement avec lequel on les sent mis en la place qu'ils occupent, à enlever à l'ensemble ce que l'on prendrait, peut-être, étant donné le goût

exagéré et traditionnel de la surcharge qui est celui de la plupart des gens, pour de la froideur. Le motif décoratif joue bien ici, à proprement parler, le rôle du mot « mis en sa place » de Boileau. Point d'excès, d'ailleurs, d'aucune sorte dans les meubles, dans les objets usuels; peu de moulures, des arêtes vives, des panneaux strictement et nettement définis, et toujours, partout, la construction reste visible, l'architecture apparente. Ce sont des choses loyales et probes, faites de bons matériaux, selon les règles les plus simples du métier; et cela, par ce temps de complications à outrance, repose et détend. L'on a plaisir à vivre parmi ces lignes qui s'équilibrent normalement, sainement, qui remplissent bien leur

office; je le répète, ce ne sont point là de ces meubles qui étonnent le regard; ce sont des meubles dont il est agréable de se servir et, par suite, dont on ne se lasse point.

Puis, il est curieux de remarquer comme ils sont susceptibles de se bien accorder avec certains meubles anciens, dont il est bien peu de gens en France qui ne possèdent quelques-uns; et cela est fort important, car, quelque désir que l'on ait de s'entourer de meubles modernes, n'est-il pas naturel que l'on hésite pour le faire, à se séparer de ces chers meubles d'autrefois, où habite un peu de nous-mêmes, de notre passé, de nos souvenirs. J'ai vu des intérieurs décorés par M. Pool, dont l'effet était char-

mant, à cause de cette fusion harmonieuse d'éléments disparates en eux-mêmes, et qui se combinaient cependant de la plus agréable manière: parce que même les meubles hollandais modernes et meubles français anciens réunissaient les qualités de belle matière, de lignes sobres et rationnelles, qui constituent la vie et le charme des choses utiles. Ce qui montre que les meubles hollandais ne manquent point de ce que l'on appelle le style.

La maison Pool possède des succursales pour la vente à Amsterdam, *Rokin, 10*; Rotterdam, *Wijnhaven, 110*; S-Gravenhage, *Kneuterdijs, 20*; Paris, *rue du Faubourg-Saint-Honoré, 15*.

T. D.



Vue d'une partie des Magasins de la Maison Pool, à Paris (15, Rue du Faubourg-Saint-Honoré)



Spécimens de meubles et petits meubles de la maison Pool

épète,
int là
es qui
gard;
meu-
il est
e se
suite,
e lasse

st cu-
emar-
e ils
otibles
accor-
rtains
ciens,
bien
s en
e pos-
ques-
a est
at, car,
r que
s'en-
eubles
n'est-il
que
pour
sépa-
chers
l'autre-
ite un
us-mê-
re pas-
souve-
u des
lécorés
l, dont
char-
onieuse
et qui
plus
ent les
neubles
lités de
ration-
me des
s meu-
de ce

ursales
in, 10;
enhage,
bourg-

D.

est la nourriture par excellence des estomacs délicats, le vade-mecum des convalescents, le sauveur des jeunes enfants. C'est



La Fabrique de Cacao Benschop, à Bussum, près d'Amsterdam.

L'Importation du Cacao et son Industrie en Hollande

La Société Benschop

Au cours de son voyage en Hollande, en 1735, le célèbre naturaliste Linné goûta pour la première fois aux produits de l'amande du cacaoyer.

Quelque banal que semble ce petit fait, quelque peu digne qu'il paraisse d'appartenir à l'histoire, il se rattache néanmoins à un bouleversement général, universel, dans l'alimentation des hommes et à la naissance d'une industrie, source de richesses, qu'on ne pouvait soupçonner jusqu'à ce jour.

En effet, pour être savant, on n'en est pas moins parfois fin gourmet; Linné fut tellement épris de cette boisson nouvelle pour lui, qu'il la baptisa aussitôt : « Nourriture des Dieux », puis quand il eut à donner un nom scientifique à la famille des cacaoyers, il n'eut qu'à transformer en grec son expression admirative qui devint : *Theobroma*. De là vient le mot « Theobromine », qui désigne un précieux auxiliaire de la thérapeutique.

Le traitement des amandes du cacaoyer remonte, en Hollande, à la fin du XVII^e siècle. Mais de quelle façon primitive et imparfaite! Torréfiées et encore chaudes, elles étaient moulues; leur masse sirupeuse recueillie dans des « formes » se durcissait en tablettes. Rien, comme on le voit, qui puisse rappeler, même de loin, le fin et exquis cacao d'aujourd'hui! Ce que l'on obtenait ainsi était amer et surtout indigeste par la forte proportion des matières grasses qui y étaient contenues.

Aujourd'hui le cacao en poudre impalpable est la nourriture par excellence des estomacs délicats, le vade-mecum des convalescents, le sauveur des jeunes enfants. C'est

que, par une fabrication de plus en plus perfectionnée il est devenu le plus parfait des aliments réconfortants, sous une dose légère, d'un goût délicieux et d'une digestibilité incomparable. L'industrie est intervenue ici, non seulement pour préparer le produit naturel, pour lui donner une forme commode et pratique, mais bien mieux, pour le compléter, pour développer toutes ses propriétés et ses vertus.

Or, s'il est au monde un nom qui soit synonyme de Cacao, c'est celui de Benschop, le grand industriel dont la marque, dans le monde entier, désigne le cacao le plus pur, le plus aromatique, le meilleur à la santé comme au goût.

Puisque le nom de Benschop est venu sous notre plume, nous le prendrons comme exemple de ce que peut arriver à donner une science raisonnée et pratique dans sa marche incessante vers le progrès.

A Bussum, tout près du chemin de fer qui relie Hilversum à Amsterdam, en communication directe avec la voie ferrée et parmi les ombrages d'un beau parc, s'élèvent les bâtiments majestueux de la fabrique de Cacao Benschop. Elle est de fondation relativement récente : elle ne date que de 1835. Il ne lui a fallu qu'un peu plus d'un demi-siècle pour devenir le plus grand centre de production de la Hollande. Elle n'occupe pas moins de 1.200 ouvriers; elle expédie 15.000 kilos de cacao par jour, dont la France, à elle seule, consomme largement un quart!

Nous quittons le bureau central d'où un guide, courtoisement mis à notre disposition, nous conduit vers les ateliers, parmi la lourde trépidation des machines, les

bruits secs et les ronflements de la scierie, de la menuiserie, de la tonnellerie, à travers de hautes piles de bois en réserve, de caisses et de barils prêts pour l'expédition. Chemin faisant, on nous fournit sur la production quotidienne et sur l'organisation générale de la fabrique des renseignements pleins d'intérêt qui nous initient déjà à la vie de cette ruche toute emplie de rumeurs et de parfums.

Des grands hangars où sont entassés les sacs de cacao, les graines, après avoir été triées par des mains laborieuses et des machines rapides, s'en vont à l'atelier de torréfaction où elles sont soumises à l'action de cylindres tournants chauffés au gaz et continuellement en mouvement. Après la torréfaction, les graines sont mises à refroidir sur des tables de pierre d'où montent des vapeurs aromatiques. Puis elles sont concassées et débarrassées des pelures à l'aide de machines à ventilateurs, ingénieuses et simples, après quoi elles sont broyées entre les meules des moulins jusqu'à formation d'une masse liquide qui s'écoule dans des réservoirs chauffés à la vapeur.

Le cacao ainsi liquéfié est soumis à l'action de puissantes presses hydrauliques, et en partie débarrassé de son beurre qui s'écoule, en petits jets d'un jaune foncé, dans des bassins en cuivre.

La masse dure et compacte qui reste dans les presses est alors broyée par des meules en granit qui la réduisent en une poudre fine, bientôt tamisée délicatement dans des blutoirs en linon de soie.

Mais quand on a assisté à cette longue série d'opérations variées, et, disons-le,

souvent impressionnantes par la puissance et la perfection des machines aussi bien que par l'énormité du rendement qu'elles fournissent, il reste encore à visiter bien des parties intéressantes dans l'usine de Bussum. C'est d'abord le laboratoire où sont examinées et analysées les différentes variétés de cacao, où l'on étudie les mélanges qui donneront le produit de plus en plus savoureux, etc... Ailleurs, la scierie, les ateliers de menuiserie et de tonnellerie, la ferblanterie où les boîtes sont fabriquées en toutes sortes de formes grandes ou petites, rondes ou carrées, par des machines-outils qui coupent, emboutissent, soudent. Dans le voisinage, c'est encore l'imprimerie, l'atelier de vernissage, — car rien ne se fait hors de la fabrique, qui suffit elle-même à tous ses besoins.

Il faut parcourir aussi les salles de machines, la station électrique pour la force et l'éclairage, l'usine qui fournit le gaz nécessaire au chauffage des torréfacteurs et de certains autres appareils, — enfin la laiterie qui subvient à la fabrication du chocolat au lait, les écuries du service de transport, les puissantes sources d'eau potable qui assurent la propreté et la pureté de toutes les opérations.

La Société Benschop possède aussi à Clèves (Allemagne) et à Vienne des usines qui, pour n'avoir pas l'importance de celles de Hollande, n'en concourent pas moins largement à l'approvisionnement en cacao de chacun de ces deux pays. La fabrique de Vienne compte au point de vue architectural parmi les plus belles constructions industrielles de l'Autriche.

La place prise aujourd'hui par le cacao dans l'hygiène alimentaire est considérable, nous ne saurions trop le répéter; par ses propriétés nutritives, son parfum exquis et son agréable saveur, le cacao convient à tout et à tous, aux satisfactions de l'appétit comme aux plaisirs de la gourmandise, — au vieillard comme à l'enfant.

En voyant dans les Usines de la Maison Bensdorp toute la suite des opérations que subit la noix de cacao, l'amande du cacaoyer, on se demande quel aliment plus ou moins amer pouvaient bien obtenir les Indiens par un simple écrasement entre deux pierres, de même le broyage dans les moulins à cacao, dont on peut encore rencontrer de pittoresques vestiges ?

Aussi quelle reconnaissance doivent éprouver les Hollandais envers les savants et les laborieux qui ont consacré leur temps et leur intelligence, nous pourrions dire leur génie spécial et inspiré, à tirer de cette petite noix, jadis à peine connue de quelques sauvages, une industrie féconde de richesses et bienfaitrice à tous les points de vue !

Et il est curieux de constater à cet effet que, bien qu'ils aient été des premiers en Europe, après les Espagnols et les Portugais, à connaître les divers usages auxquels se prêtaient les amandes du cacaoyer, les Hollandais n'en ignorèrent pas moins, pendant un certain temps, la valeur de leurs prises. Il était fréquent de les voir jeter avec mépris à la mer toute cette marchandise qu'ils appelaient par dérision en mauvais espagnol « Cacara de Carnero », — crottes de brebis... Il est assez curieux de retrouver ainsi, à trois siècles de distance, pareille désignation.

La France fut initiée plus tard aux pré-

temps nous montrent dans les « moulins à cacao » à quelle simplicité le travail était encore borné au commencement du XIX^e siècle. Pour que cette industrie pût enfin prendre tout son essor, il fallait que la science trouvât la solution d'un problème qui ne laissait pas que de préoccuper les fabricants avisés, la séparation des matières grasses contenues dans l'amande du cacaoyer, solution sans laquelle il était impossible d'aborder dans toute la variété qu'ils devaient comporter, la fabrication des articles raffinés. Ce résultat si attendu et qui avait provoqué tant de recherches, tant d'études de la part des chimistes et des techniciens, ne fut atteint que vers 1830.

Cinq ans après, M. Bensdorp, entreprenant la fabrication du cacao en poudre, jetait les bases, d'abord modestes, de cette industrie appelée à de si brillantes destinées : il lui appartenait d'arriver au summum de la perfection. Grâce à une fabrication chaque jour améliorée dans ses procédés, dans son matériel mécanique, et même dans ses matières premières, l'idéal rêvé fut complètement réalisé : rien de meilleur, rien de mieux ne peut être livré à la consommation.

L'accueil enthousiaste qui fut fait en son propre pays à cette nouvelle marque, la vogue mondiale qu'elle acquit bientôt sont les preuves manifestes de l'excellence de cette poudre préparée si pure et de telle sorte que son arôme se développe au plus haut degré quand on la fait dissoudre soit dans l'eau bouillante, soit dans le lait, en remuant simplement.

Noterons-nous en passant quelques chiffres sur les fabriques hollandaises tra-

Les Entrepôts en Hollande

Naamlooze Vennootschap Blaauwhoedenveem

Lorsque le voyageur venu de l'étranger arrive à Amsterdam, les premiers bâtiments qui s'offrent à sa vue sont deux vastes magasins aux proportions colossales, dont les solives de faitage portent ces mots : *Naamlooze Vennootschap Blaauwhoedenveem*, — que nous traduisons pour le lecteur français : *Société Anonyme des Entrepôts Blaauwhoeden* à Amsterdam, Rotterdam et Anvers.

C'est là une raison sociale qu'il rencontrera fréquemment par la suite sur d'importantes maisons de commerce, en pénétrant dans les quartiers les plus actifs de la ville, en faisant l'inévitable promenade sur le Port.

Ailleurs, d'autres inscriptions se terminant en *veem* qu'il verra dans différents quartiers finiront par intriguer le nouveau venu, qui se demandera non seulement quelle est la signification de ce terme, mais pourquoi et comment il est arrivé à figurer dans tant de firmes commerciales.

Pour répondre à ces questions, il est indispensable que nous tournions nos regards en arrière, et que, quittant pour un instant l'Amsterdam moderne, nous remontions jusqu'aux années lointaines du moyen âge, à l'époque où fleurissait la Hanse, puissante alliance commerciale formée entre les grandes cités commerçantes de la mer du Nord et de la Baltique.

Alors, toute industrie, toute branche de production ou de commerce, aussi bien en Allemagne que dans les Pays-Bas, unissait ses membres en corporations, dont chacune avait son protecteur, — un saint, — et son maître ou président, appelé *Deken*. Parmi ces nombreuses associations, prospérait celle des *Waagdragers* ou *peseurs jurés* qui avaient le droit exclusif de peser au poids public toutes les marchandises entrant ou sortant de la ville.

Les *Waagdragers* exercèrent leur privilège pendant de longues années, rendant des services considérables au commerce de la ville alors en plein développement, et grâce à la manière dont ils s'acquittaient de leurs fonctions, Amsterdam acquit bientôt une renommée d'intégrité commerciale qui n'était pas sans contraste avec celle d'autres cités où l'on montrait au point de vue du poids exact, une conscience quelquefois plus élastique.

Par la suite, il se forma à l'intérieur de la corporation un certain nombre de groupes, on *veemen*, qui se partagèrent le transport des différentes catégories de marchandises, chaque *veem*, ou groupe, ayant son monopole; et pour se distinguer entre eux, les membres employèrent des distinctions extérieures, la plupart dans la forme et la couleur de leur couvre-chef. C'est dès lors qu'on voit apparaître dans les chroniques ces appellations pittoresques de *Blaauwhoeden veem*, *Bonthoeden veem*, *Klapmutsenveem*, etc., qui s'expliquent lorsqu'on connaît la signification des mots *hoed* (chapeau), *muts* (bonnet), etc.

Ainsi s'organisèrent peu à peu ces Sociétés qui, pendant des siècles, résistèrent aux bouleversements apportés par les guerres et les transformations commerciales, grâce à leur parfaite organisation, toujours maintenue en rapport avec les services qu'on en attendait.

Plus tard, les anciens *veemen* se transformèrent en Sociétés de peseurs du Poids

public, qui continuèrent à s'occuper du chargement, du déchargement et de la prise en dépôt de toutes sortes de marchandises, jusqu'à leur dernière transformation, au siècle dernier, en puissantes Sociétés Anonymes d'expédition et d'entrepôt, telles qu'elles existent actuellement à Amsterdam et à Rotterdam.

C'est à leurs débarcadères que viennent s'amarrer les plus grands navires qui emportent les produits européens et ceux qui apportent les denrées coloniales de toutes sortes. C'est dans leurs immenses docks et entrepôts que ces marchandises viennent s'emmagasiner en attendant leur expédition ou leur utilisation. Il suffit de les voir en pleine activité, avec leur matériel moderne et leur personnel nombreux pour comprendre tout le chemin parcouru depuis l'origine de ce genre d'établissements, et pour apprécier les progrès ininterrompus qu'il a fallu réaliser pour répondre aux nécessités nouvelles imposées par le développement du commerce universel.

Si, après ces explications indispensables, nous revenons maintenant à notre point de départ, nous dirons d'abord que le *Blaauwhoedenveem* (autrement dit *le groupe des chapeaux-bleus*) est le plus ancien établissement du genre, puisqu'il existe depuis trois cents ans, depuis l'année 1616. C'est ce groupe puissant qui s'occupa le premier de l'émission des *warrants*, méthode commerciale qui lui donna une impulsion énorme, et qui ne tarda pas à se répandre dans les entrepôts du monde entier.

Le *Blaauwhoedenveem* prit donc de plus en plus d'importance, et lorsque l'inauguration du Noordzeekanaal vint mettre Amsterdam en communication directe avec la mer, pour répondre à l'extension de ses affaires par des installations en rapport avec les besoins nouveaux, il lui fallut se transformer en une Société Anonyme qui a augmenté son capital social cette année jusqu'à 6.000.000 florins et a, en outre, 1.307.000 florins d'obligations en circulation.

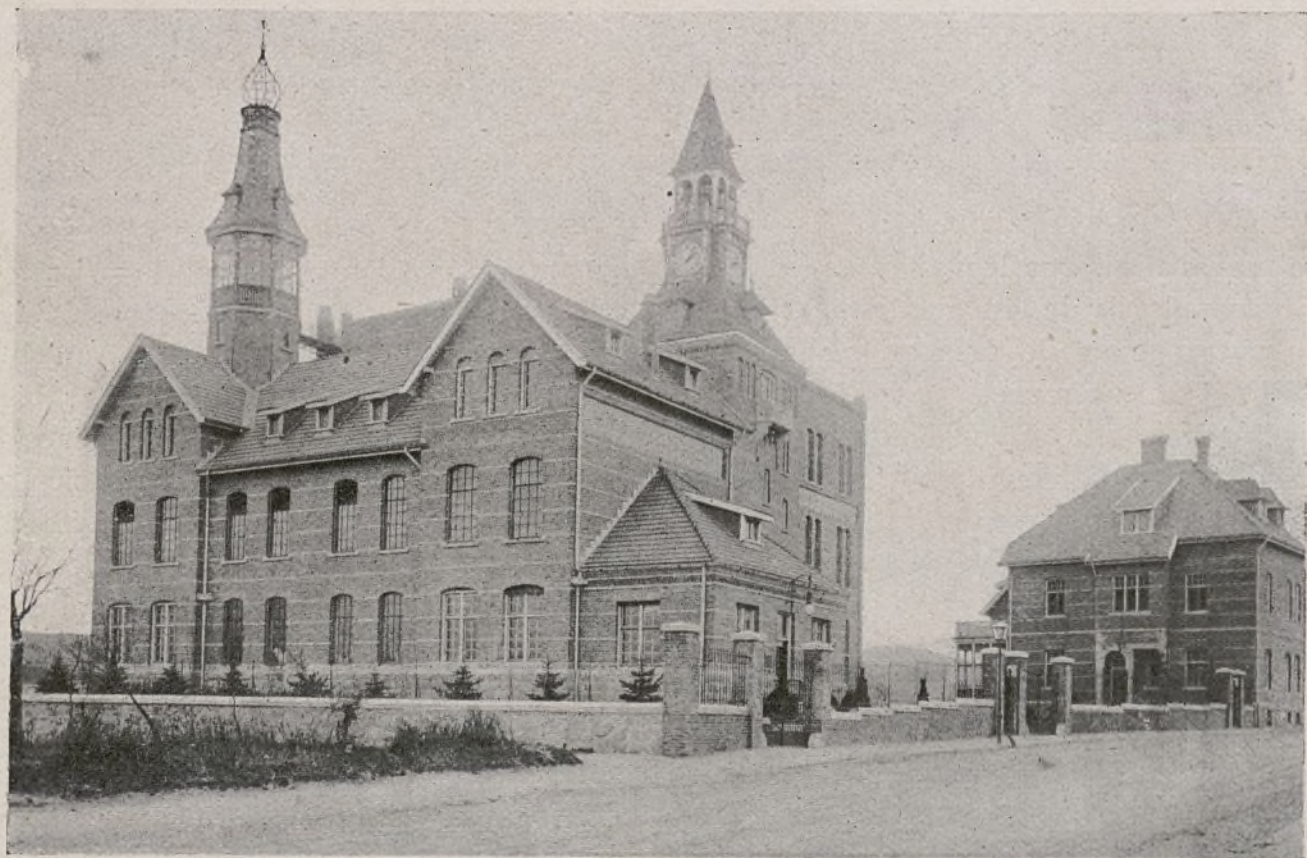
Les deux grands établissements que la Société possède au Handelskade, à Amsterdam, sont divisés en cinq parties séparées, correspondant aux cinq parties du monde, et cubant en total 156.000 mètres. Tout ce que la mécanique et la science industrielle ont pu réaliser pour faciliter les manutentions les plus difficiles comme les plus simples, s'y trouve réuni. On y remarque notamment une admirable série de grues hydrauliques. L'ensemble des docks et magasins est éclairé par l'électricité.

Il en est de même des vastes entrepôts du Wilhelminakade, à Rotterdam, en face de la jetée de la Holland-Amerika-Lijn.

Ces établissements se divisent en trois départements : navigation, industrie, commerce, tous trois pourvus d'élevateurs électriques, monte-charge, et de l'éclairage électrique. Cette installation est complétée par trois caves armées contre l'incendie pouvant contenir chacune 6.000 tonnes. L'ensemble des caves et des magasins dépasse 73.500 mètres cubes.

Ajoutons que la Société dispose d'un quai d'une longueur de 403 pieds, communiquant par voie ferrée avec les Compagnies des Chemins de fer hollandais et de l'État.

D'autre part, la Société a tenu à conserver les anciens établissements du centre de la ville, à Amsterdam (Singel 206-208)



La Fabrique de Cacao Bensdorp à Vienne (Autriche)

cieuses ressources alimentaires et hygiéniques du fruit du cacaoyer. Le cardinal de Lyon, Alphonse de Richelieu, fut chez nous le premier qui en ait usé. Il en prenait « pour modérer les vapeurs de sa rate » et il tenait ce secret de quelques religieux hollandais qui l'apportèrent en France.

On ne se douterait guère qu'à propos de cette petite noix s'élevèrent, au XVII^e siècle, de graves débats de casuistique entre médecins et écrivains sacrés. Le cardinal Brancario, entre autres, soutenait que le chocolat pris en liquide ne rompait point le jeûne, ce à quoi le médecin anglais Stabe répliquait qu'on retire plus « d'humeur nourrissante » d'une once de cacao que d'une livre de bœuf ou de mouton.

L'outillage de fabrication aussi bien que les procédés de préparation de l'amande merveilleuse restèrent bien longtemps à l'état rudimentaire. De vieilles estampes du

vaillant l'amande du cacaoyer ? De 27 qu'elles étaient en 1830 elles parviennent rapidement au nombre de 40, occupant 4.000 ouvriers.

Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux maisons recevant directement la matière première des pays d'origine, et sous ce rapport, dans les statistiques de l'Importation, les Pays-Bas arrivent au 5^e rang avec 19 millions de kilogrammes.

De Linné à Bensdorp, il n'y a pas seulement un siècle exactement, — ce rapprochement est curieux en lui-même, — il y a toute une ère splendide, prodigieuse, de progrès, de magnifiques découvertes, de transformations merveilleuses.

Nous ne pouvons cependant par cette chaîne ininterrompue que réunir en une glorieuse gratitude leurs deux noms évoquant la Science et l'Industrie.

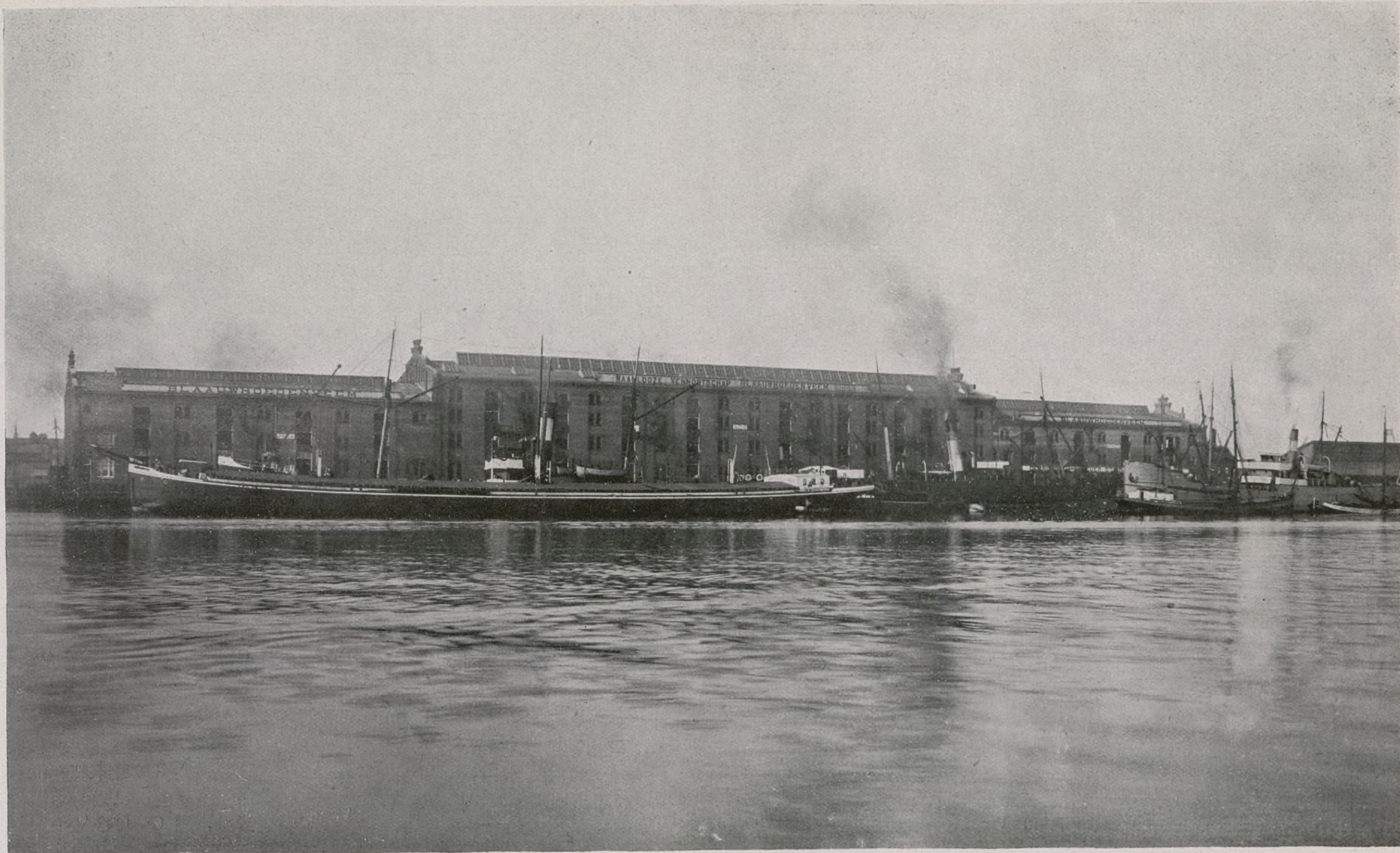
et à Rotterdam (Leuvehaven 227-231). Ces quelques indications suffisent, croyons-nous, pour donner une idée du

n'est pas moins sorti de ces anciennes associations une catégorie d'entreprises devenues d'une importance réellement majestueuse. Il

mier rang par son importance comme par son ancienneté, et l'avenir lui réserve certainement de nouveaux succès et de nouveaux

importante qui lui incombe dans l'évolution commerciale.

En ce moment, de vastes extensions sont



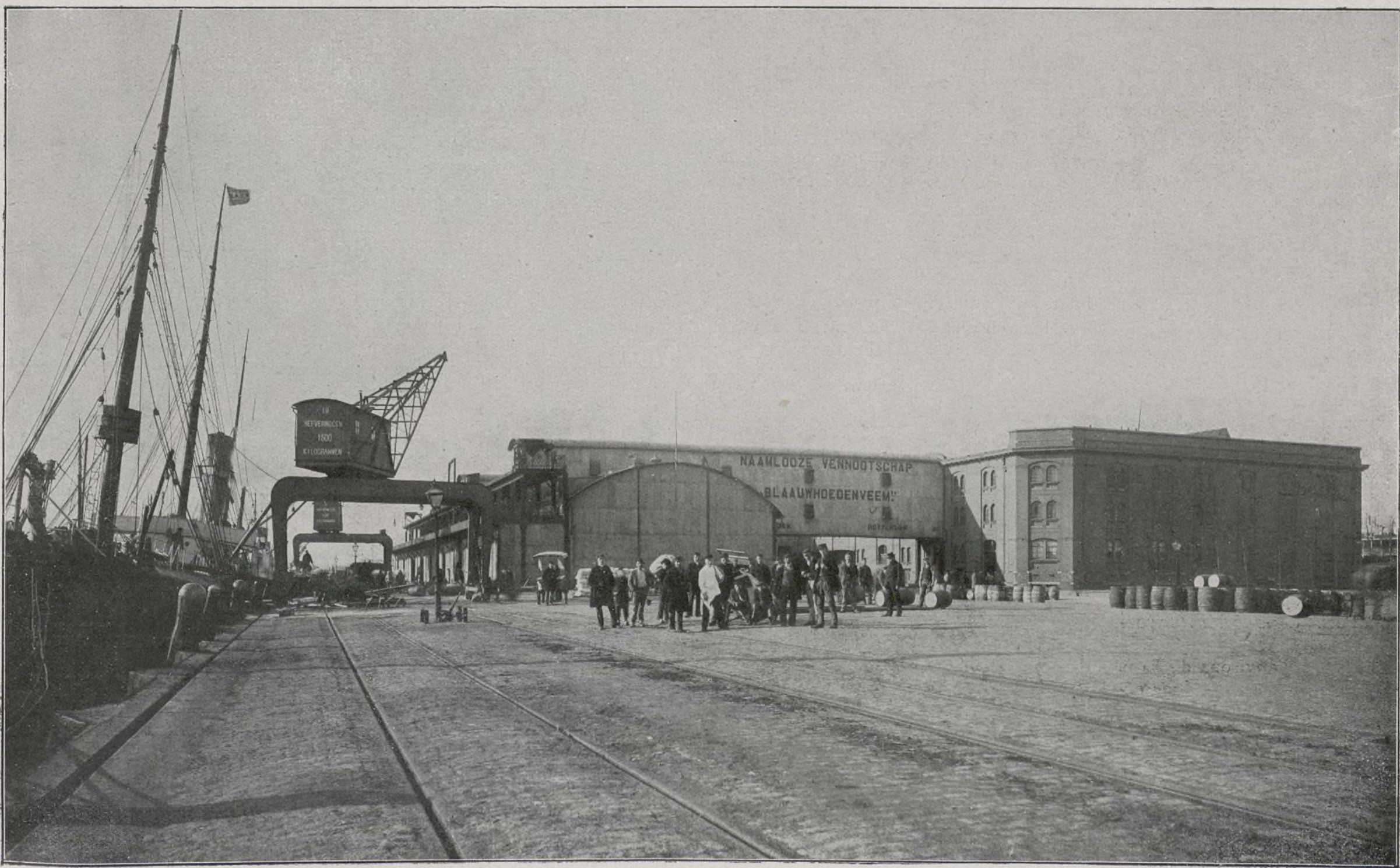
Entrepôts Blaauwhoedenveem, Handelskade, côté de l'Y, Amsterdam

rôle des entrepôts en Hollande. En résumé l'histoire des *Veemen*, nous avons

n'est pas douteux que la Hollande, qui fut toujours une grande nation commerciale, doit

développements, car ses chefs actuels, comme leurs prédécesseurs, ont pour

en voie d'exécution ; à Rotterdam on bâtit un troisième vaste magasin avec silo au



Entrepôts Blaauwhoedenveem, Wilhelminakade. Port du Rhin et de la Meuse, Rotterdam

montré que si les événements politiques et les crises commerciales ont pu influencer momentanément sur leur développement, il

beaucoup à l'organisation de ses entrepôts. Parmi ceux-ci, la *Naamløze Vennootschap Blaauwhoedenveem* occupe le pre-

objectif principal de ne négliger aucune innovation, aucun progrès, pour maintenir leur entreprise à la hauteur de la mission si

quai *Jobshaen* et à Anvers s'élèvera dans peu de mois un magasin avec bureau au quai *Wallon*, cubant 15.000 mètres cubes.

Chronique Immobilière

Avec un art sûr et délicat, le *Figaro Illustré* prodigue à ses abonnés et lecteurs d'admirables reproductions, nouvelles savoureuses, chroniques documentées et attachantes, s'assurant ainsi une réputation mondiale.

Il aurait pu, contemplant d'un œil satisfait le chemin parcouru, le travail accompli, s'en tenir là. Mais sans cesse à la recherche de tout ce qui est susceptible d'intéresser sa clientèle ou de lui être utile, il a tenu à créer une rubrique nouvelle.

Mêlant le plaisant au sévère, le *Figaro Illustré* veut à côté du régal de l'esprit et des yeux assurer à ses abonnés et lecteurs des indications et des conseils d'un ordre plus prosaïque et plus matériel.

Miscit utile dulci.

Sachant que les questions immobilières intéressent particulièrement la majeure partie de sa clientèle, le *Figaro Illustré* a décidé de lui donner dorénavant une Chronique Immobilière.

Pour cela, il a bien voulu faire appel à mes modestes compétences professionnelles et devant son aimable insistance, je n'ai pu que m'incliner.

Dorénavant je serai donc à l'entière disposition de tous les abonnés et lecteurs de la publication.

Les opérations immobilières offrent un champ d'action très vaste et très sûr aux capitalistes.

Les prêts hypothécaires, les achats d'immeubles assurent des placements de tout repos et d'un rendement très intéressant pourvu qu'ils soient pratiqués avec la sagesse et le discernement voulus.

D'autre part, les propriétaires désireux de réaliser leurs immeubles, les amateurs à la recherche d'une propriété ont souvent grand peine à se rencontrer et à trouver ce qu'ils souhaitent. Le *Figaro Illustré* les y aidera.

Aux uns et aux autres, mon concours sera tout acquis. Je serai toujours heureux de répondre même en dehors des chroniques à toutes les questions qui me seront posées.

Dans les études que comporteront ces chroniques, je fuirai toutes les discussions obscures et m'efforcerai d'être de quelque utilité aux abonnés et lecteurs du *Figaro Illustré* en leur donnant les précisions dont ils pourront avoir besoin.

Dans ma prochaine chronique j'exposerai le mécanisme des prêts hypothécaires. Je montrerai comment doit être étudiée une offre et comment il est facile de s'assurer un placement d'une sécurité absolue. L'opération hypothécaire est une des rares qui puisse profiter également aux deux parties en présence.

Au prêteur en lui donnant des revenus intéressants pour un capital à l'abri de tout danger, à l'emprunteur en lui procurant dans des conditions raisonnables des fonds dont il a besoin et qu'il pourra facilement amortir avec les produits même de l'immeuble grevé.

Dès maintenant je puis signaler aux abonnés et lecteurs du *Figaro Illustré* qu'il m'est demandé :

1° Un immeuble d'un revenu brut de 12.000 francs, à Paris, dans le XIV^e arrondissement.

2° Une ferme dans les environs de Paris comportant une maison de maître confortable, de bons bâtiments agricoles et 125 à 200 hectares de terre.

3° Une propriété non loin de Paris se composant d'une maison de campagne avec ferme et petite culture pouvant assurer à l'acheteur une chasse intéressante.

Les prix seront payés comptant et il y aurait là, pour des propriétaires désireux de réaliser, des occasions intéressantes.

J. CHASSINAT, Avocat.

Adresser toutes communications à M. J. Chassinat, 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

LE MOIS FINANCIER

On a, dans la vie courante, trop d'occasions de s'inquiéter, pour ne pas s'arrêter avec quelque complaisance sur les circonstances rassurantes qui peuvent se présenter. Aussi enregistrons-nous avec satisfaction l'observation suivante : Le rendement des impôts pour le mois de novembre a donné une plus-value de 5.137.800 francs sur le mois correspondant de 1909 et de 22.307.200 francs sur les évaluations budgétaires. Pour les dix premiers mois de l'année, les plus-values atteignent 83.253.400 francs par rapport aux recettes de la période correspondante de 1909 et 154.312.600 francs par rapport aux évaluations budgétaires.

Il y a plusieurs déductions à tirer de l'examen de ces chiffres. Tout d'abord, il convient de remarquer que, en dépit des critiques, les évaluations budgétaires sont faites avec soin et sans exagération. C'est peut-être le cas de rendre justice à l'administration qui les prépare. Et cela prouve une fois de plus que, si l'administration française pêche par un excès de formalisme, et par un traditionalisme assez accentué pour qu'on puisse quelquefois le qualifier de routine, elle rachète du moins ces défauts par deux qualités de premier ordre et qu'on ne trouve pas partout : la compétence et la conscience. Encore ne faut-il pas trop s'élever contre le formalisme, garantie d'honnêteté, et contre le traditionalisme qui, dans l'instabilité résultant du fonctionnement de notre organisation politique, représente la suite dans les idées.

D'autre part, les chiffres que nous avons donnés mettent en relief la facilité avec laquelle s'effectuent les rentrées d'impôts. Or, si l'on réfléchit aux épreuves qu'a supportées le pays cette année, on ne peut manquer d'être frappé de l'activité économique extraordinaire révélée par cette facilité. Après deux inondations qui ont désolé de vastes régions, après une récolte générale médiocre et une récolte viticole mauvaise, les impôts payés dépassent d'une somme considérable les prévisions budgétaires, ce qui prouve que les transactions de toute sorte se sont développées avec une intensité qu'on n'avait pas osé prévoir, et que les rentrées s'opèrent avec la même

régularité que dans une période prospère. C'est que, en effet, malgré les calamités publiques, la prospérité subsiste : elle subsiste dans les réserves de l'épargne, qui interviennent aux mauvais jours pour combler les vides, pour permettre d'attendre et pour faire les avances nécessaires au relèvement. La puissance d'épargne de la France est une force formidable.

Nous avons vu, ce mois-ci, une nouvelle révolte au Brésil. Nous avons eu à noter également, il y a quelques semaines, une tentative insurrectionnelle au Mexique. Il ne faut pas s'en émouvoir, car on doit reconnaître que ce sont là des faits isolés, qui deviennent de plus en plus rares, et qui, au surplus, ne parviennent plus à modifier les institutions politiques du pays où ils se produisent.

Il fut un temps où l'instabilité des républiques hispano-américaines était proverbiale. Elles traversaient alors la période de crise qui attend infailliblement les peuples nouveaux passant de la tutelle des vieux pouvoirs à l'exercice de la liberté. Cet apprentissage ne se fait pas en un jour, et nous avons connu nous-mêmes les moments troublés qui accompagnent nécessairement un changement de régime. Ces convulsions ont été peut-être plus fréquentes qu'ailleurs dans l'Amérique du Sud où elles étaient favorisées par le heurt de races diverses. Mais peu à peu, les peuples se sont habitués à demander au fonctionnement normal de leur constitution, la satisfaction de leurs aspirations politiques; et les incidents révolutionnaires sont devenus tout à fait exceptionnels. Seuls, quelques petits Etats de l'Amérique centrale continuent à maintenir la tradition; mais ils le font avec quelque mollesse, et comme s'ils sentaient qu'à leur tour, il leur faudra bientôt prendre l'habitude de rester tranquilles.

La Commission d'enquête a considérablement élargi son cadre. Du cas d'un banquier, elle a passé à l'examen de la situation passée, présente et à venir de la finance tout entière. C'est là un programme un peu vaste.

Il est aussi un peu dangereux. Il ne faut peut-être pas trop immiscer les pouvoirs publics dans les intérêts financiers particuliers. A côté de sanctions utiles, on risque de créer des indulgences suspectes et des estampilles compromettantes. Nous croyons que le mieux est de ne pas multiplier les occasions de contact entre la finance d'une part, et, d'autre part, l'État, les fonctionnaires et les hommes politiques.

Les affaires, en cette fin d'année, ont été extrêmement actives. Parmi celles qui nous paraissent mériter d'être mises en lumière, nous signalerons la mise en vente de la deuxième série de 25.000 obligations de la C^{ie} des Chemins de fer du Sud du Brésil 5 0/0, émises à 455, avec un coupon semestriel de 12.50 net de tous impôts, garanti par une hypothèque sur des usines électriques en pleine activité et sur des concessions à exploiter; ce titre est un des plus intéressants parmi les valeurs brésiliennes introduites ces temps derniers.

Malgré les bruits tendancieux dont nous avons parlé plus haut, les valeurs américaines se sont remarquablement tenues. L'État d'Aguascalientes (États-Unis du Mexique) 5 0/0 reste demandé à 97.50, ex-coupon de 2 1/2 0/0; le Buenos-Ayres (République Argentine) 4 1/2 1910, est soutenu aux environs de 487.50; les obligations de l'État de Maranhao 5 0/0 et Rio Grande du Nord (Brésil) se retrouvent respectivement à 477.50 et 472.50.

Notons, pour terminer, la pleine réussite de l'augmentation de capital de la C^{ie} de l'Est-Asiatique Danois, dont les actions nouvelles offertes au public à 970, alors que les actions anciennes s'inscrivent au Parquet à 1.020 environ, se sont enlevées en quelques jours. Nous en conseillons nettement l'achat.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris

Annuaire de la Banque, de la Bourse

ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.

ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation;
Liste des sociétés abonnées au timbre;
Tableau des tirages des valeurs à lots;

Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes;
Liste des journaux économiques et financiers;
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 27, Boulevard des Italiens, PARIS